
VANESSA CAFFIN
L'indésirable
Éditions du 123

Chères lectrices, chers lecteurs,

Il est toujours très émouvant de partager avec vous les histoires que l'on imagine et qui nous habitent pendant des mois.

J'espère que celle-ci vous plaira,

Bien à vous,

Vanessa Caffin

L’INDÉSIRABLE

Vanessa Caffin

L'INDÉSIRABLE

Du meme auteur

J'aime pas l'amour… ou trop, peut-être, Anne Carrière, 2008
Mémoire vive, Belfond, 2010 ; Pocket, 2013
Rossmore Avenue, Belfond, 2011
Souviens-toi de demain, Calmann-Lévy, 2010 ; Le Livre de poche, 2015
Zigzags, en collaboration avec Thierry Mattei, France Loisirs, 2018

Si vous souhaitez être tenu au courant de nos publications,
vous pouvez consulter notre site Internet :
www.editionsdu123.com

ISBN : 978-2-37610-114-7

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

1

Ils prirent chacun leur place habituelle. John, le majordome, s'installa au bout de l'épaisse table en bois pour présider la séance. Merencia, la cuisinière, s'assit à sa droite en qualité de doyenne de la maison. Judith, la femme de ménage, se posta à sa gauche et Hector, le jardinier, se hissa sur le plan de travail, histoire de prendre de la hauteur sur les débats. John désigna la chaise en acier recouverte d'une galette en velours prune située en face de lui et invita Alice à les rejoindre.

Alice était la secrétaire particulière d'Henri Manning, leur employeur, depuis maintenant quatre mois. À 32 ans, elle était également la cadette de l'assemblée. Elle éloigna la chaise de la table en s'excusant du crissement des pieds sur le carrelage d'un autre âge. Aujourd'hui, c'est elle qui occupait la place du *récalcitrant*, ce qui, elle le savait, n'augurait rien de bon, face à un comité d'accueil aussi soudé.

John la fixa avec gravité en ôtant délicatement ses gants blancs puis se tourna vers Judith.

— Monsieur Manning est-il dans sa chambre ?

— Il est dans sa chambre, confirma-t-elle.

— Porte fermée ?

— Comme toujours.

— Il fait quoi ? dégaina Hector en allumant une cigarette.

— Éteins ça tout de suite ! beugla Merencia. Tu sais bien que monsieur Manning interdit de fumer dans la maison !

— Et qui va le lui dire ? Il ne met jamais les pieds en cuisine, rétorqua Hector en tirant une taffe.

— On peut reprendre ? l'interrompit John en se raclant la gorge, avant d'inviter Judith à poursuivre.

— Monsieur Manning écoute le *Requiem* de Fauré, interprété par les chœurs et l'Orchestre national de Lyon, reprit-elle. Il vient tout juste de lancer le CD. Il y a cinq minutes à peine, je dirais. Il a demandé à ne pas être dérangé.

John remercia Judith pour ses précisions, sortit un petit calepin de la poche intérieure de sa veste puis laissa glisser son doigt le long d'une page remplie à l'encre noire.

— Le *Requiem* de Fauré… Trente-cinq minutes, ce qui nous laisse très exactement une demi-heure pour régler l'ordre du jour.

— C'est peu, observa Hector en laissant mourir sa cendre dans une tasse en porcelaine anglaise.

Alice s'accrochait nerveusement à l'acier de sa chaise. Sa chevelure rousse, que l'on devinait volumineuse, était relevée en queue-de-cheval. Elle portait un tailleur noir bien trop austère pour son âge, mais qui respectait les consignes vestimentaires de la maison. Elle sursauta quand John prononça son prénom avec fermeté.

— Alice, avant toute chose, je tiens à préciser que nous n'avons rien contre toi. Enfin, rien personnellement, prit-il soin de souligner.

— On t'aime beaucoup, insista Merencia. Et on est très heureux de t'avoir avec nous.

— C'est vrai, souffla timidement Judith.

— Néanmoins…

— Ah ! Dommage, ça partait bien ! ironisa Hector d'un clin d'œil à destination d'Alice.

— Néanmoins, reprit John avec agacement, il est de mon devoir de mettre en place une organisation optimale où les rôles et les territoires de

chacun sont clairement définis. Tu comprends ?

La jeune femme approuva d'un geste timide de la tête.

— Tu ne peux pas parler comme tout le monde, non ? s'agaça Hector à l'intention de John. En clair, Alice, tu marches sur leurs plates-bandes. Et ils n'aiment pas ça, mais pas du tout.

— Hector ! Tu déformes tout ! C'est insupportable ! éructa Merencia. Cette pauvre fille ne marche pas sur nos plates-bandes, elle marche sur celles de John. Nuance !

John ferma les yeux pour reprendre le fil de ses pensées. Les réunions hebdomadaires du personnel de la maison étaient un modèle de désorganisation, au point qu'il se demandait comment il n'arrivait pas plus de couacs dans la journée. John avait pris la succession de son père il y a six ans. C'était comme ça dans sa famille, on était majordome des Manning de père en fils depuis quatre générations. À 35 ans, il se retrouvait à la tête d'une bande de caractériels dont il avait un mal de chien à comprendre les aspérités. Merencia et Hector passaient leur temps à être en désaccord depuis qu'ils s'étaient déclaré leur flamme une décennie plus tôt. Quant à Judith, une maniaque du rangement, elle frôlait la crise d'épilepsie dès que la maison prenait vie et que leur patron recevait de la visite.

John fixa Alice d'un œil ennuyé. Il voyait bien qu'il la torturait, et cela le rendait extrêmement mal à l'aise. Mais, depuis son arrivée, tout allait de travers. Il n'arrivait plus à trouver sa place, ce qui était fort gênant pour un chef du personnel. Alice ne cessait d'empiéter sur ses tâches quotidiennes. Ces dernières semaines, elle avait pris en charge la réservation des billets d'avion pour monsieur Manning qui souhaitait rendre visite à son cousin en Bretagne. Elle avait également assuré certains achats dont un nouveau stylo plume et quatre cartouches d'encre bleue, et même pris des places pour l'opéra Bastille. Il était du devoir de John de lui rappeler que ces contributions administratives relevaient du majordome et non d'une secrétaire particulière, dont la mission était exclusivement consacrée aux

affaires. En agissant de la sorte, elle remettait en cause l'équilibre de la maison et insufflait un vent de polyvalence qui mettait chacun des employés en danger.

— Mais enfin, si monsieur Manning me demande de me charger de certaines choses, je ne peux tout de même pas dire non ! se défendit Alice.

— Dire non ? Mais quelle idée ? s'amusa Merencia.

— Ben alors ?

— Alors, tu lui réponds « tout de suite, monsieur Manning », et tu viens me voir, intervint John.

— Et je viens te voir pour quoi, exactement ?

— Pour que je te donne l'autorisation de t'en charger.

— C'est une blague ? grinça Alice.

Le silence de ses collègues la persuada du contraire. Exaspérée, elle se leva et agrippa le rebord de la table.

— Je peux retourner travailler maintenant ?

Le majordome regarda sa montre. Vingt-sept minutes s'étaient écoulées depuis le début de la séance.

— Dans trois minutes, concéda-t-il.

Alice se rassit, furieuse, et patienta en silence, le temps que les trois minutes s'écoulent.

2

Henri Manning contempla les arbres plier face au vent et les feuilles s'évanouir sur la pelouse sèche. Il sourit, y voyant là une métaphore bien triste des dernières années. Chaque soir, il observait le même rituel. À 21 heures, il se postait sur le balcon de sa chambre qui pouvait accueillir deux larges fauteuils, et profitait de la vue en sirotant un Martini sans glace. Henri Manning occupait un hôtel particulier Villa Dupont, une impasse privative située à deux pas de la porte Maillot, à Paris. Il s'était installé ici trente-neuf ans plus tôt, à la mort de son père dont il avait hérité une somme indécente. La Villa Dupont ressemblait à une oasis perdue au milieu des pavés bruyants. L'allée était jonchée d'arbres et de jardins fleuris et le silence semblait y avoir logé résidence. Les seuls bruits qui lui parvenaient provenaient des étages inférieurs de la maison.

Il aimait cette sensation d'être seul dans un lieu où chacun s'agite. Son occupation favorite consistait à fermer les yeux, à tendre l'oreille, à l'affût du moindre son, et à imaginer la personne qui provoquait le bruit et l'action qui allait avec. Il connaissait l'emploi du temps de chacun de ses employés par cœur. Ils n'avaient pas tous le même statut, ni les mêmes droits. John, le majordome, était le seul à pouvoir se balader librement dans toutes les pièces de la maison. Il était également le seul à vivre *in situ*. Il occupait une chambre au sous-sol, juste à côté de la buanderie et de l'abri de jardin. Il bénéficiait d'une salle de bains attenante et d'une entrée privative.

Judith, de par sa fonction de femme de ménage, évoluait elle aussi librement dans les étages, mais elle n'était pas autorisée à s'y attarder plus de temps qu'il n'en fallait pour un coup d'aspirateur. De son côté, Alice pouvait mettre les pieds au rez-de-chaussée, qui accueillait la cuisine, le petit salon d'été et la salle du personnel, ainsi qu'au premier étage, qui abritait son bureau et la bibliothèque, mais elle n'avait pas le droit d'accéder aux deuxième et troisième étages où coexistaient les espaces plus intimes, notamment les chambres et le salon d'hiver. Néanmoins, elle était mieux lotie que Merencia et Hector qui, eux, étaient limités au sous-sol et au rez-de-chaussée. Non pas qu'ils figuraient tout en bas de l'échelle sociale de la maison, mais leur incapacité à parler dans la limite des décibels autorisés forçait Henri Manning à les tenir à distance respectable.

À 21 heures, la maison était quasiment vide. Seul restait John, qui n'avait quartier libre qu'une fois son employeur couché. Dans un quart d'heure, il viendrait déposer un pyjama fraîchement repassé et plié en portefeuille sur son lit avant de s'éclipser. Puis il réapparaîtrait un quart d'heure plus tard pour masser les mains de son patron pendant une demi-heure avec une crème hydratante anti-âge qui n'avait jamais fait disparaître la moindre tache brune. Mais là n'était pas l'objet de la manœuvre. Il s'agissait davantage de permettre à Henri Manning de faire un point quotidien sur l'état des troupes.

Ce soir-là, John semblait davantage d'humeur à lui broyer la main qu'à la lui malaxer. Ses doigts lui écrasaient les cartilages.

— Vous êtes contrarié, John ? demanda Henri Manning en masquant un rictus de douleur.

— Non, monsieur, rétorqua-t-il en dispersant une grosse noisette de crème sur la paume de son patron.

— Aucune raison qui vous pousserait à vouloir me faire du mal, là maintenant ? insista le maître des lieux dont la main droite tirait à présent sur le mauve.

— Si, bien sûr, je n’en manque pas, vous le savez bien. Mais aucune qui n’ait traversé mes pensées en cet instant précis.

— Voilà qui me rassure, John.

— J’en suis ravi, monsieur.

Cette nuit, encore, Henri Manning ne parvint pas à s’endormir. Il tenta quelques exercices de respiration, alternant apnées et longues expirations, but un grand verre d’eau cul sec, bouquina, compta jusqu’à mille. Son cerveau refusait de se mettre au repos. Bien sûr, il savait ce que tout cela signifiait. Désormais, il était assez vieux pour repérer les signes avant-coureurs de la dépression.

3

Henri Manning approcha son visage du miroir. Le temps ne l'avait pas épargné. Deux rides profondes traversaient son front sur toute la largeur, venant hacher le sourcil gauche. Des poches cerclaient ses yeux abîmés par le temps et la peau de son cou était légèrement fripée. Il poussa un soupir résigné. À 72 ans, il ressemblait à tous ces vieillards qu'on ne regarde plus. Cela ne devrait pas l'atteindre, songea-t-il. À son âge, l'amour n'est plus une question de reflet. Mais il devait bien convenir que, dans sa famille, personne ne l'avait préparé au déclin. À vrai dire, personne ne l'avait jamais préparé à rien. Peut-être ses parents considéraient-ils que l'argent permettait de tout voir venir. Ou peut-être avaient-ils déjà compris que tous les préparatifs du monde n'empêchaient pas le mal de se produire.

Henri Manning avait perdu sa mère le jour de ses 18 ans et son père à 33 ans, l'âge du Christ. Il n'y voyait là aucune malédiction mais ne pouvait s'empêcher d'y deviner une certaine forme d'acharnement. Le jour de ses 18 ans, Michelle, sa mère, lui avait laissé un mot sur la table du petit déjeuner avant de s'échapper pour une sortie scolaire. Le jeune Henri avait l'habitude de partager sa mère. Institutrice, elle passait sa vie entourée d'enfants, ramenait du travail à la maison et parfois même des élèves en souffrance. Elle disait que l'entraide était le dernier rempart à la bêtise humaine. Un syndrome d'après-guerre, sans doute. Elle avait eu la chance d'épouser un lord anglais très épris, qui l'avait mise à l'abri du besoin et avait renié sa famille pour passer sa vie en France, à ses côtés. Par

mimétisme, ou par sens de la rétribution, elle avait ignoré son propre fils pour épouser l'Éducation nationale.

Le jour où Henri était devenu majeur, sa mère avait péri dans un accident de bus. L'autocar avait terminé sa course sur le toit, mais Michelle avait réussi à sauver deux de ses élèves en faisant barrage avec son corps. Elle était morte avant que les secours n'arrivent, comme douze autres des enfants qui l'accompagnaient. Henri se souvenait avoir pensé que sa mère ne l'avait jamais protégé de la sorte, même en cas d'averse.

Son père n'avait plus été le même après ce drame. Il ne sortait quasiment plus de chez lui, adressait à peine la parole à son fils. Il lui était trop douloureux de raviver les souvenirs. Il avait acheté un appartement à Henri à deux pas du jardin du Luxembourg, pour le tenir éloigné. À défaut de le voir, il lui virait 3 000 francs par mois sur son compte en banque pour couvrir ses frais qui se résumaient à d'interminables orgies alcoolisées.

Dans la famille Manning, les hommes ne travaillaient pas. Ils se cultivaient, géraient leur fortune, répondaient aux mondanités mais ne s'abîmaient pas les mains. Henri n'avait pas échappé à la règle. Il avait étudié pour occuper son temps et rencontrer des filles, choisi les filières les plus porteuses : fac de psycho pendant deux ans, trois de plus en histoire de l'art. Puis il avait quitté la fac après avoir trouvé une occupation nettement plus excitante, la chasse, qu'il avait érigée en art de vivre pendant plus de quarante ans et qui avait, il devait bien l'admettre, détruit beaucoup de monde autour de lui. Il avait chassé les femmes, le désir et l'extase sans jamais rien trouver qui ne s'imprime en lui pour de bon. Il avait voyagé sur tous les continents sans qu'aucune ne l'émeuve assez longtemps, ni avec son accent ni avec ses penchants.

Henri Manning jeta un coup d'œil à sa montre. 8 heures 29 minutes et 55 secondes. Il compta à voix haute, « quatre, trois, deux, un », puis sourit quand on frappa à la porte.

— Entrez, John !

Le jeune majordome s'immisça dans la chambre d'un coup d'épaule et déposa le plateau du petit déjeuner sur la console.

— Êtes-vous certain de vouloir prendre votre petit déjeuner debout, monsieur ?

— Tout à fait, John, rétorqua Henri Manning en lapant son expresso puis en croquant dans une fraise. C'est ainsi que Janine prenait son petit déjeuner. Toujours debout, toujours en mouvement !

Et c'est ainsi qu'Henri l'avait pris lui aussi pendant les trois mois qu'ils avaient passés ensemble à Montréal. Tout ça était encore frais dans son esprit. Les jeunes habitudes sont parfois dures à perdre, songea-t-il.

Le vieil homme invita son majordome à s'asseoir avec lui sur le balcon.

— Qu'est-ce que vous avez en ce moment, John ?

— Rien du tout, monsieur. Tout va bien.

— John, vous avez beaucoup de qualités, mais comme votre père, vous êtes un piètre menteur. Allez-y, crachez le morceau ! Les autres vous font des misères, c'est ça ?

— Les autres ? Évidemment ! Ils ne savent pas se tenir. Mais rien d'inhabituel.

— Alors qui ?

— Vous, monsieur.

— Comment ça, moi ? Enfin, John, avez-vous oublié à qui vous vous adressez ?

— Désolé, monsieur.

John se leva poliment pour mettre fin à la conversation et aux remontrances qui n'allaient pas tarder à pleuvoir.

— Pardon, s'excusa Manning en faisant rasseoir son majordome d'une pression sur l'avant-bras. Je suis un peu nerveux en ce moment. Je dors mal. Continuez, John, s'il vous plaît. Il est important que j'entende ce que mes employés ont à me dire. Mais, peut-être… et ce n'est pas un ordre,

juste une proposition, pourriez-vous prendre des gants ? Je viens à peine de me lever.

John hésita. Son père lui avait appris à ne jamais faire preuve d'insubordination envers monsieur Manning. Pour autant, il fallait bien que les choses reviennent à la normale, ou tout du moins s'arrangent. Ces dernières semaines, le propriétaire des lieux n'était plus lui-même. Il ne mangeait plus, il picorait. Le matin, il ne buvait plus ses deux immuables tasses d'Earl Grey mais désirait un expresso avec des fraises. Pire, il ne raffolait plus des œufs pochés à la truffe de Merencia. La cuisinière passait son temps à gémir et Hector n'était plus d'humeur à la réconforter, monsieur Manning ayant décidé qu'il n'aimait plus ni les roses ni les tournesols. Surtout, leur maître ne respectait plus le principe de séparation des pouvoirs qui avait permis à la maison de vivre en harmonie. À l'arrivée d'Alice, les choses avaient pourtant été clairement définies. John était en charge des affaires personnelles de leur employeur et Alice de ses affaires professionnelles. Mais Henri Manning s'amusait à flouter les frontières.

— Je suis rentré depuis peu, s'excusa Manning. Vous savez bien que je suis toujours un peu confus quand je reviens de voyage.

— Vous êtes rentré il y a cinq mois, monsieur.

— Déjà ?

— Oui, monsieur. Par le passé, vos périodes de réadaptation n'ont jamais dépassé deux semaines.

— Vous êtes sûr ?

— Oui, monsieur, confirma John en extirpant un carnet de sa poche. Il l'ouvrit et lut : « Dix jours en 2019, après votre retour de Malmö, treize jours après Séoul en 2018 et après Bucarest en 2017, quinze jours en 2015, au retour de Séville… »

— Ah oui, oui, Séville… souffla Manning, songeur.

— Vous n'êtes plus vous-même, monsieur. Avez-vous rencontré un problème à Montréal ?

— Non, John, il ne s'est rien passé à Montréal.

— Alors, que vous arrive-t-il ?

— Je ne sais pas.

Henri Manning fixa gravement l'horizon, comme si le ciel dessinait un pont jusqu'au Canada. Il se revoyait ne formant qu'un avec Janine, une quinquagénaire dynamique, passionnée de yoga et de pêche à la ligne. Pendant trois mois, ils n'avaient pas passé une seule minute éloignés l'un de l'autre. Henri s'était mis à la pêche, au yoga, à la diète. Il sautillait toute la journée, vivait au rythme du soleil. Il ne s'était jamais senti aussi léger, ni aussi jeune.

— Elle vous manque ? demanda John.

— Vous savez bien que non…

— Vous dites toujours ça.

— Mais vous savez que je ne vous mens pas, John.

— C'est peut-être ça le problème, monsieur, vous ne croyez pas ?

Henri Manning n'eut pas le cœur à répondre. Il savait qu'il générait une grande perplexité chez ses employés. Tous condamnaient ses voyages répétés et ces femmes qu'il laissait sur le bas-côté. Il n'attendait pas d'eux qu'ils comprennent. Lui-même avait du mal à y voir clair. Il y avait une perversion évidente dans son obsession à se goinfrer de chair, de jeunesse et d'élans, et de tout quitter, toujours, parce que l'élan s'était éteint, que la jeunesse n'évitait pas l'ennui et que la peau d'une femme valait bien celle d'une autre, finalement. Il y avait quelque chose de pathétique à le voir bondir d'un continent à l'autre à la recherche d'un amour tellement abstrait qu'il en devenait absent. C'était un acte de désespérance, presque de perdition. Une routine absurde et amère. Il en avait conscience, bien sûr. Simplement, il avait appris deux choses : que la jouissance était dans la répétition et que le vide qu'il lui fallait combler était aussi profond que l'enfer.

4

Alice attrapa sa veste, son sac, le cartable de sa fille, le goûter, l'imperméable. Elle avait tout. À part…

— Suzy ! Tu fais quoi ? On va être en retard à l'école ! cria-t-elle, la porte déjà entrouverte.

— J'arrive, je me maquille ! répondit la petite d'un même cri.

— Quoi ?

Elle referma la porte d'un coup sec et se rua dans la salle de bains. Sa fille de 6 ans était assise à califourchon sur le rebord de la baignoire. La tête entre les genoux, elle contemplait son reflet dans la bonde tandis qu'elle rougissait son visage avec le blush de sa mère. Alice soupira devant cet épuisant spectacle. Depuis la disparition de son père, Suzy s'était fait un devoir de grandir plus vite et de passer son permis avant les vacances d'été afin de pouvoir partir à sa recherche. Elle avait déjà préparé son sac à dos qu'elle avait planqué dans sa penderie pour ne pas effrayer sa mère et rempli à ras bord avec son matériel de survie : un iPhone cassé, son doudou, un oreiller, trois poupées et six culottes.

— T'en as pas marre ? souffla Alice en attrapant un gant de toilette pour nettoyer le visage de sa fille.

— Non, répondit Suzy, visiblement atterrée par l'absurdité de la question.

Alice déposa sa fille à l'école puis prit le chemin de la Villa Dupont, située à quelques rues de là. Cette proximité était l'une des raisons qui

l’avaient poussée à accepter cet emploi. Ça, et le salaire. Depuis la disparition d’Antoine, son compagnon, il y a deux ans, Alice parvenait difficilement à joindre les deux bouts. Les dettes s’étaient accumulées et son seul salaire de secrétaire ne suffisait plus à payer le loyer du confortable trois pièces qu’elle occupait dans le XVIIe arrondissement parisien. Antoine travaillait au sein d’une société d’import-export pour laquelle il était chargé de réceptionner et de répertorier tous les biens provenant d’Europe du Sud. Mais aujourd’hui, il n’était plus là. Il était parti du jour au lendemain, comme ça, sans prévenir, et n’avait plus jamais donné de nouvelles. Alice avait retourné tout l’appartement pour trouver des indices, des traces de fuite. Mais Antoine n’avait rien laissé derrière lui. Pas même un mot. Pas même un talon de chèque.

Les premiers pas d’Alice au sein de la Villa Dupont avaient été hésitants. Il lui avait fallu se familiariser avec toutes les règles de la maison qui étaient, elle devait bien l’avouer, d’une complexité inattendue. Mais aussi trouver sa place au sein de la famille des employés de monsieur Manning. Ils l’avaient tous accueillie avec bienveillance, elle ne pouvait pas dire le contraire. Pourtant, elle avait sans cesse l’impression de faire un pas de travers. John passait son temps à la surveiller du coin de l’œil. Il pénétrait l’air de rien dans le bureau, la saluait d’un signe de tête, puis repartait aussi vite qu’il était apparu. Alice ne savait pas si elle devait y voir une marque d’attention ou de défiance, et cette attitude la rendait hystérique. Elle avait appris à repérer le son de ses pas dans l’escalier et lui fermait régulièrement la porte au nez dès qu’il approchait. Les seuls moments où il parvenait à la surprendre encore, c’est lorsqu’elle était au téléphone. John dégainait alors un sourire victorieux et Alice lui répondait d’un regard affligé.

Mais aujourd’hui, quelque chose clochait. John était posté face à elle, devant son bureau, fier comme un coq. Elle ne l’avait pas entendu monter, ni s’approcher. Et le téléphone n’avait pas sonné de la matinée.

— Bonjour, Alice, sourit le majordome.

La secrétaire de Manning se figea, perplexe. D'où elle était assise, elle n'apercevait que le buste de John, habillé de son éternel costume noir parfaitement taillé et repassé. Elle se redressa et nota les patins en coton blanc recouvrant ses mocassins vernis.

— Mais t'as quel âge, franchement ? lâcha-t-elle avant de se rasseoir aussi sec.

— L'âge d'être assez rusé pour te prendre en défaut, s'amusa John.

— Oh ! Vraiment ? Aurais-tu noté quelque chose de répréhensible depuis les quinze secondes où tu es là ?

— Non, pas grand-chose. J'ai juste entendu monsieur Manning te hurler de monter le voir.

— Quoi ?

Alice contourna le bureau en vitesse et se jeta dans le couloir avant de faire volte-face.

— C'est un piège, c'est ça ?

— Comment ça ? s'étonna le majordome.

— Tu sais très bien que je n'ai pas le droit de monter au deuxième.

— Si seulement tout était aussi simple dans cette maison… soupira John.

— Alors, je monte ?

— Ben oui, tu montes, rétorqua-t-il avec résignation.

Alice frappa à la porte du petit salon d'hiver de Manning et ouvrit avec fébrilité quand il lui intima d'entrer. C'était la première fois qu'elle mettait les pieds dans cette pièce qui, d'habitude, lui était interdite. En entrant, elle contint son émerveillement. Le salon était une invitation au voyage. Il ressemblait à une bibliothèque anglaise avec ses rayonnages de livres anciens recouvrant trois des quatre murs. Sur la droite, une élégante méridienne longeait un bow-window d'où provenait l'unique source de lumière de la pièce. Sur la gauche, Alice nota la présence d'un bar à whisky

où les bouteilles les plus rares côtoyaient les liqueurs les plus exotiques. Son regard fut aspiré vers le mur du fond sur lequel son employeur avait accroché une grande carte du monde.

Henri Manning était assis dans un fauteuil club. Il porta à ses lèvres un verre de whisky et Alice songea qu'il était un peu tôt pour ça. Voyant l'attraction de sa secrétaire pour sa mappemonde en 2D, il l'encouragea à s'en approcher un peu plus près. Alice s'exécuta. Elle caressa la carte avec timidité et ne put s'empêcher de noter de nombreux trous de punaises dispersés tout du long.

— Vous aimez voyager, mademoiselle Baume ? demanda Manning.

— Comme tout le monde, répondit-elle sobrement.

— Et qu'allez-vous chercher ? Dans vos voyages, j'entends.

— Le dépaysement, le soleil…

Manning leva les sourcils, visiblement anéanti par la platitude de sa quête.

— Qu'est-ce qui vous dérange dans ma réponse ? s'agaça Alice.

— Le manque d'ambition.

La remarque de Manning piqua la jeune femme. Cette phrase, elle l'avait entendue tant de fois dans la bouche d'Antoine. Quand ils s'étaient rencontrés sur les bancs de la fac, il voulait déjà une famille, rêvait d'être père, et Alice était trop amoureuse pour le contrarier. À 25 ans, son Master en poche, elle était tombée enceinte de Suzy. Les années suivantes, elle s'était consacrée à sa fille puis avait commencé à chercher un emploi quand la petite avait été en âge d'entrer en maternelle. Le marché était ce qu'il était et son curriculum vierge de toute expérience professionnelle, si bien que le seul job acceptable qu'elle avait trouvé se résumait à un poste de secrétaire payé le SMIC au sein d'une PME du secteur agroalimentaire. Aujourd'hui, elle gagnait quatre fois plus au service de Manning. Mais Antoine n'était plus là pour la féliciter.

— Je voulais vous dire… Je vais m'absenter quelque temps, reprit Manning plus gravement.

— Ah oui ?

— Trois mois, très exactement.

— Trois mois ? C'est long ! Vous allez où ?

— Je ne sais pas encore.

— Vous ne savez pas ? s'étonna Alice, circonspecte.

— Mon monde est plus vaste que le vôtre, mademoiselle Baume. Il est parfois difficile de choisir une destination appropriée.

Manning avertit Alice qu'ils discuteraient bientôt des modalités de son départ. Des règles extrêmement strictes devraient être respectées en son absence et il les lui détaillerait le moment voulu. Il était possible que, pour des raisons personnelles, il doive prendre un nom d'emprunt pour toute la durée du voyage. Si tel était le cas, elle devrait veiller à ne jamais prononcer le nom de Manning, ni lors des différentes réservations à opérer, ni lors de leurs conversations. Alice resta muette face à l'étrangeté de la situation. Pourquoi Manning devrait-il préserver son anonymat ? Travaillait-elle pour un patron de la pègre ? Les projections les plus folles se bousculèrent dans sa tête. Elle réalisa bientôt que, depuis son arrivée, chaque jour avait apporté son lot de mystères, parfois même de secrets. Il devait bien y avoir une raison pour laquelle Manning refusait de la voir accéder à certaines pièces de la maison. Y planquait-il de la drogue, des armes, des œuvres d'art volées ?

En redescendant les escaliers, ses mains, moites d'angoisse, glissèrent sur la rambarde et manquèrent de la faire trébucher. Dans une heure, Suzy sortirait de l'école. Comme chaque après-midi, Alice irait la récupérer et la ramènerait Villa Dupont où elle prendrait son goûter en cuisine avec Merencia avant de faire ses devoirs dans la salle des employés. Cela lui laissait une petite heure pour comprendre ce qui se jouait exactement dans

les salons feutrés de cette maison. Et pour ça, elle ne voyait qu’une seule solution : elle devait parler à John.

5

Suzy mordit dans une gaufre dégoulinante de Nutella sous les yeux effarés de sa mère.

— Suzy, tu ne manges pas tout, hein ?

Alice perçut la moue vexée de Merencia qui préparait le dîner du soir et sentit qu'elle avait encore dit ce qu'il ne fallait pas.

— Je ne veux pas qu'elle s'habitue à avoir tout ce qu'elle désire, c'est tout…

— Parce que tu crois, toi, que c'est mieux de s'habituer à ne jamais avoir ce qu'on veut ? rétorqua Merencia en découpant des carottes avec la minutie d'un chef étoilé.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit.

— Faut savoir, alors. C'est l'un ou c'est l'autre, c'est pas autrement !

Alice abdiqua. Personne n'avait jamais le dernier mot avec la cuisinière, et l'art consistait à savoir quand interrompre la conversation afin qu'elle laisse le moins de traces possible dans les deux camps. Tout était excessif chez Merencia : son poids, son maquillage, et même la couleur de ses tabliers. Elle avait rejoint le service de monsieur Manning dans les années 1980. Trente ans plus tard, Merencia voyait approcher avec crainte l'âge de la retraite. Et même si elle ne quittait jamais sa cuisine, toute la maison vivait au son de son appréhension.

— C'est très bon, glissa Suzy, la bouche pleine de chocolat.

— Toi, au moins, tu as du goût, se réjouit Merencia en lui caressant la joue.

Flattée, Suzy sourit jusqu'aux oreilles. Bien sûr, Alice savait que cette remarque lui était adressée. Depuis son arrivée Villa Dupont, elle avait rapidement compris qu'on ne contrariait pas Merencia sans conséquences. Une boutade, et elle vous privait de déjeuner. Une pique, et elle vous filait de la viande avariée. Ces derniers temps, l'ambiance en cuisine était électrique. Depuis que Manning refusait de manger ses œufs à la truffe, la cuisinière avait perdu confiance en elle. Elle passait sa journée à appeler sa mère en Espagne, qui lui répétait en boucle que tant qu'il ne boycottait pas sa brandade, il ne fallait pas s'alarmer.

Les pas de John se firent entendre. Le majordome pénétra dans la cuisine et trébucha quand Suzy bondit de sa chaise pour lui sauter au cou. Alice faillit défaillir. D'abord parce que sa fille risquait de badigeonner son costume de Nutella, ensuite parce qu'elle ignorait que Suzy était si attachée au majordome.

John attrapa une serviette et essuya avec tendresse le visage de la petite fille, toujours lovée dans ses bras.

— Suzy, tu files faire tes devoirs, s'il te plaît, ordonna sa mère.

Sa fille se mit à gémir.

— Et s'il te plaît, ne commence pas.

La petite se résigna et se défit à contrecœur de l'étreinte de John. Le majordome lui chuchota quelques mots à l'oreille et Suzy se précipita en sautillant dans la salle des employés.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ? s'enquit Alice.

— C'est un secret, sourit John.

La réponse l'agaça.

— Décidément, c'est une spécialité de la maison !

John attrapa une carafe d'eau, deux verres, et rejoignit Alice à table.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il en remplissant les verres.

— Monsieur Manning va partir, souffla-t-elle.

Un cri aigu fendit l'air. Adossée au plan de travail, Merencia tenait son doigt dégoulinant de sang et jurait en espagnol. Des légumes jonchaient le sol, tout comme le couteau incriminé. John surgit, examina la blessure, quitta la cuisine en courant, revint avec une trousse à pharmacie et opéra la cuisinière avec doigté et efficacité. En l'espace de quelques minutes, la plaie avait été désinfectée et bandée, les légumes jetés et le couteau lavé.

Merencia, encore sonnée, vint prendre place à côté d'Alice.

— Pourquoi est-ce que tout le monde panique à l'idée de son départ ? insista la jeune secrétaire.

— On pourrait remettre cette discussion à plus tard ? Le moment semble mal choisi, pointa John.

— Non, on ne peut pas ! Monsieur Manning m'a demandé de prendre des réservations sous un faux nom. Donc, non, on ne peut pas !

John et Merencia échangèrent un regard inquiet, comme s'ils se jaugeaient, se demandant s'ils devaient parler ou non. Alice comprit que la cuisinière était contre et le majordome plus tempéré.

— Monsieur Manning est un mafieux, c'est ça ? demanda Alice avec inquiétude.

Merencia explosa de rire.

— Un espion ? tenta-t-elle encore, provoquant une nouvelle vague de rires. Alors quoi ? Mais parlez-moi, bon sang !

Merencia se figea. John prit la main de la cuisinière.

— Elle a le droit de savoir, Merencia, dit-il avec douceur.

6

Suzy referma son livre de lecture. Elle s'ennuyait, seule dans la salle des employés. Elle n'avait pas envie de lire, encore moins de travailler. Elle sentait bien qu'il régnait une tension inhabituelle dans la maison et cela l'intéressait bien davantage. Elle s'approcha sur la pointe des pieds de la porte de la cuisine et tendit l'oreille. Sa mère, John et Merencia menaient une discussion tambour battant dont elle ne distinguait que des bribes. Elle insista quelques secondes, se concentra pour une meilleure compréhension, puis finit par jeter l'éponge. Elle n'y comprenait rien.

Sa déception fut de courte durée. Sa mère étant coincée en cuisine, elle était libre d'aller explorer le reste de la maison. Elle s'éloigna de la porte puis ôta ses chaussures qu'elle planqua sous une commode de la salle des employés. Elle regarda par la fenêtre et aperçut Hector se débattre avec un rosier. L'autre bonne nouvelle, c'est que Judith ne travaillait pas aujourd'hui. D'un pas mesuré, elle se dirigea vers les escaliers. Ses jambes tremblaient. Elle avait l'impression d'escalader les marches d'un château trop grand pour elle. Elle savait qu'elle était en train de faire une énorme bêtise et que si sa mère la prenait en flag, ça allait chauffer. Ici, les règles étaient strictes : Suzy était autorisée à venir à la Villa Dupont après l'école, mais elle n'avait pas le droit d'aller ailleurs qu'au rez-de-chaussée. En quatre mois, elle n'avait jamais désobéi. Non qu'elle ait été tentée de désobéir, mais elle n'en avait jamais eu l'opportunité. Dès qu'elle posait un

pied hors des frontières, il y avait toujours John ou Merencia pour la rappeler à l'ordre et la rabattre dans les quartiers autorisés.

Suzy parvint au premier étage. Toutes les portes étaient fermées, ce qui ne manqua pas de la décevoir. Ouvrir l'une d'elles, c'était prendre le risque de faire du bruit et de se faire repérer. Le château comportait encore deux niveaux. Elle leva la tête et décida de pousser un peu plus loin ses investigations. Sa persévérance fut récompensée. Au deuxième étage, une porte était entrouverte. La petite fille s'approcha à pas de loup et aperçut un vieil homme debout au milieu d'une pièce aussi imposante que la bibliothèque de l'école. Elle n'avait jamais vu autant de livres réunis en un seul endroit et se demanda comment l'homme avait pu trouver le temps de tous les lire, elle qui arrivait à peine à boucler une page en une journée.

Suzy devina que l'homme devait être le patron de sa maman. Elle ne l'avait jamais vu. Sa mère disait qu'il était trop occupé pour que Suzy puisse le rencontrer, mais Merencia, elle, prétendait que monsieur Manning n'aimait pas les enfants. « Il n'aime ni les cris, ni les caprices, ni les pleurs », disait la cuisinière, insistant sur le fait que si Suzy avait le malheur de commettre l'un de ces trois péchés, il n'hésiterait pas à la chasser de chez lui en lui bottant les fesses. En cet instant précis, Suzy avait plutôt tendance à la croire. Elle était hypnotisée. Excitée et hypnotisée. Quand elle raconterait ça demain à Sabrina et à Monica, ses copines de classe, elles en auraient la chair de poule.

Ses yeux se posèrent sur les mains du vieil homme. Il faisait glisser une fléchette noire et verte entre ses doigts et semblait fixer un point aussi lointain que l'Arizona. De profil, il avait le physique d'un scientifique. Elle pensa qu'il ressemblait au professeur Tournesol, dans *Tintin*, mais sans la moustache et en beaucoup plus vieux. Quand elle l'aperçut armer son bras, elle cessa de respirer. Manning brandit la fléchette et la projeta contre le mur. Puis il disparut du champ de vision de Suzy.

Intriguée, la petite fille se glissa dans l'embrasure et aperçut le propriétaire des lieux collé à une carte du monde géante. De là où elle était postée, Suzy parvenait difficilement à identifier le pays où avait atterri la fléchette. Mais ce qu'elle nota parfaitement, en revanche, ce furent les yeux terrifiés du vieil homme et la détresse qu'ils exprimaient encore quand ils croisèrent son regard.

— Entre, au lieu de m'espionner, souffla Manning.

L'enfant avança fébrilement. Cette fois, c'en était fini pour elle. Si par miracle elle échappait aux coups de pied du professeur Tournesol, elle n'éviterait pas la fessée de sa mère. Autant dire que sa vie d'aventurière venait de prendre fin.

— On ne t'a jamais dit qu'il était malpoli d'écouter aux portes ?

— Je n'écoutais pas, je regardais, se défendit Suzy dans un murmure.

— Qu'est-ce que tu dis ? Je n'ai rien entendu, insista le vieil homme.

— Je recommencerai plus, monsieur, rétorqua Suzy, la tête baissée.

Manning s'approcha du bar à whisky et se servit un verre. Puis il s'assit dans l'un des fauteuils club et invita la petite à faire de même. Il l'observa un instant en silence. Elle avait la peau d'un ange et les cheveux du diable, des taches de rousseur sur tout le visage et une crinière rousse retenue en queue de cheval.

— J'imagine que tu es la fille de mademoiselle Baume, poursuivit Manning.

— Oui.

— N'es-tu pas un peu vieille pour faire des bêtises ?

— C'est à quel âge qu'on doit arrêter d'en faire ?

Le vieil homme sourit. La gamine venait de marquer un point.

— Je l'ignore. J'imagine que ça dépend des gens. Tu demanderas à ta mère ou à ton père, ils sauront mieux te répondre que moi.

— J'ai plus de papa, précisa froidement Suzy.

— Oh !

Manning réalisa soudain qu'il ne savait rien de la vie de son employée. Depuis plusieurs mois ils passaient leurs journées côte à côte et pourtant, il ne s'était jamais vraiment intéressé à elle. Alice était d'une nature réservée, il s'en était vite rendu compte, mais il n'avait jamais cherché de raison cachée à son mutisme. Les révélations de Suzy donnaient une tout autre lecture de la pudeur de sa secrétaire. Manning aurait aimé ressentir de la compassion, mais la disparition prématurée de ses parents l'avait conduit à aborder l'absence avec fatalisme. Pleurer les morts, c'était insulter Dieu. Il croyait que chaque homme avait un dessein. Et à défaut d'avoir trouvé le sien sur cette Terre, il espérait l'obtenir dans l'au-delà.

— Il est mort il y a longtemps ? s'enquit Manning.

— Il est pas mort, il a disparu.

— Disparu ?

— Oui. Mais je vais le retrouver.

— Ah oui ?

— Oui. Mais faut pas le dire à ma maman. Elle serait pas contente. Vous direz rien ?

— Je serai une tombe. D'ailleurs, comme tu peux le voir, je n'en suis plus très loin. Quel mal y a-t-il à prendre un peu d'avance ? ironisa Manning.

Suzy le regarda avec sérieux, trouvant étrange qu'il fasse de l'humour sur un sujet aussi flippant.

— Tu sais, parfois, les hommes disparaissent pour une bonne raison, renchérit Manning.

— Comment ça ?

— Je veux dire que parfois, ils ne souhaitent pas être retrouvés.

— Même les papas ? demanda Suzy d'une voix frileuse.

Manning n'eut pas le temps de répondre, Alice venait de pénétrer dans la pièce. Elle se dirigea vers Suzy et la souleva du fauteuil.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Pardon, s'excusa l'enfant en pleurnichant.

— Je suis vraiment désolée, monsieur Manning, cela ne se reproduira plus.

— J'en suis sûr, tempéra le vieil homme. Cette petite va être très occupée dans les mois à venir.

Il fit un clin d'œil à Suzy qui cessa de pleurer presque aussitôt. Alice n'était pas sûre de comprendre mais elle s'en souciait peu. Le soulagement de ne pas se faire virer sur-le-champ effaçait tout le reste. Elle quitta la pièce en tirant sa fille par le bras et descendit les deux étages en la sermonnant sévèrement.

— Tu sais que maman aurait pu perdre son travail à cause de toi ? Tu réalises ça ?

— Pardon, marmonna la petite.

— Et qu'est-ce qu'on deviendrait, toi et moi, si je perdais mon emploi ? Tu as pensé à ça ?

Suzy hocha la tête, meurtrie. Elle suivit sa mère jusqu'à la salle des employés. Alice réunit ses affaires avant de quitter les lieux.

— Qu'est-ce qui s'est passé là-haut, avec monsieur Manning ? demanda-t-elle à sa fille, inquiète, tandis qu'elle enfilait son manteau.

— Rien.

— Vous faisiez quoi ?

— Rien. Je l'espionnais pendant qu'il jouait aux fléchettes.

— Aux fléchettes ?

La petite confirma d'un signe de tête. Le sourire qu'Alice lisait sur son visage la rassura. Mais depuis sa discussion avec John et Merencia, elle savait qu'elle allait devoir redoubler de vigilance avec Suzy. Il n'était pas question qu'une chose pareille se reproduise à l'avenir. Il n'était pas question que monsieur Manning approche une nouvelle fois sa fille.

7

Merencia laissait passer les wagons sans réagir, ce qui avait le don d’agacer Hector. Le jardinier piétinait le quai, envoyant valser des cailloux imaginaires en attendant que sa compagne se décide à bouger. Mais Merencia ne cillait pas. Elle était songeuse. Et elle n’aimait pas réfléchir dans le métro.

Depuis qu’ils avaient emménagé ensemble une dizaine d’années plus tôt, Merencia avait édicté une règle de conduite : son compagnon avait interdiction de prendre les transports en commun avec elle. La cuisinière voulait bien travailler à ses côtés, elle voulait bien vivre avec lui aussi, mais il lui fallait un sas de décompression, un moment rien qu’à elle entre les deux mondes. Trente-trois minutes le matin, trente-trois minutes le soir, sur la ligne 1 du métro reliant la porte Maillot à la porte de Vincennes.

— Bon, tu te décides ? J’vais pas passer la nuit sur le quai, aboya Hector.

— Chut ! Je réfléchis !

— Eh ben, réfléchis plus vite, j’suis crevé !

Constatant l’échec cuisant de sa démarche, le jardinier osa la flatterie pour obtenir les faveurs de sa femme, arme qu’il n’utilisait qu’en cas d’épuisement majeur.

— Tu peux faire une pause, si tu veux, et on réfléchit ensemble une fois rentrés à la maison. Ça te fatiguera moins, non, *mi estrella* ?

Merencia arqua un sourcil. Elle n'était pas dupe, mais n'étant pas sûre de pouvoir mener cette réflexion à bien sans l'aide d'Hector, elle finit par s'engouffrer dans le métro. Pendant trente-trois minutes, elle put penser à autre chose, rêver… Épouser Sean Penn, vivre dans un bungalow en bordure du Pacifique, décrocher deux toques au *Gault & Millau*, parler chiffon avec Ducasse, refuser de tourner avec Almodóvar… Pendant trente-trois minutes, elle n'était plus la bonne d'un homme et l'oreille fatiguée d'un autre, ni une femme qui n'avait pas eu d'enfants ni l'ex-épouse d'un infidèle compulsif parti repeupler la Finlande. Elle souriait, de ces sourires béats et innocents qu'ont les enfants des familles riches. Elle s'était inventé une nouvelle vie.

Hector rentra quatre minutes après elle. Un café fumant l'attendait déjà sur la table de la cuisine. Il accrocha son manteau dans l'entrée et rejoignit Merencia. Hector aimait les petites attentions, surtout lorsqu'elles lui remplissaient l'estomac. Merencia le savait et les habitudes aidant, elle avait appris à s'acheter la paix. Il y avait le café sans sucre du matin, le café légèrement sucré du soir, la blanquette du dimanche midi avec le veau si tendre du boucher de la rue de Picpus, la brandade du dimanche soir et les tuiles aux amandes du samedi après-midi. Elle n'oubliait rien ! Il y avait aussi les restes de la Villa Dupont que Merencia ramenait en cachette pour ne pas créer de jalousies chez le personnel. Ils pourraient voir ça comme des avantages en nature qu'elle s'accordait d'autorité. On la regarderait d'un mauvais œil, celui qu'on jette aux voleuses, ce qui ferait désordre pour la doyenne d'une maison de si haute tenue. Merencia avait appris les bonnes manières. Elle attendait que tout le monde soit parti pour enfourner les restes du repas de monsieur Manning dans un Tupperware, puis elle s'échappait, ni vu ni connu, par la porte de service. La discrétion, en somme. L'élégance.

Elle fourra un Tupperware de linguine au pesto *rosso* dans le micro-ondes puis prit place en face d'Hector, dans la cuisine tout en longueur qui

ne permettait de dîner que la joue collée à la cloison.

— C’est dommage que le mur soit porteur, lâcha Hector. On aurait pu ouvrir la cuisine et respirer enfin dans ce trou à rats.

— Et qui l’aurait fait tomber, ce mur ? Toi, peut-être ? Avec ton sécateur ?

— Un maçon, *hermosa* ! C’est à ça qu’ils servent les maçons. À faire tomber les murs.

— Moi, j’aime quand on laisse les murs à leur place, trancha Merencia. Ça permet de ne pas voir les gens qu’on n’a pas envie de voir.

— C’est pas à ça que servent les chambres à coucher ? ironisa Hector en finissant son café.

Ils dînèrent en silence. Merencia fixait tantôt le plafond, tantôt le creux de son assiette. Hector s’alarma, ce qui consistait pour le jardinier à détourner le regard du plafond et de l’assiette de sa femme. Il y avait de quoi s’inquiéter. D’habitude, Merencia mangeait à pleine bouche, avalait vite entre deux longues complaintes car elle aimait geindre. « Une histoire de sonorités », disait-elle. Elle préférait quand sa voix naviguait dans les aigus. Hector avait appris à se faire engueuler dans les sopranos. Cela rendait le quotidien plus chantant. Il y avait une certaine absurdité à penser que ces deux êtres si incompatibles puissent s’accorder. Ils n’étaient jamais ni tout à fait d’accord ni tout à fait heureux ensemble. La plupart du temps, l’un noyait l’autre sous un amas d’injures, ou de reproches par temps clément. Mais chacun trouvait un certain apaisement dans le fait de partager sa vie avec une personne si imparfaite. Une façon de flatter l’ego de l’un quand l’autre, à bout d’argument, s’inclinait d’un « hum » qui en disait long sur son manque d’imagination.

Ce soir-là, aucune injure ne vint troubler la digestion d’Hector, aucun « hum » ni aucun « pfff », variante peu inspirée du premier. Rien. Juste un silence de mort qui prenait tellement de place qu’Hector n’avait même plus faim pour le dessert. Il en était malade ! Un tiramisu maison l’attendait dans

le frigo et la simple idée d'y goûter lui tordait les boyaux. Il trouvait égoïste de la part de Merencia de couper l'appétit des autres sous prétexte que leur employeur boycottait sa cuisine et que ça lui mettait les nerfs en pelote. Passablement remonté, Hector se décida à manifester sa colère de la plus ferme des manières.

— Je n'ai plus de place pour le tiramisu, lâcha-t-il en croisant les bras, geste destiné à joindre les actes à la parole.

— Hum, souffla Merencia d'une moue désincarnée.

— Pfff, conclut Hector en quittant la table.

La même hostilité transpira des pores du papier peint fleuri tout le reste de la soirée. Hector, assis dans le canapé, fixait le poste de télé. Merencia, assise dans le fauteuil, lisait un magazine télé. Elle disait « change ! » quand les héros télévisés échangeaient des coups de feu peu amicaux, et « je t'ai dit chaaange ! » quand leurs corps enflammés se rapprochaient. Les injonctions successives de Merencia firent atterrir Hector sur une obscure chaîne du câble diffusant un jeu auquel il ne comprenait ni les règles ni l'intérêt. C'est à cet instant qu'il jugea que la guerre froide imposée par sa femme avait assez duré. D'un fléchissement adroit du poignet, il éteignit le poste, posa sans grâce la télécommande sur la table basse et éructa.

— Tout ne tourne pas autour de tes œufs pochés à la truffe, *ostia* !

— Hum ! rétorqua Merencia sans même un regard.

— Arrête de *humer* et regarde-moi quand je te parle, *joder* ! cracha Hector en lui arrachant le magazine des mains, geste qui, dans l'assaut, détacha la tête du corps en papier de Robert de Niro et causa le plus grand trouble chez Merencia.

— Pour moi aussi c'est très dur en ce moment, reprit-il. J'ai dû arracher toutes les roses du jardin. Et tous les tournesols, mes préférés, mes enfants, parce que monsieur Manning ne voulait plus les voir. J'ai dû supprimer à sa demande toutes les couleurs froides sans même savoir pourquoi. Trois cents

mètres carrés de pelouse, tu imagines ? Et tout ça en vingt-quatre heures. Et tu m'as entendu me plaindre ?

— Oui.

— Je veux dire : tu m'as entendu me plaindre d'avoir dû raser les roses, les tournesols, et éliminer les couleurs froides ?

— Non, reconnut Merencia. Tu t'es plaint des mauvaises herbes qui semblent se reproduire quand tu as le dos tourné. Des géraniums qui virent au mauve, des lys qui mangent l'espace du lilas. À deux reprises, tu as volé une bière dans mon frigo en grognant que la fougère était en train de crever. Mais non, effectivement, rien sur les roses et les tournesols.

— Ni sur les couleurs froides !

— Ni sur les couleurs froides.

— Voilà ! Donc, prends un peu sur toi, s'il te plaît. *Mi estrella*, c'est juste des œufs. Faut-il vraiment qu'on en fasse un fromage ?

Sans doute troublée qu'Hector se mette à faire des jeux de mots culinaires, Merencia se leva d'un bond et planta ses poings dans le creux de ses hanches pulpeuses.

— Bon Dieu, Hector ! Quand est-ce que j'ai parlé de mes œufs ? Je ne t'ai même pas adressé la parole de la soirée !

— À ta tête, j'ai très bien vu que tu pensais à tes œufs à la truffe !

— Ah, oui ? Décidément, Hector, c'est bien triste. En dix ans de vie commune, tu n'as rien appris. Tu ne sais même pas reconnaître la tête que je fais quand on s'attaque à mes œufs à la truffe. Parce que ce n'est pas cette tête-là, vois-tu ? Non, quand on m'attaque sur ce sujet-là, j'ai l'œil gauche qui cligne et la mâchoire qui dérape. Tu m'as vue cligner de l'œil gauche, ce soir ?

— Non.

— Si tu avais été observateur, tu aurais remarqué que j'ai cligné du droit et que ma mâchoire était toute contractée. Presque paralysée. Oui ?

— Oui, j'imagine qu'on peut dire ça comme ça…

— Voilà ! Eh bien, tu vois, cette tête-là, c’est la tête des problèmes sans réponses. C’est la tête des cas de force majeure, Hector, de vie ou de mort !

Le jardinier se figea. En une poignée de secondes, il venait de découvrir qu’il ne connaissait rien aux humeurs de sa femme et que la mort pouvait s’étendre dans les prochaines heures bien au-delà des roses et des tournesols. Il devinait la source des tourments de Merencia, évidemment. Et c’est sans doute ce qui le terrifiait le plus. Se dire qu’il n’avait aucun pouvoir sur l’ombre qui rôdait, aucun pansement pour colmater les plaies. Il avait toujours préféré les heures mornes aux heures graves, la routine à l’audace. Mais chaque jour au service de Manning il mettait sa conscience et son modèle de vie à l’épreuve. Il haïssait son patron autant qu’il lui vouait une reconnaissance sans bornes. Des sentiments schizophrènes pour un personnage mi-ange mi-démon, il n’y avait là rien d’étrange… Mais ce tiraillement incessant des émotions lui causait pas mal de nuits blanches et d’interminables engueulades avec Merencia. Non pas que sa femme ait un avis moins tranché sur l’homme, elle aussi naviguait d’un bout à l’autre du spectre émotionnel, simplement, si le jardinier et la cuisinière étaient en phase sur ce qu’il fallait penser de leur employeur, ils n’étaient jamais d’accord sur l’attitude à adopter.

— John a tout dit à Alice, confia Merencia.

— Comment ça, tout ?

— Tout, c’est tout ! Sur Manning… Elle sait tout.

— Hum.

— Elle va partir, c’est sûr, comme la précédente, lâcha Merencia.

— Comme *toutes* les précédentes, tu veux dire.

— Hum.

— Y a que des fous comme nous pour rester.

— Il y a John, aussi. Et Judith.

— Les quatre mousquetaires, souffla Hector.

— Tu parles ! Eux, au moins, ils protégeaient les rois...

— C’est bien ce que je dis, rétorqua Hector en filant dans leur chambre. Comme nous, ils protégeaient les pires d’entre tous.

8

Quand John aperçut son père à la porte de la Villa Dupont, il sut que quelque chose clochait. John senior était réquisitionné par monsieur Manning dans un seul cas de figure : lorsqu'il souhaitait s'octroyer une oreille amicale pour discuter des sujets qui fâchent.

— Père, dit le jeune majordome en l'invitant à entrer.

— John, répondit le père en se penchant légèrement pour le saluer.

Dans d'autres circonstances, ils se seraient pris dans les bras. Mais la Villa Dupont invitait à la pudeur, à l'austérité.

— J'imagine qu'il est à l'étage dans le salon d'hiver ?

— Il n'en est pas sorti de toute la journée. Il refuse qu'on le dérange.

— Ne t'inquiète pas, souffla John père en caressant d'une main ferme l'épaule de son fils. Ça va lui passer. Ça finit toujours par lui passer.

Il grimpa les escaliers sans faire de bruit. Les restes, sans doute, des quarante années passées au service de Manning. En prenant sa retraite, il avait perdu bien plus qu'un emploi. Il avait perdu une maison, une famille. Sa femme Laura avait récupéré un homme amputé qui s'abrutissait de lectures pour oublier que la vie continuait. Laura ne suffisait pas à son bonheur. Elle n'avait jamais suffi, d'ailleurs. Autrefois, quand le temps qu'ils partageaient ensemble se résumait à une poignée de minutes le matin, une autre le soir, ainsi qu'aux dimanches pluvieux, ils savouraient chaque seconde. Le temps manquant, ils parlaient peu mais trouvaient toujours le mot juste. Ils avaient toujours un geste pour l'autre, une caresse, un regard,

même furtif, même fuyant. Aujourd'hui, alors que les secondes s'écoulaient avec la même rigueur qu'un métronome, ils n'arrivaient plus à secouer le silence.

Toute sa vie, la femme de John avait appris à vivre sans son mari. D'abord en s'occupant de ses trois enfants, puis, une fois les enfants partis, en s'occupant d'elle. Le lundi, elle prenait des cours de dessin, le mardi et le jeudi, elle était bénévole au sein d'une association qui venait en aide aux familles d'enfants autistes, le mercredi et le vendredi, elle prenait le thé avec ses copines retraitées ou allait au cinéma, parfois au théâtre. Le week-end était consacré aux enfants et aux petits-enfants, qui ne manquaient jamais une occasion de leur rendre visite. Le vieux majordome passait son temps à attendre sa femme, assis dans un large fauteuil, un livre à la main. Il n'avait ni l'envie de dessiner ni celle de boire le thé, encore moins d'aller au cinéma ou au théâtre. Il avait juste envie de travailler, même s'il savait que son corps n'encaissait plus les charges de travail et les heures interminables imposées par monsieur Manning. Même s'il savait que son ancien patron ne méritait pas toutes ces heures sacrifiées.

Il frappa à la porte du salon d'hiver. Manning lui intima d'entrer d'une voix rocailleuse, de celles imbibées de fumée ou de scotch. John senior pénétra dans l'antre privé du vieil homme et le trouva un verre à la main, contemplant la carte du monde accrochée au mur. Il prit place en face de lui, se servit un verre à son tour, puis se cala confortablement dans un fauteuil en cuir des années 1960.

— Chaque fois que vous me faites appeler, je vous trouve dans la même position. Je doute que l'hommage soit dans la répétition, ironisa-t-il.

— L'hommage se trouve dans le respect des bonnes choses, John. Et qu'y a-t-il de plus agréable que de partager un verre de scotch avec son plus fidèle ami dans un salon où personne n'a le droit de venir vous déranger ?

L'ancien majordome lapa son verre. Il avait rarement l'occasion de déguster des alcools d'un tel calibre.

— Comment allez-vous, monsieur Manning ?

— Et vous, John, comment allez-vous ?

— Retourner la question est une façon polie de ne pas me répondre, j'imagine…

— Vous me connaissez si bien, John, sourit Manning. Votre fils fait preuve de moins de tact que vous. Parfois, cela m'ennuie, vous savez ?

— Que voulez-vous ? Les jeunes ont moins de patience que nous.

Manning reconnut là la répartie vive et respectueuse de son ancien employé. La présence de son vieux compagnon lui manquait. Certes, il n'avait rien à redire du travail de son fils. John junior était dévoué, impliqué, il gérait la maison avec ordre et autorité. Mais il n'appartenait pas au même monde ni à la même époque que son père et lui. Henri et John avaient grandi ensemble, ils s'étaient construits et avaient décliné ensemble. Ils partageaient les mêmes secrets, les mêmes souvenirs. Et même si le second avait passé sa vie au service du premier, même si leur amitié n'avait jamais pu s'étendre au-delà d'une certaine limite imposée par leur rang, il existait entre eux une fraternité tacite, une tendresse infinie. Manning savait que son ancien majordome lui avait pardonné, il y a longtemps déjà, d'être ce qu'il était.

Il se servit à nouveau puis fit tourner son verre dans la main, comme s'il cherchait à décoller toutes les aspérités de son contenu.

— Je n'ai jamais manqué de rien, vous le savez. Certains vous diront que c'est un don du ciel. Mais je vous jure, John, que c'est une punition. Je me lève chaque matin et je n'ai envie de rien. Comment pourrais-je désirer l'argent que j'ai déjà ? Les femmes que j'ai déjà eues ? Les réussites qui m'ont été promises tant de fois ? Je n'ai envie de rien et j'en crève chaque matin. Je me lève et tout est vain. Je m'habille sans but et j'attends demain. Vous trouvez que c'est une vie, John ?

— Vous voulez dire que rien ni personne ne vous manque ?

— Personne. J’ai pourtant essayé, John, vous le savez bien. J’ai tellement essayé, et j’essaye encore. Il m’est arrivé de laisser des mots d’amour bien plus grands que mon amour lui-même, juste pour entretenir l’illusion… Il n’y a pas un centimètre carré de cette planète où je n’ai pas cherché. Et malgré ça, rien. Pas une once de désir, ni de manque. Et des souvenirs qui périssent aussi vite qu’une orchidée au soleil.

Manning se redressa et se dirigea vers la carte du monde. Il caressa le papier, parcourut les continents de sa main droite, puis posa son index sur la fléchette siégeant au cœur de l’Italie. Il l’arracha d’un coup sec.

— Vous comptez repartir bientôt, monsieur ?

Manning confirma d’un hochement de tête.

— Où allez-vous, cette fois-ci ?

Manning s’approcha lentement mais ne répondit qu’une fois assis en face de son vieil ami.

— Je repars à Todi.

John s’immobilisa. Il lui fallut quelques secondes pour mesurer la portée d’une telle décision.

— Vous ne pouvez pas faire ça, monsieur. Vous connaissez les règles : jamais deux fois au même endroit.

— Je sais, John, je sais. Mais à mon âge, on n’a plus le temps d’être à cheval sur les règles, souffla-t-il en contemplant la fléchette qu’il faisait tourner entre ses doigts.

— Le temps… Le temps est relié à ceux qu’on aime et ceux qu’on perd, Henri. Et vous n’avez fait que la moitié du chemin…

Manning lui décocha un sourire triste, puis il avala une gorgée de whisky qui sembla un instant se coincer dans sa gorge.

Quand John quitta le petit salon et descendit les escaliers, son fils nota qu’il avait perdu l’assurance qu’il dégageait quelques heures plus tôt. Son visage était blême et son grand corps frêle semblait se démembrer à chaque pas. John junior l’invita à prendre un café rapide dans la cuisine de

Merencia. Il était à peine 14 heures, le vieux majordome venait de vider trois verres de scotch, et pourtant la réalité ne lui avait jamais semblé plus nette ni plus cruelle qu'aujourd'hui. Il s'installa à table. Merencia lui tendit un expresso et vint s'asseoir à côté de lui. Son fils l'imita.

— Il va retourner à Todi… souffla gravement John senior. Tu dois l'empêcher de partir.

— Pourquoi ? s'étonna son fils.

— Fais ce que je te dis, s'il te plaît.

Merencia posa sa main vigoureuse sur celle amaigrie du vieux majordome.

— « Du ciel il t'a fait entendre sa voix pour t'instruire, sur la Terre il t'a fait voir son grand feu et tu as entendu ses paroles du milieu du feu », murmura la cuisinière en citant la Bible.

Merencia avait raison. Henri Manning jouait les pyromanes. Seulement, songea John père, cette fois-ci, l'incendie menaçait de détruire bien plus qu'un homme. Il menaçait de réduire la maison en cendres.

9

L'après-midi s'écoulait sans bruit et John se morfondait. Henri Manning refusait toujours de quitter le salon d'hiver et le jeune majordome semblait le seul à s'en soucier. Après le départ de son père, la maison, assommée ou résignée, il ne saurait dire, avait repris son rythme de croisière. Quand il déambulait dans les couloirs, John en reconnaissait les sons. La lame du couteau de Merencia s'abattant sur le comptoir, le sécateur d'Hector étêtant les roses, l'aspirateur de Judith heurtant le coin des tables, le pied d'Alice cognant dans l'unité centrale de son ordinateur…

John pénétra dans la salle des employés où Alice avait cantonné Suzy depuis son infiltration dans les quartiers privés du patron. Il trouva la petite assise sous la table, en train d'aligner à même le sol des tickets de métro.

— Tu pars où ? demanda John en s'approchant.

— Nulle part, rétorqua Suzy en masquant les tickets de ses bras, aussi fins qu'une tige de roseau.

Le majordome prit une chaise et s'assit. D'où elle était postée, Suzy avait le nez planté sur les mollets et les mocassins vernis de John.

— Dommage, j'aurais pu t'accompagner, dit-il.

Intéressée, Suzy se hissa en silence sur une chaise, étala ses tickets sur la table et en tendit un à John. Il était déjà composté.

— On part où ?

— Loin !

— Vraiment ?

— Oui ! À au moins cinquante kilomètres d'ici !

— Cinquante kilomètres ! Mais tu as des contacts, là-bas ? Un point de chute ? demanda John comme s'il prenait le projet à cœur.

— Non, répondit la petite fille.

— Tant mieux ! Partons à l'aventure ! C'est ma spécialité. Quel est l'objet de ce voyage ?

— Retrouver mon papa.

John glissa le ticket dans la poche intérieure de sa veste.

— Et j'imagine que tu as piqué les tickets de métro dans le sac de ta mère ?

— Oui, reconnut Suzy en hochant la tête de honte. Et un peu dans celui de Merencia, aussi.

Le jeune majordome sourit. Il avait une tendresse infinie pour cette petite, audacieuse et déterminée, incapable de tenir en place, ou tout du moins à la place que les grands avaient décidée pour elle. Il était pareil au même âge, et il n'y a pas si longtemps encore, songea-t-il. Comme Suzy, il avait passé son enfance à attendre un père qui avait d'autres priorités. Comme Suzy, il aurait piqué tous les Pass Navigo de la famille pour passer une après-midi avec lui. Certes, contrairement au père de la petite, le sien rentrait tous les soirs à la maison. Mais il n'était que le bruit d'un talon élimé sur le parquet craquant, une porte qui grince en se refermant, des chuchotements dans la chambre d'à côté. Il n'avait ni l'odeur rassurante d'un vieux pull ni l'écho étourdissant d'un rire. John senior avait passé sa vie à rentrer chez lui une fois les enfants couchés. Il ne partageait qu'un seul repas en famille, le déjeuner du dimanche, repas au cours duquel il exigeait tenue et discipline. On ne parlait pas la bouche pleine et finalement, on se parlait à peine.

— Il est comment, toi, ton papa ? demanda Suzy.

— Il est vieux, s'amusa John.

— Aussi vieux que monsieur Manning ?

— Presque.

— T'as pas de chance, dit-elle avec gravité.

John éclata de rire. La fraîcheur enfantine faisait du bien dans cette maison qui avait mis l'avenir sur pause. Sur les trois étages de la Villa, le temps s'était figé, battant au rythme du pouls ralenti d'un homme déchu. Henri Manning n'avait plus le cœur à rire ni à être surpris, et cette mélancolie avait contaminé l'humeur des employés. Heureusement, les trois heures quotidiennes que passait Suzy à la Villa après l'école ramenaient John à une innocence perdue. Ensemble, ils mettaient un point d'honneur à faire au moins une bêtise par semaine, comme planquer le tablier préféré de Merencia, dérober le plumeau de Judith ou enterrer le sécateur d'Hector. Il n'y avait qu'Alice à qui ils ne s'attaquaient pas, car elle avait moins d'humour et moins d'indulgence que les autres.

Par acquit de conscience, John mettait un point d'honneur à aider Suzy à éviter les punitions. Cela passait, la majeure partie du temps, par une alliance entre posture et rhétorique. Il lui avait appris à citer Jean-Jacques Rousseau – « L'enfant est méchant que parce qu'il est faible ; rendez-le fort, il sera bon » – pour contrer les remontrances de Merencia. La cuisinière, ne sachant pas bien ce que Suzy sous-entendait, finissait toujours par lui glisser une gaufre dans la bouche pour l'empêcher de dire des âneries. John avait conseillé à Suzy d'être plus sournoise pour neutraliser Hector. Il lui avait semblé que du Victor Hugo – « Les bêtises sont le contraire des femmes, les plus vieilles sont les plus adorées » – pourrait occuper le jardinier un bon moment, et même le culpabiliser au passage, ce qui, l'un dans l'autre, rendait service à la petite. Pour répondre à Judith, John avait laissé à Suzy le loisir de citer Oui-Oui, Raiponce, ou même les Pokémon, la femme de ménage étant la personne la moins conflictuelle qu'il ait eu le loisir de croiser dans son existence.

Restait à contenir le principal adversaire de la maison : Alice. La mère de Suzy ne se laissait pas attendrir facilement et il fallait jouer sur des

ressorts plus subtils. Pour l'instant, John devait bien reconnaître que son coaching avait lamentablement échoué. Daniel Pennac – « Les enfants sont des énigmes lumineuses » – n'avait pas empêché Suzy d'écoper d'une semaine sans tablette. Cicéron – « La plus forte punition du crime est dans la conscience » – avait envoyé la gamine au coin pendant deux heures. Si bien que le majordome se demandait s'il ne fallait pas chercher une référence plus contemporaine pour toucher le cœur d'Alice. Il en discuta longuement avec l'enfant qui, agacée de se voir réprimander, menaçait de balancer son complice à sa mère. John ne pouvait pas laisser une chose pareille se produire. Il en allait de la réputation de la maison ! Et de son image, aussi, qu'il souhaitait défendre auprès d'une femme qu'il trouvait particulièrement attirante.

— Peut-être devrions-nous opter pour une référence plus actuelle ? proposa-t-il à Suzy.

— Oui, concéda-t-elle.

— Y a-t-il des acteurs pour lesquels ta mère voue une admiration, disons... sans bornes ? Il m'est idée qu'une star hollywoodienne, par exemple, pourrait augmenter nos chances de réussite.

— Oui.

— Parfait ! Qui, par exemple ?

— Je connais pas les noms.

— OK, pas de problème. Autre chose, alors… La musique ? C'est bien, ça, la musique. Ça adoucit les mœurs, il paraît.

— Oui.

— Des chanteurs qu'elle écoute en boucle ?

La petite fille haussa les épaules.

— Non ? Si ? C'est pas clair, là.

— Si, mais ils sont tous morts.

— Bon, ben c'est mieux que rien, lâcha le majordome d'une moue optimiste.

Alice pénétra sans prévenir dans la salle des employés alors que l'enfant ramassait tous les tickets de métro posés sur la table. L'assistante de Manning se rua vers sa fille sans même un regard pour John. Elle attrapa les tickets des mains de la gamine et la fixa d'un regard inquisiteur.

— Où est-ce que tu as pris tout ça ? Tu as fouillé dans mon sac ?

— Surtout dans celui de Merencia, bafouilla Suzy.

— Quoi ?

— Pour sa défense, il faut dire que Merencia le laisse systématiquement ouvert sur le comptoir, à la vue de tous, précisa John.

— John ! Ce n'est pas le moment ! l'interrompit Alice avant de reporter son attention sur l'enfant.

— Quand est-ce que tu vas grandir un peu, Suzy ? Tu crois qu'on n'a pas assez de problèmes comme ça ? Tu crois que Merencia serait contente d'apprendre que tu voles dans son sac ?

— Non, murmura-t-elle.

— Quoi ? Je n'ai rien entendu !

— « Les enfants sont la chose la plus précieuse dans la vie », récita la petite.

John jeta un regard silencieux et satisfait à Suzy, tandis qu'Alice se figeait de colère.

— Tu te fous de moi ? Qu'est-ce que c'est que ces conneries, encore ?

— Elle vient quand même de citer du Elvis Presley. C'est rare à cet âge, tempéra John avec ardeur.

— C'est ça que tu lui apprends quand j'ai le dos tourné ? À citer des chanteurs morts ?

John ne dit rien mais trouva la remarque d'Alice relativement réductrice.

— Suzy, tu files tout de suite dans la cuisine et tu rends ces tickets de métro à Merencia. Et tu n'oublies pas de t'excuser, ordonna Alice.

— Mais il y en a un peu à toi aussi, se défendit l'enfant.

— Eh bien, tu lui donnes tout quand même. En dommages et intérêts, tu lui diras !

Quand Suzy s'enfuit de la pièce, Alice contempla longuement John. Elle détailla l'élégance du tailleur trois-pièces qui n'affichait pas un seul pli, ses yeux sombres et perçants, et pensa que tout ça n'allait pas ensemble. John cachait son immaturité derrière un uniforme austère. Il avait vécu sa vingtaine aux quatre vents. Et même s'il avait posé ses bagages depuis quelques années maintenant, elle savait qu'il l'avait fait davantage par dévotion que par tempérament, et qu'un jour plus ou moins éloigné les coutures de son costume deviendraient trop étroites pour lui.

— C'est comme ça que tu m'aides ? ragea-t-elle.

— Alice, ce ne sont que des tickets de métro déjà compostés…

— Peu importe. Ce sont des tickets volés ! Sur mon lieu de travail, en plus.

Alice s'écroula sur une chaise. Les événements des derniers jours l'avaient passablement stressée. Il lui semblait que tout le monde œuvrait dans son dos. Et qu'elle était faite comme un rat.

— Suzy a piqué ces tickets de métro pour partir à la recherche de son père, souffla John.

— Quoi ?

— Je ne l'encourage pas à faire des bêtises et encore moins à agir dans ton dos, Alice. Je cherche juste à éviter que ta fille disparaisse un jour sans que tu ne saches où elle est.

Sur ces mots, Alice s'effondra en larmes. John s'approcha et la prit dans ses bras. Pour la première fois, elle s'abandonna sans lutter car, pensa-t-elle, même les égoïstes sont parfois capables de tendresse.

10

Il est souvent préférable de manquer d'intuition, cela donne de l'amertume aux histoires vécues, songea Henri Manning. Était-ce juste une excuse ? Peut-être s'en persuadait-il pour ne pas paniquer à l'approche de son départ pour Todi. Enfoncé dans le vieux canapé du salon d'hiver, il ruminait en fixant la cloison. Quelle était la probabilité pour qu'une fléchette lancée à six mètres de distance retombe au même endroit à vingt ans d'intervalle ? Le vieil homme n'avait jamais excellé en mathématiques, mais il se doutait que la réponse devait frôler le zéro pointé. Il y trouva une certaine ironie, teintée d'excitation.

Toute sa vie, Manning avait cherché à côtoyer l'insondable, l'indicible. Toute sa vie, il avait volé celle des autres à défaut de trouver un sens à la sienne. Alors, même s'il s'apprêtait à revenir sur les lieux d'un délit vieux de vingt ans, une partie de lui avait hâte de savoir ce qu'il avait laissé derrière lui.

Jamais il n'avait pu faire le décompte des morts, énumérer les âmes en morceaux et les corps malades. Jamais il n'était revenu nulle part. On pouvait le traiter de lâche, il trouvait que le terme lui allait plutôt bien, même s'il préférait celui d'indésirable. Il défiait quiconque de ne ressentir ni passion ni désir et de se comporter en société avec l'élégance et la droiture des convaincus. Manning avait passé sa vie à zigzaguer, à se déplacer d'un point sur une carte à un autre, d'une ville à une autre, d'une scène à une autre, car durant toutes ces années il n'avait jamais tout à fait

été lui-même. Il avait été ce que les autres avaient voulu qu'il soit, se fondant dans le désir d'une femme autant que dans son lit. Il était une autre Marilyn, une image arrangeante cachant un inconscient dévasté, un être capricieux, égoïste, essuyant les sofas des psys trop nombreux pour être d'une aide raisonnable, s'achetant ses irrévérences et oubliant dans l'alcool que ces femmes avaient fini par devenir trop nombreuses elles aussi.

Il ne demandait pas à être compris. Il ne restait jamais assez longtemps au même endroit pour pouvoir l'exiger. Il ne demandait pas non plus à être aimé. Les sentiments des autres l'encombraient. Ils lui faisaient même broyer du noir en le renvoyant à la stérilité de ses propres émotions. Il souhaitait juste que l'on pose un regard raisonné sur ses actions. Oui, voilà ce qu'il voulait être : une somme de faits, de gestes et de mots attrapés à la volée, bruts, sans analyse préliminaire ni postérieure. Et puisqu'il souhaitait s'en tenir aux faits, Henri Manning avait de quoi s'occuper. Depuis que sa fléchette avait atterri en Ombrie, une question l'obsédait : devrait-il faire évoluer son mode opératoire, revoir son protocole, concevoir une autre forme de narration, voire imaginer une autre fin ?

Toutes ces années, il avait respecté les mêmes rituels et la même routine dans l'organisation et l'occupation de ses voyages. Il pouvait séjourner dans n'importe quelle ville du monde les yeux fermés, il savait quelle femme aborder, où la rencontrer, comment la séduire, l'asservir, et comment la quitter pour que le souvenir laissé soit aussi douloureux que la mort. Il soignait ses départs. Il voulait qu'on le pleure à défaut de le regretter. Il voulait qu'on ne l'oublie jamais. Ce qui impliquait d'être assez imaginatif et habile pour que sa proie ne s'en relève pas.

Il se redressa lourdement du canapé et quitta, pensif, le salon d'hiver. À peine eut-il mis un pied hors de la pièce que John lui tomba dessus dans une chorégraphie désarticulée. Ses mains hésitaient à se poser tantôt sur sa tête, tantôt sur la pointe de son menton. Il donnait des coups de hanche de

gauche à droite, totalement désynchronisés, et soupirait en cherchant ses mots.

— Cessez de gesticuler ainsi, John ! Vous me filez la nausée.

— Désolé, monsieur, mais sachez que je ne m'agite pas. Je réfléchis simplement à la façon la plus adéquate de vous parler sans vous blesser.

— Formidable nouvelle, John ! Cela vous arrive si rarement, ajouta Manning en se dirigeant vers les escaliers.

— Puis-je préciser qu'il est également assez rare que vous suscitiez chez moi autant d'agacement ? L'un ne va pas sans l'autre, monsieur. Si je peux me permettre, évidemment.

Manning ignora la pique de son majordome et descendit au premier étage. Quand il pénétra dans le bureau d'Alice, John était toujours là, et toujours aussi agité. Le vieil homme songea qu'il était plus raisonnable de tendre l'oreille.

— Bon, allez-y John. Alice et moi, nous vous écoutons.

John regarda timidement Alice. La présence de la jeune femme avait cet effet de lui faire perdre tout sens de la rhétorique. Il posa un poing sur sa hanche pour contrebalancer avec virilité sa perte soudaine d'assurance.

— Je n'ai plus rien à faire dans cette maison, monsieur. Vous restez des heures enfermé dans votre salon d'hiver, sans même demander un encas. Vous portez les mêmes costumes deux jours de suite, parfois trois, et vous n'exigez même plus que vos cravates soient repassées. Quant à la vie mondaine qui, il y a un an encore, venait chahuter cette maison, elle est tout bonnement inexistante. Vous ne prenez plus la peine de recevoir vos amis guindés de l'opéra Garnier, ni même ceux, moins fréquentables, de l'Association des marins d'eau douce. Pire, quand vous avez un problème, existentiel ou métaphysique, c'est au choix, vous ne faites même plus appel aux ressources internes de la maison mais vous appelez mon père à la rescousse. C'est insultant !

— Allons bon !

— Je n’ai plus rien à faire et je ne suis pas le seul dans ce cas, monsieur. Tout le monde perd un peu le nord, ici, insista John.

— Tiens donc !

— D’habitude, vous me connaissez, j’aurais employé des mots sans doute plus durs pour vous faire part de mon mécontentement, mais la présence d’Alice dans cette pièce m’interdit d’user d’autant de franchise et je m’en excuse, monsieur.

— C’est réconfortant, John, soupira Manning en jetant un œil affligé à Alice qui semblait chercher le chemin le plus court pour se planquer sous le bureau.

— C’est la raison pour laquelle je vous demande avec une fermeté qui est loin d’être feinte, et au nom de l’ensemble des employés de la Villa Dupont, s’il ne serait pas plus raisonnable d’annuler vos projets de voyage. Le temps que tout revienne à la normale.

Henri Manning jeta un regard perplexe à son majordome et concéda qu’à l’avenir, il ne passerait pas plus de deux heures par jour dans le salon d’hiver, à moins qu’il convienne de faire régulièrement appel au personnel de maison pour des tâches diverses pouvant aller du pur caprice – tapoter les coussins du canapé – à une intervention plus ambitieuse – changer le jeu de fléchettes. Il promit également d’organiser un dîner d’invités désaccordés, comme à la grande époque, avant son départ pour Todi.

Satisfait des décisions raisonnables prises par son employeur, John en oublia l’origine de ses revendications, en l’occurrence d’empêcher son patron de repartir en Ombrie, et quitta le bureau d’Alice plein d’entrain. La jeune femme ne dit rien mais elle était atterrée du niveau des revendications syndicales des employés de la maison. Elle n’avait jamais travaillé dans une entreprise où les secrétaires menaçaient de faire grève si leur boss se mettait à faire lui-même son café, et elle songea qu’il fallait avoir bien peu souffert dans la vie pour que des détails aussi insignifiants prennent une telle proportion.

Depuis plusieurs jours, à présent, elle avait du mal à regarder Henri Manning dans les yeux. Quand il lui parlait, elle passait son temps à contempler les rideaux, à aligner un stylo sur son bureau, à ranger quelques vieux dossiers. Elle était mal à l'aise, bien sûr. Les récentes confidences de John avaient révélé le visage tordu de leur employeur. Elle travaillait pour un homme qui, toute sa vie, avait cherché le chemin le plus court pour faire souffrir les femmes. Cette simple idée lui filait la nausée. Elle trouvait cruellement ironique que, pour se sortir du bourbier provoqué par la fuite du père de Suzy, le hasard l'ait envoyée dans les pattes d'un homme qui, en d'autres occasions, se serait acharné avec une délicatesse d'apparat à lui faire regretter d'être née. Voilà pourquoi elle n'était pas croyante, songea-t-elle. Parce qu'elle aurait fini par haïr Dieu et que de tels sentiments n'étaient, paraît-il, pas très catholiques.

Henri Manning attrapa une chaise et s'assit devant le bureau d'Alice. Le temps pressait. Il ordonna à la jeune femme de lui réserver un billet d'avion au départ de Roissy en veillant à ce qu'il occupe un siège près du hublot et parmi les trois derniers rangs. Il avait lu qu'en cas de crash aérien, les passagers du fond de l'appareil avaient plus de chance de s'en sortir vivants. L'article ne disait pas combien de jambes il leur restait à l'atterrissage, ni s'ils avaient encore toute leur tête, mais Manning en avait fait depuis une règle de conduite.

Il demanda également à son assistante de lui réserver un chauffeur pour venir le récupérer à l'aéroport de Rome, ainsi qu'une chambre dans un hôtel cinq étoiles du centre-ville de Todi. Il y a vingt ans, il avait séjourné au *Belpogio*, une résidence de luxe posée au sommet d'une colline surplombant la ville. Cette ancienne demeure familiale avait été construite au milieu d'un vaste domaine rocailleux. Elle promettait calme et anonymat. Mais Manning n'avait plus l'âge de conduire sur les routes serpentées qui séparaient l'hôtel de la ville. Il n'avait plus la patience non plus de chercher une place dans les rues torsadées de la cité. Et il songea

que si ses jambes devaient le porter dans l'œil du cyclone, mieux valait, vu son état physique, que la distance à parcourir soit la plus courte possible.

Il précisa à Alice que toutes les réservations, à l'exception du billet d'avion, devaient s'effectuer au nom de Sam Raincheck. Alice était priée de lui prendre une suite pour une période de trois mois jour pour jour, avec vue sur un parc si possible, ou tout du moins un jardin. La chambre devait mesurer au minimum quarante mètres carrés et être dotée d'un salon indépendant. Manning répéta une nouvelle fois à Alice qu'elle ne devrait en aucun cas prononcer son véritable nom tout au long de son séjour à Todi. Même lors de leurs conversations privées, elle s'adresserait à lui comme à monsieur Raincheck.

— Juste après mon départ, vous réactiverez à Zurich une boîte postale au nom de Sam Raincheck, ajouta-t-il. Vous n'oublierez pas, évidemment, de m'en informer quand les dispositions auront été prises.

Alice prenait des notes sans broncher. Henri Manning précisa qu'il prendrait contact avec elle deux fois par semaine, le lundi et le vendredi matin à 9 heures, pour faire un point sur les affaires courantes. En dehors de ces deux rendez-vous hebdomadaires, il préférait qu'elle évite de chercher à le joindre, sauf en cas d'urgence. Et quand il disait urgence, il sous-entendait trois cas de figure : que sa banque fasse faillite, qu'un membre du personnel décède, ou que la maison prenne feu.

11

Il y avait quelque chose d'angoissant à les voir s'étourdir autour de lui. Henri Manning regardait ses invités rire, festoyer, débattre avec cette impression flottante qu'ont les derniers convives sobres à une soirée du Nouvel An. Il avait la sensation de ne pas parler le même langage, de ne pas comprendre leurs traits d'esprit, l'envie de sortir de table et d'échapper à cette parade grotesque. Mais il avait promis. À John et aux autres, il avait promis une sortie de scène en grande pompe, un dîner d'adieu rappelant le faste d'une époque révolue, quand il savait encore singer l'homme heureux.

Il présidait une tablée hétéroclite où le directeur du golf de Saint-Nom-la-Bretèche jouait des coudes avec le président de l'Association des notaphiles, des collectionneurs de factures d'exception qui se réunissaient une fois par an dans les salons de Roland Bouton, célèbre expert-comptable du XVIe arrondissement, pour remettre les *awards* de la facture la plus exorbitante. En face, Simon Vernier, chef d'orchestre retraité, tentait d'expliquer à Gisèle de Serpentis, ancienne muse d'un obscur peintre cubiste, que le fait de pouvoir émouvoir les yeux fermés ferait toujours de la musique un art prédominant sur la peinture. En réponse, Gisèle vidait toutes les bouteilles situées à moins d'un avant-bras de son assiette et éructait : « Écouter de la musique les yeux fermés, cher ami, est aussi con que de coucher avec un homme au seul prétexte qu'il vous fait des avances. » Simon Vernier, ne saisissant pas bien le rapport, la fixait comme on regarde le café goutter dans la cafetière un de ces matins brumeux. Et

Gisèle, passablement remontée, avalait en réponse le verre de son voisin de gauche, l'aristocrate Jean-Paul de Bourbon-Raminet. À 63 ans, ce dernier était le benjamin de l'assemblée mais également le seul à pouvoir combiner dans une même phrase les mots « je vous prie », « architectural » et « salope ». Ce large éventail sémantique faisait la joie des jumelles Bontemps, assises de l'autre côté de la table, reines des onéreuses soirées de charité parisiennes qui s'ébahissaient de l'avis tranché de Jean-Paul de Bourbon-Raminet sur la Philharmonie de la porte de la Villette. L'indigeste construction, disait-il, lui donnait de l'urticaire dès qu'il prenait le périphérique en Jaguar et, comble du comble, le contraignait à passer par le périphérique sud, depuis la porte Maillot, pour se rendre à la porte des Lilas. L'aristocrate était un connaisseur. On peut même dire qu'il était calé en urbanisme. Il s'était fait construire une bastide dans le Var, une longère dans l'Eure et un chalet à Chamonix.

Autour d'eux, John virevoltait, ramassait une serviette, débarrassait un verre ébréché, servait les plats d'un sourire ou d'une phrase bien tournée dont il avait le secret. Les invités gloussaient, rougissaient, s'animaient, et c'est comme si la maison reprenait vie. Aidé de Judith, aussi discrète qu'une servante asiatique, le majordome fixait le tempo de la soirée, décidait des entractes digestifs et des climax gastronomiques. En cuisine, Merencia tournoyait dès que John lui ramenait des assiettes léchées jusqu'à la corde. Seuls Hector et Alice manquaient à l'appel, ce genre de soirée n'entrant pas dans leur fiche de poste. Henri Manning ne put s'empêcher de penser que leur absence laissait un goût amer. Comme s'il manquait une branche de la famille à un enterrement. Certes, la comparaison était audacieuse, mais le vieil homme ne pouvait ignorer que d'ici à dix ans, il aurait sans doute enterré la moitié de la tablée s'ils ne s'entretuaient pas tous d'ici là, ce qui était toujours une possibilité en fin de soirée.

Alors que les rires aigus de ses convives scandaient une certaine mélodie du bonheur, des images de ceux qu'il avait perdus défilaient sous

ses yeux. Sa mère. Son père. Quelques femmes. Trop de femmes. Et parmi elles celle qui le haïssait sans doute plus que les autres : Silvia. Il songea qu'il n'avait pas beaucoup pensé à elle ces vingt dernières années, mais qu'il aurait tort de penser que le temps efface le souvenir d'un monstre. Manning le savait, Silvia n'avait pas pu l'oublier. Pas après ce qu'il lui avait fait. Et pourtant, l'approche de son retour à Todi le rendait nostalgique et outrageusement conquérant.

Il avait rencontré Silvia dans le bar pittoresque du centre-ville qu'elle tenait avec le plus jeune de ses frères. À l'époque, il avait 50 ans. Elle en avait 23 et portait encore un regard tendre sur les hommes. Il était venu tous les jours pendant deux semaines boire un café long, un expresso, un cappuccino, un thé ou un jus d'orange. Il s'était tenu droit sur sa chaise, les jambes croisées, le bras ballant, le journal déplié sur les genoux, le chapeau posé sur la table pour décrocher un regard. Il avait parlé en français, en anglais, sorti quelques mots de portugais et baragouiné un épouvantable italien pour lui arracher enfin un sourire. Ce jour-là, il avait su. Son instinct ne l'avait jamais trompé. Il savait reconnaître les premiers signes de soumission.

Il s'était mis à la suivre dans les ruelles de la ville fortifiée. Jusqu'à son appartement, jusqu'à celui d'une amie, jusqu'à ceux de ses parents ou encore de ses frères. Ils étaient trois, tous plus vieux qu'elle, s'appelaient Carlo, Federico et Arturo. Il s'était mis à l'espionner, au travers de la fenêtre d'un café, de l'interstice d'une porte cochère, de la vitre d'une cabine téléphonique. Un jour, elle l'avait surpris. Il s'était excusé, avait même feint de n'avoir jamais fait ça de sa vie, ne sachant pas alors que cet acte prémédité était celui qui lui permettrait de la ferrer et de passer à l'étape d'après. Henri Manning n'avait jamais été pris à défaut. À l'époque, il avait déjà vingt-cinq ans de pratique derrière lui.

Il avait continué à venir au café tous les jours. Et il avait continué de faire comme si, entre eux, rien n'avait changé. Les œillades appuyées d'un

des frères l'incitaient à la prudence et le décourageaient de devenir trop entreprenant. Mais cela ne l'empêchait pas de travailler son jeu, de détailler un bas à repriser, une cicatrice juste en dessous de l'œil droit, de reconnaître un parfum de camomille dans son épaisse chevelure brune ou de musc dans le creux de son cou. Cela ne l'empêchait pas non plus de préparer le coup d'après. Il avait continué à la suivre, plus prudemment cette fois. Jusqu'au jour où il avait été assez sûr de lui pour devancer ses pas.

Manning fut sorti de ses rêveries par Simon Vernier qui ne semblait pas prêt à s'incliner face à Gisèle de Serpentis et cherchait un juge de paix pour lui donner raison.

— Henri, veux-tu expliquer à Gisèle que le plus beau des tableaux ne pourra jamais autant te retourner le cœur qu'un air d'opéra ? Te rappelles-tu combien j'ai pleuré sur *Ahi che nel fin* lorsque nous sommes allés écouter Falvetti à la Chapelle royale, au château de Versailles ?

— C'est vrai.

— Et m'as-tu déjà vu pleurer au Louvre ? Ou même au musée d'Art moderne ?

— Jamais !

— Ah !

— Je t'ai vu t'ébahir devant le portrait d'Adèle Bloch-Bauer, de Gustav Klimt. Succomber serait même plus proche de la réalité. Mais j'avoue que même ce jour-là, tu n'as versé aucune larme. Même ta voix semblait inaltérée.

— Ah ! répéta-t-il, satisfait, en narguant sa voisine de table du menton. Alors qu'un requiem me fait bégayer, tu es témoin, Henri, et qu'une symphonie me coupe la chique. Et rappelle-toi de mes humeurs quand il s'agit de sonates !

— C'est sûr ! Il me semble t'avoir déjà vu t'évanouir sur la sonate pour piano n° 17 en *ré* mineur de Beethoven, précisa Manning.

— C'est fort possible. Je m'évanouis régulièrement sur Beethoven.

— Et moi, je baise sous la lithographie des *Femmes d'Alger*, de Picasso, qui me procure neuf fois sur dix le plus intense des orgasmes ! Je dis neuf, et non dix, car même le plus éblouissant des tableaux ne peut pas toujours faire oublier les maladresses de votre partenaire. Voilà ! assena Gisèle pour clôturer le débat.

Simon Vernier fixa Manning qui ne put réellement l'éclairer sur la pertinence des propos de son invitée. Ni sur cette obsession de toujours tenter d'emporter les débats en relatant des faits indigestes de sa vie sexuelle.

— Je ne comprends pas pourquoi il vous faut toujours tout ramener au sexe, grinça Simon Vernier en découpant son rôti.

— Je sais, rétorqua Gisèle en piquant dans une pomme de terre.

— Comment ça, vous savez ? s'étonna-t-il en mâchant son rôti.

— Je sais, répéta-t-elle en soufflant sur sa pomme de terre. Seuls les impuissants s'évanouissent sur du Beethoven.

Simon Vernier manqua de s'étouffer et avala une longue rasade de vin rouge pour faire passer et la viande et la pilule.

— A-t-on seulement idée, franchement ? enchaîna Gisèle en mastiquant. Henri, t'es-tu déjà évanoui sur une sonate de Beethoven ?

— Jamais.

— Et as-tu déjà bégayé sur un requiem ?

— Non.

— Bien sûr que non ! C'est comme si je hurlais de plaisir chaque fois qu'un homme frôlait l'un de mes seins de sa main. A-t-on seulement idée ?

Son argumentation s'arrêta là et, une nouvelle fois, Gisèle emporta le morceau haut la main, Simon Vernier étant bien trop éduqué, ou inexpérimenté – Manning n'aurait su dire – pour batailler davantage. La soirée s'étira jusqu'au digestif et le vieil homme ressentit un soulagement profond quand la maison se vida au milieu de la nuit et que le silence revint. Il n'avait plus l'âge de rester assis des heures à table ni celui d'écouter les

discours des autres. À vrai dire, il se foutait pas mal de leur regard sur les choses car il y avait peu de chances que leur avis, pertinent ou non, vienne changer quoi que ce soit à sa vie.

Quand il regagna sa chambre, il aperçut son pyjama que John n'avait pas oublié de déposer sur son lit. Il nota aussi sa valise calée contre le mur, préparée avec soin par son majordome, et sa mallette dans laquelle se trouvaient déjà son passeport et sa carte d'embarquement. Demain, il prenait l'avion pour Todi. Demain, il allait commettre la première erreur de sa vie.

12

Agosto souffla ses bougies avec de grands yeux naïfs et insouciants et il sembla à sa mère qu'il était encore un enfant. Silvia regardait son fils avec tendresse. 20 ans, déjà… C'était passé si vite. 20 ans et presque un miracle qu'il soit là, avec elle, pour fêter son anniversaire. Elle l'avait refusé quand on le lui avait mis dans les bras après l'accouchement. Elle l'avait à peine regardé. Elle l'avait laissé vivre chez sa mère, dormir chez ses frères et manger chez des voisins. Pendant quatre ans elle avait tout fait pour le croiser le moins possible, oublier qu'il avait les yeux et le menton de l'homme qu'elle aimait, oublier que son géniteur avait disparu sans laisser d'adresse, oublier que la ville entière la traitait en paria. On n'aimait pas beaucoup les filles mères, à Todi. On n'aimait pas non plus les filles qui fricotaient avec les étrangers.

Elle avait fui. En hôpital psychiatrique, en maison de convalescence, chez une vieille tante à Rome. Elle avait mangé avec obscénité, puis simplement arrêté de manger. Elle avait croisé des hommes sans nom dans une ville sans attaches. Elle s'était couchée ivre, dépressive, zombie, incendiée. Elle s'était réveillée nauséeuse, sourde, muette, presque morte. Et puis, un jour, le souvenir de l'autre s'était estompé. Peut-être pas son souvenir, mais tout du moins ses traits, la justesse de ses traits. Et elle avait enfin pu regarder son fils sans y apposer le visage d'un monstre ni ses péchés. Elle avait pu le prendre dans ses bras et ne le lâcher que parce qu'il voulait aller jouer. Elle avait pu rire avec lui et même le consoler.

Le jour de ses 4 ans, elle s'en souvient car ce jour-là, elle avait pu l'embrasser pour la première fois, elle s'était enfin pardonné. Bien sûr, tout n'avait pas cicatrisé. Il restait le regard culpabilisateur des voisins, la honte du père, la fureur des frères. Il restait le poids des années de solitude, la peur de l'autre, la crainte de reproduire deux fois la même erreur. Il restait aussi, sans doute, quelques traces d'alcool dans le sang, de drogues douces et de médicaments en vente légale qui vous bousillent le cerveau.

Agosto n'avait jamais vraiment posé de questions sur son père. Le grand-père lui avait dit de ne *jamais* ennuyer sa mère avec ça, et quand il disait « jamais », c'était comme un avertissement. La grand-mère lui avait dit qu'il valait mille fois mieux que ce brigand ; les oncles, eux, s'étaient tus. Et dans leur silence, Agosto avait compris qu'il ne pourrait jamais rien lui arriver de bien s'il tentait de retrouver son géniteur. Il y avait assez d'hommes autour de lui pour lui apprendre à en devenir un. Il y avait *zio* Carlo, le frère aîné de sa mère, qui vous soulevait par le col quand vous osiez le contredire, préparait les *limoncello* comme personne et savait abattre un cerf à cent mètres de distance. Il y avait *zio* Federico, plus tempéré, surnommé « le comptable » par les oncles. Son poste de directeur de l'agence bancaire locale l'habillait d'une certaine droiture mais surtout d'une rigidité peu avenante qui avait sorti pas mal de monde du mauvais pas. Et puis il y avait *zio* Arturo, le plus jeune, le plus pieux, le plus proche aussi. Peut-être parce qu'il travaillait tous les jours au café avec sa mère, ou peut-être parce qu'un jour il avait cassé les genoux d'un client qui avait osé insulter Silvia et qu'il s'était ensuite excusé en récitant à ses pieds trois *Notre Père* d'affilée. C'était bien là le problème, avec Arturo, il avait ses humeurs mais ses prières n'excusaient pas tout. Il passait sa vie dans le confessionnal et avec l'âge, et sans doute l'aide de Dieu, Agosto devait bien avouer qu'il avait fini par s'assagir. Il n'irait pas jusqu'à dire qu'il aimait son prochain, mais il lui parlait poliment, ce qui, sur l'échelle d'Arturo, était déjà un acte de foi.

Et puis il y avait les cousins. Giorgio, le fils de Carlo, et Zito, le fils de Federico. Tous les trois étaient inséparables. Ils avaient quelques années d'écart qui, à l'œil nu, ne se voyaient pas. Ils avaient surtout les mêmes amis, les mêmes goûts et le même désir : quitter Todi, même s'ils savaient que cela leur était interdit. Les mères ne le supporteraient pas et les pères avaient déjà décidé pour eux. Giorgio travaillait dans la menuiserie familiale. Il dessinait des commodes en hêtre de la main droite et ponçait de la main gauche. Quant à Zito, son père l'avait envoyé étudier le droit à Rome et depuis la fin de ses études, il avait repris le cabinet notarial du vieux Stefano Tozzi, parti à la retraite.

Et puis il y avait sa mère. Et puis il y avait Luna. Il y avait sa mère qui le forçait à se lever le matin, lui rappelait qu'un homme érudit trouve plus facilement sa place dans le monde, lui préparait des toasts et un café serré avant qu'il ne file à l'université. Oui, il y avait le café de sa mère qu'il buvait par gorgées, par rasades et par litres pour tenir debout malgré les nuits sans sommeil qu'il passait avec Luna et les après-midis sans sieste qu'il passait aussi avec Luna quand il séchait les cours. Ils étudiaient tous deux la psychanalyse et s'étonnaient chaque jour de se comprendre si peu. Ils avaient beau parler, se chamailler, argumenter, se contredire, déblatérer, ils tombaient rarement d'accord et avaient fini par en déduire que l'harmonie naissait du chaos. Ce n'était ni freudien ni lacanien, leurs maîtres à penser, mais cela permettait à leur couple de tenir droit depuis bientôt deux ans. Et cela leur allait bien comme ça.

Aujourd'hui, ils étaient tous là, dans la maison du grand-père qui ne pouvait plus marcher depuis bientôt un an. Un AVC, avaient dit les médecins. Depuis, le vieil homme avait perdu l'usage de ses jambes et peinait parfois à prononcer quelques mots. Mais il avait gardé toute sa tête. Il voyait bien, il voyait juste et avait toujours le dernier mot, quel que soit le sujet de conversation et le degré d'énervement. Agosto les observa un instant, tous alignés face à lui, tandis qu'il finissait de souffler ses bougies.

Il n'aurait pu imaginer un tableau plus beau, plus rempli. Ils étaient si nombreux. Où aurait-il bien pu caser un père ? C'était ce qu'il se répétait pour ne pas enrager. Cela ne l'empêchait pas de le rêver. Il l'imaginait aventurier, médecin, patron d'une ONG, militant. Il l'imaginait anglais, suédois, français, espagnol ou israélien. Il se demandait si des demi-sœurs et des demi-frères l'attendaient quelque part. Il se demandait si son père reviendrait un jour, juste pour rattraper son retard.

Agosto ne savait rien de lui et c'était sans doute mieux ainsi. Il ne savait ni le mal ni le bien, ni son prénom ni son métier. La seule fois où il avait posé une question à sa mère, elle lui avait répondu : « Je ne sais pas qui il est, Agosto. Tu vas devoir me croire, et me croire aussi quand je te dis que cette simple idée me brise le cœur. En revanche, je peux te dire qui il n'est pas. Il ne s'appelle pas Sam Raincheck. Il ne vit pas à Zurich et il ne dirige pas une entreprise de transports. Voilà tout ce que je sais de lui. »

Depuis bientôt quinze ans, Agosto savait donc ce que son père n'était pas, où il ne vivait pas, où il ne travaillait pas. C'était infime, un fil brisé, et pourtant, c'était comme s'il avait déjà rayé quelques hypothèses de la carte, comme si, en n'occupant pas certains ailleurs, son père se rapprochait de lui. C'était absurde, totalement absurde. Mais tous les miracles ne contiennent-ils pas une part d'absurdité ? Quand il peinait à garder la foi, il jetait un œil à la seule photo qu'il avait de son père. Une photo prise par sa mère, à la terrasse du café. Son père regardait ailleurs, vers le ciel nuageux qui, déjà, annonçait la pluie.

13

Henri resta éveillé toute la nuit. Ça lui arrivait souvent, de plus en plus, même, depuis qu'il se sentait vieux. Ce pouvait être un repas mal digéré, une contrariété mal digérée, tout ce qui reliait son cœur à l'estomac. Ce soir, c'était autre chose, l'excitation du départ et cette impression qu'il allait devoir se réinventer. C'était cette sensation de faire un bond dans les années 1960, de revenir à sa toute première fois. Avec le temps, il aurait dû se lasser. Il aurait dû comprendre que la quête qu'il poursuivait était aussi vaine que de vouloir ressusciter sa mère. Mais il fallait croire que renoncer lui était plus insupportable encore. Depuis cinquante ans, Henri Manning répétait la même partition à l'infini. Deux, trois, parfois quatre fois par an. Il partait, puis revenait sans avoir rien appris qui le change vraiment. Sans avoir rien ressenti, si ce n'est un léger amusement et un ennui profond.

Dans l'avion, il conserva les yeux grands ouverts. Il avait beau passer sa vie à voyager, il n'avait toujours pas réussi à soigner sa folle angoisse des airs. Pour oublier qu'il avait pris place dans une carcasse aussi fragile qu'un lendemain, il laissa son esprit errer vers Silvia. Les souvenirs émergeaient, intacts, comme s'ils n'avaient jamais vieilli. La première fois qu'il l'avait embrassée, elle avait rougi. C'était dans la rue, au pied de la mercerie de Julia Bozetto, une vieille couturière aussi agile pour rafistoler une fermeture Éclair que pour faire circuler un ragot. La deuxième fois, elle avait pleuré en pensant qu'Henri avait l'âge de son père. Les fois d'après, elle avait

souri, dégluti, soupiré, murmuré, adoré. Les fois d'après, encore, elle l'avait supplié de ne jamais s'arrêter.

Il passait ses journées au café. Prenait parfois une commande ou deux, histoire de divertir les clients. Un homme qui prononçait aussi étrangement le mot *espresso* était une source d'amusement intarissable dans la cité. Le soir, ils se baladaient, partageaient une assiette de charcuterie avec Elisa et Pietra, les amies de Silvia, ou sortaient des remparts pour aller déguster un verre de vin dans un vignoble voisin. Parfois, ils roulaient en décapotable jusqu'à Pérouse, juste pour se rafraîchir, profiter de la douce caresse du vent sur leurs visages, ou pour aller au cinéma. Ils allaient voir les films qu'aimait Silvia, fréquentaient les restaurants qu'aimait Silvia, buvaient le vin qu'aimait Silvia.

Ses frères lui menaient la vie dure car elle était promise au voisin. Du moins, c'est ce qu'avaient prévu les pères. Mais ni Silvia ni Gino, le voisin, ne semblaient enclins à se rapprocher. Gino préférait draguer la fille de la fromagère, la nièce de la postière, et même la filleule pas encore majeure du commissaire. C'était un brin vexant. Malgré tout, pour ne pas s'attirer les mauvaises grâces du clan, Henri et Silvia prenaient garde de ne pas attirer les regards. Ils se côtoyaient à découvert mais s'aimaient en cachette.

Henri prenait soin d'éviter la route des frères et pour compenser se faisait un devoir d'être l'ami des belles-sœurs. Il s'était passionné pour la course à pied car Silvia courait tous les matins. Il crachait ses poumons, ses cigarillos et ses Marlboro Rouge, mais se réjouissait de voir qu'à 50 ans, il était encore capable de mettre un pied devant l'autre, même en avance rapide. Il s'était passionné pour le dessin car Silvia prenait des cours avec une discipline exemplaire. Il n'était pas vraiment doué mais s'était découvert un certain talent pour croquer les courbes des femmes. Il s'était mis à l'italien intensif, et Dieu sait qu'il avait fait pas mal de progrès ! Oui, on pouvait dire qu'il s'était investi. Il s'était rempli jusqu'à ras du cœur. Jusqu'à en vomir. Puis, un matin, il s'était levé et n'avait pas eu envie

d'aller courir. Il avait rejoint Silvia au café et son premier expresso lui était resté sur l'estomac. Quant au second, il l'avait carrément recraché dans l'évier.

Quand Henri Manning sortit de l'aéroport de Rome, une vague de chaleur l'étouffa. Il avait oublié combien l'air, ici, pouvait être suffocant. Un chauffeur l'attendait au « dépose-minute ». Il tenait un carton au nom de Raincheck et était adossé à une Alfa Romeo noire aussi propre qu'un bac javellisé. Alice avait bien fait les choses. Quand Henri lui tendit ses valises, le chauffeur le salua en anglais et le vieil homme, satisfait, se fit un plaisir de lui répondre dans sa langue paternelle. Ils roulèrent plus d'une heure pour rejoindre Todi, mais pour Manning, le temps semblait s'être arrêté. Il redécouvrait chaque parcelle du paysage avec émotion, impatient d'apercevoir la façade du *duomo*, d'arpenter la *piazza* del Popolo qui bénéficiait d'une vue imprenable sur le palais des Prieurs, bâtisse gothique du XIVe siècle où résidaient jadis les dignitaires pontificaux et désormais aménagée pour accueillir les bureaux du service public.

Le chauffeur le déposa au pied de l'hôtel *Fonte Cesia*, dans le centre historique de la ville. Manning pénétra lentement dans l'imposante bâtisse dont les premières pierres avaient plus de cinq cents ans. Il songea que ces murs avaient abrité cinq siècles de mutineries, de guerres, de duels, d'amours déchues et contrariées, et cela lui donna le vertige. Il ne pouvait imaginer meilleure résidence pour abriter son obscène come-back. À la réception, on lui donna les clés de la suite de Sam Raincheck et on lui tendit un guide de la ville que Manning refusa en précisant qu'il avait déjà longuement séjourné à Todi. Comme prévu, personne n'exigea qu'il laisse son passeport ou sa carte bleue en guise de garantie. Alice avait déjà réglé la chambre. Il occupait la suite Venturini, du nom de l'un des membres de la célèbre famille Atti qui dirigea la ville jusqu'au milieu du XVIe siècle. Son nom s'affichait en latin sur le manteau en pierre d'une large cheminée

faisant face à un lit à baldaquin. Le groom qui avait monté ses bagages prit soin de lui indiquer, avant de s'éclipser, que le règne des Atti avait pris fin en 1550, lorsque la ville avait été détruite par un membre de la famille Cesi et que ces derniers avaient pris le contrôle de la cité.

Le regard de Manning s'éloigna de la cheminée pour se poser sur les larges fenêtres qui donnaient sur une terrasse tout en longueur, bénéficiant d'une vue apaisante sur les jardins de l'hôtel. Alice avait respecté ses consignes à la lettre. Pas un faux pas. C'en était presque grisant. Seule ombre au tableau, cette urne taillée dans le mur, d'un goût sinistre, et qu'il voyait comme un mauvais présage. Manning attrapa une serviette dans la salle de bains et recouvrit l'infâme objet. C'était tout sauf discret, cela gâchait même la déco, mais c'était plus supportable ainsi.

Manning attrapa une bouteille de Martini dans le minibar, la vida dans un verre à pied et se posta sur la terrasse. Il contempla la ville qui se dessinait derrière les jardins, se rappelant toutes les beautés qu'elle abritait. Pour sa première nuit, il commanda un *room service*. Il avait besoin de réfléchir, d'être seul. Le jeu s'était complexifié. Henri n'entrait pas en territoire vierge et cela teintait son séjour d'une excitation dangereuse. Dans son attaché-case, il saisit une lettre adressée à Sam Raincheck. Il la déplia, tremblant presque. Cette lettre avait près de vingt ans. Il la relut dans le détail et s'arrêta longuement sur la signature qui concluait les trois pages manuscrites. « Silvia Moreno ». Il suait. Il aurait même cru deviner quelques palpitations. Non pas que la lettre l'ait ému, il n'avait rien ressenti de particulier en relisant les mots de son ancienne compagne. Non pas que le contenu de la lettre l'ait décontenancé, il se souvenait parfaitement de l'importance et de la pertinence du propos. Mais il venait de réaliser qu'à peine arrivé, il avait déjà enfreint les trois règles d'or qui assuraient sa protection et son anonymat lors de chacun de ses voyages et qu'en cinquante ans il s'était fait un devoir de ne jamais briser :

1) Trouver un hôtel isolé qui puisse servir de base de repli en cas de problème.

2) Ne jamais faire référence aux voyages précédents, ni aux gens rencontrés à cette occasion.

3) Ne rien emporter de personnel avec soi.

14

Il est facile de déformer un silence et de le faire suinter de culpabilité. Celle-ci dégoulinait jusque dans les assiettes trop grasses de Merencia, jusque dans les mauvaises herbes du jardin qu'Hector ne défrichait plus, jusqu'aux pieds poussiéreux des meubles que Judith ignorait. Elle filtrait le sourire gêné que John jetait à Alice lorsqu'il la croisait dans les couloirs et les yeux révulsés qu'elle lui renvoyait. Elle ruisselait les jours tristes, quand le soleil était trop bas pour donner de la hauteur sur les choses, et même les jours heureux, quand Suzy valsait de la cuisine au salon et leur rappelait qu'ailleurs, une danse macabre se jouait avec leur bénédiction.

Depuis qu'Henri Manning avait rejoint Todi, la Villa était muette. Sans doute parce que personne ne trouvait les mots justes pour se pardonner. Sans doute aussi parce que personne n'était d'accord sur la position à tenir et la gravité des faits. Alice songea que ces silences les renvoyaient tous à leur propre lâcheté. Mais elle pouvait bien accuser les autres, elle ne valait pas mieux. Désormais, elle savait. Et comme les autres, elle se taisait. Il y avait ceux comme Hector qui, pour se donner bonne conscience, minimisait les faits et jurait qu'à 70 ans passés, leur patron n'était plus en état de faire du mal à quiconque. Il y avait celles comme Merencia qui s'époumonait d'angoisse et jurait qu'une femme était vulnérable à tout âge, surtout à l'âge où le moindre jour de malheur comptait triple. Il y avait celles comme Judith qui ignorait les moutons sous les fauteuils et même sur les étagères, pensait par superstition que tant qu'elle n'y toucherait pas, leur patron ne se

salirait pas les mains. Et il y avait ceux comme John qui s'en voulait d'espérer qu'il ne revienne pas. Non par cruauté, mais par besoin viscéral de retrouver sa liberté.

Les déjeuners avaient perdu de leur superbe. Merencia n'avait plus goût à rien et ses plats reflétaient son manque d'allant. Elle les salait à peine, avait banni le poivre et les épices, comme si, en l'absence du maître, il fallait s'interdire d'éprouver du plaisir. Les conversations volaient bas et les exclamations d'Hector, qui venaient régulièrement ponctuer les interventions de ses collègues, avaient dans un tel contexte une portée aussi chargée qu'un chant révolutionnaire.

Un midi, lorsque vint le dessert, tous pâlirent en constatant que le point d'exclamation d'Hector avait laissé place à un râle d'étouffement. Et c'est avec consternation qu'ils le virent recracher un noyau de prune qui s'écrasa salement sur le mur blanc de la cuisine.

— T'as laissé les noyaux dans la tarte, *mia* ! aboya Hector en retrouvant sa voix. Mais qu'est-ce qui t'arrive, enfin ? Tu veux tous nous tuer ou quoi ?

— Je n'ai pas eu la force de les enlever. J'ai plus la force à rien en ce moment, souffla tristement Merencia.

— Pas la force non plus de mettre du sucre, visiblement, nota John en avalant une bouchée dans un rictus contrarié.

— Non plus. Plus de force, je vous dis.

— Ah ! ponctua Hector sans que les autres cernent très bien s'il s'apitoyait ou s'il compatissait.

— Et pour la cuisson ? glissa Alice en soulevant la pâte à peine cuite. Je demande, parce que, *a priori*, ça n'est pas trop fatigant de laisser cuire une tarte dans le four…

— Ah ! hoqueta Hector en soulevant sa cuillère en signe de ralliement.

La conversation s'acheva ainsi, sans que Merencia ne commente davantage et sans que personne ait la force de finir son dessert.

Le soir, les humeurs de chacun vacillaient. Une fois rentrée chez elle, Merencia se blottissait dans les bras d'Hector. Il lui semblait alors qu'une certaine frange des hommes pouvait être sauvée. Judith câlinait Jasmin, son chat persan, et il lui semblait qu'une certaine frange de l'humanité pouvait être sauvée. Alice enlaçait Suzy, il lui semblait que pour protéger sa fille elle serait prête à toutes les atrocités. Quant à John, il n'avait personne à aimer et cela rendait ses nuits plus tristes encore que ses jours. Parfois, quand la solitude lui pesait trop, il laissait la musique allumée. Ça lui rappelait ses années adolescentes, quand il était incapable de s'endormir sans un casque sur les oreilles qui lui crachait un rock musclé des années 1990, du Nirvana ou du Pearl Jam. Il se réveillait les cheveux hirsutes et le corps électrique. Depuis, il n'avait jamais trouvé meilleur moyen de commencer la journée.

La maison entière avait noté la façon dont il regardait Alice depuis qu'elle était entrée au service de Manning. Merencia avait intercepté quelques œillades timides pendant leurs déjeuners en cuisine. Judith avait observé son air concerné lorsqu'il la contemplait travailler depuis les marches de l'escalier. Quant à Hector, il voyait bien, quand ils traînaient tous dans le jardin, que John n'avait jamais d'yeux pour ses mimosas en fleur et encore moins pour les buis qu'il taillait avec la précision d'un couturier. Malheureusement, Alice semblait insensible à ses tentatives de rapprochement. Les regards de John restaient toujours sans réponses, comme suspendus dans l'air. Au grand regret du majordome, Alice ne voyait rien. Ce qui signifiait en clair qu'elle ne le voyait pas.

Un jour, il s'en était ouvert à Judith. Les mots de la gouvernante l'avaient modérément encouragé. « On n'aime pas les gens par politesse, avait-elle dit en prenant un air de conspiratrice. On les embrasse par politesse, ça oui, et parfois même on leur fait l'amour. Mais on les aime toujours pour faire un pied de nez à la vie, pour emmerder son père ou les voisins et pour salir un quotidien trop propre. Tu comprends ? » Il n'avait

rien compris, évidemment. Alors il s'était mis en quête de conseils plus terriens et s'en était ouvert à Hector un jour qu'il arrachait avec émotion un pied de mimosa. Le jardinier avait craché d'un rire féroce : « Tu veux savoir quoi lui dire, *hijo*, pour qu'elle te regarde enfin, c'est ça ? » John avait opiné d'un sec mouvement de nuque. « Tu veux savoir, *hijo*, les mots qui marchent à tous les coups ? » John avait opiné encore, plus impatient, et Hector s'était mis à rire plus fort. « Y a que les yeux pour parler, *hijo* ! La bouche, c'est pour mentir ! » avait-il conclu d'un seul trait, laissant le majordome dans l'impasse la plus totale.

Derrière la fenêtre de la cuisine, tordant le cou à un canard déplumé, Merencia n'avait rien manqué de la scène. Et quand John avait quitté le jardin pour rejoindre la Villa, elle lui avait glissé le conseil le plus sensé qu'une femme puisse donner à un homme : « Je m'accorde la possibilité de me tromper sur un certain nombre de choses, John, ça, tu le sais. Mais je crois pouvoir dire sans me tromper qu'à partir d'un certain âge, on est sensible à certains égards. Personnellement, ça m'a pris très jeune », avait-elle soufflé comme un murmure, avant de trancher le cou du canard et de jeter la tête dans l'évier.

Depuis, John avait eu toutes sortes d'égards envers Alice, mais seule Suzy semblait s'en rendre compte, et le jeune majordome s'épuisait pour rien. Un jour qu'il était sur le point d'abandonner pour de bon ses tentatives stériles, la petite l'avait entraîné avec vigueur dans le petit salon d'été. Et comme pour lui prouver qu'il est inutile de cacher des choses à un enfant, elle lui avait fait un bisou sur la joue et lui avait glissé, avec toute la sagesse du monde : « À l'école, notre professeur de musique, elle dit toujours, quand on fait de la flûte, que les contretemps sont indispensables dans une bonne partition. Je cite, hein ! C'est une professionnelle… » Ce jour-là, John avait réalisé que ce qui s'appliquait à la flûte s'appliquait aussi à la vie et qu'il ne devait pas faire partie de ceux qui débauchaient l'amour mais de ceux qui, à force de persévérance, le rendaient plus grand.

Un soir, profitant de l’absence du maître, il avait invité Alice à aller boire un verre. Alice avait décliné, mais Suzy avait dit oui, et ils avaient fini dans une brasserie du quartier à partager un *banana split* géant et à boire à la paille des diabolos menthe. Ce soir-là, John s’était couché en songeant que, pour la première fois, il avait vu Alice rire à pleines dents et qu’un cap avait définitivement été franchi dans leur relation. Alice, elle, s’était couchée avec la chantilly sur l’estomac et la sensation étrangement agréable d’avoir passé une bonne soirée. Quant à Suzy, elle s’était couchée avec la satisfaction de savoir sa mère bien entourée. Alors, elle avait attendu qu’elle s’endorme et avait sorti son sac à dos du placard, laissé un mot succinct sur le frigo, puis elle avait quitté l’appartement en refermant discrètement la porte derrière elle pour ne pas réveiller maman.

15

Les ruelles étaient plus étroites que dans son souvenir et les boutiques moins délabrées. En remontant le corso Carvou vers la *piazza* del Popolo, Henri Manning frôla la façade rosée du théâtre communal avant de s'engouffrer dans l'église Saint-Fortunat, où il n'allait chercher ni paix ni pardon mais seulement converser avec un vieil ami. Il contempla en silence la *Vierge à l'enfant*, de Masolino da Panicale, et songea qu'un tel chef-d'œuvre avait ce don agaçant de vous renvoyer à votre propre imperfection. Il détourna la tête puis marcha lentement vers le confessionnal. Il s'infiltra en toussotant pour avertir le prêtre de sa présence et se laissa gagner par la sombre solennité du lieu.

— Pardonnez-moi, mon père, parce que j'ai péché, dit-il en anglais en faisant le signe de croix. Cela fait longtemps que je ne me suis pas confessé…

— Poursuivez, mon fils, souffla le prêtre dans un anglais généreux et chantant.

— Je n'ai jamais eu peur de la justice des hommes…

— Mais vous redoutez comme beaucoup la justice divine…

— Je ne sais pas. Dieu m'a abandonné toute ma vie, pourquoi se soucierait-il de moi à ma mort ?

— Pour que vous sachiez que vous aviez tort, qu'il est là tout du long… Que Dieu n'abandonne pas ses enfants.

Et le prêtre l'invita à formuler un acte de contrition qu'il enveloppa aussitôt d'une prière d'absolution. Cela soulagea Manning, parce que cela prouvait qu'il était par bien des côtés un homme comme les autres, naturellement branlant.

— Mon père, ajouta-t-il, puis-je vous poser une question ?

— Bien sûr…

— Qu'arrive-t-il à la goutte de vin que l'on verse dans la mer ? Reste-t-elle inchangée ? Comme si rien ne s'était passé ?

Le prêtre prit une longue inspiration avant de répondre. Il reconnut là les vers du célèbre poète médiéval Jacopone da Todi, initiateur de la poésie religieuse en Italie, dont le corps résidait juste sous leurs pieds, dans la crypte de l'église. Surtout, il mesura la gravité de la question. Manning avait beau faire parler les morts, ce questionnement était celui d'un revenant qui s'inquiétait des jours à venir.

— Tous nos actes ont des conséquences, répondit-il. Même les plus infimes peuvent avoir une portée insoupçonnée. Parfois misérable, parfois désastreuse, parfois salvatrice…

Henri Manning sourit. C'était tout ce qu'il souhaitait s'entendre dire.

— Sam… ajouta le prêtre. Fais attention à toi.

Prévenant et terrien à la fois, c'est ainsi que Manning se souvenait du père Gonzello, et c'est ainsi qu'il le retrouvait. Il y a vingt ans, c'était la dernière personne qu'il était allé voir avant de quitter Todi. Ils s'étaient parlé dans l'intimité du confessionnal. Et cela ressemblait davantage à des excuses qu'à une confession. Il y a vingt ans, le père Gonzello devait les marier, lui et Silvia, et Dieu sait qu'il s'en était réjoui.

En quittant l'église, Manning songea que le prêtre était sans doute la seule personne en ville à être capable de lui pardonner, non par envie, mais par devoir. Il songea aussi qu'il ne devait pas recevoir beaucoup de pécheurs anglophones pour l'avoir reconnu aussi vite, et simplement à la voix. Surtout, il nota qu'il ne lui avait pas proposé de passer au presbytère

boire un verre de *limoncello*, comme ils avaient l'habitude de le faire à l'époque. En s'enfonçant dans les ruelles de la ville, Manning réalisa à quel point ce voyage s'annonçait périlleux. Personne ne voulait de lui, ici. Les amis d'hier allaient lui faire payer son silence. Ce n'était pas une vague intuition, mais la promesse d'un prêtre.

Il rentra à l'hôtel et s'enferma dans sa chambre avec l'envie d'y passer la journée, comme pour repousser l'affrontement. À 9 heures du matin, il téléphona à Alice, comme le prévoyait leur arrangement, et s'étonna qu'elle ne décroche pas. Ni sur son portable ni sur la ligne directe de la Villa. Il réitéra à 9 h 30. Toujours rien. Passablement agacé, il appela John pour qu'il secoue les puces de son assistante. Mais le majordome resta lui aussi sans réponse. Même chose du côté d'Hector, de Judith et de Merencia. Les membres de la Villa Dupont étaient tous injoignables.

Pour éviter de s'alarmer et d'imaginer des scénarios dramatiques allant de l'alliance de malfaiteurs au suicide collectif, Manning quitta sa chambre, qu'il jugeait trop étriquée pour un questionnement aussi riche, et prit la direction du centre historique. Il grogna contre ses pieds maladroits en empruntant la *via* Leoni, il insulta les pavés en trébuchant dans la côte de la *via* du Duomo, et ne vit pas le regard plein d'effroi de Silvia, figée derrière le comptoir de son café, quand elle l'aperçut remonter bringuebalant la *via* Borgo Nuovo, beuglant contre cette satanée citée où toutes les rues vous filaient le tournis.

16

Le visage émacié d’Alice disait l’inquiétude et les heures écoulées. Assise sur une chaise bancale en face d’un inspecteur qu’elle espérait plus adroit avec son flingue qu’avec son clavier d’ordinateur, elle gigotait et perdait patience. Visiblement, le flic n’était pas en état de réfléchir sur la marche à suivre tant que l’intégralité des cases du formulaire n’était pas remplie. Alice songea qu’il n’avait jamais dû prendre quiconque en flag. À côté d’elle, Merencia bourdonnait, Hector jurait, Judith pleurait, et John, d’habitude si pointu sur la grammaire, partait dans les aigus et zappait même les conjonctions de coordination lorsqu’il parlementait. Le commissariat avait des airs de volière, les âmes déplumées qui venaient chercher de l’aide avaient les yeux aussi tristes qu’une nuit sans lune.

L’inspecteur appela tout le monde au calme. Passablement étourdi, il demanda une photo récente de Suzy puis mitrailla Alice de questions sans réponses.

— À quelle heure votre fille a-t-elle quitté le domicile ?

— Je dormais, inspecteur…

— Vous dormiez… Très bien. Une idée de comment elle était habillée ?

— Elle dormait, elle vient de vous le dire, grogna Hector, atterré de l’idiotie de la question.

— Je ne sais pas, reprit plus calmement Alice. Mais je doute qu’elle soit sortie en pyjama…

— Hum… Elle a laissé un mot ? Quelque chose ?

Alice tendit le Post-it laissé par Suzy. On y lisait *« Fghaaaaaac »*, ce qui voulait sans doute dire quelque chose de fondamental pour une petite fille de 6 ans qui ne savait pas encore écrire, mais qui était beaucoup plus anxiogène pour une mère. Perplexe, l'inspecteur fit mine d'analyser le Post-it sous toutes les coutures. Pendant un instant, il sembla même s'interroger sur un code caché. Puis il s'avoua vaincu et se détourna pour fixer Alice avec gravité.

— Avez-vous une idée d'où elle a pu aller ?

— Non.

— De ce qu'elle comptait faire en pleine nuit ?

— Non.

Timidement, John s'avança vers le bureau du policier.

— Si je peux…

— Oui ?

— Je crois qu'il est possible qu'elle soit partie retrouver son père.

L'inspecteur leva des yeux stupéfaits vers John avant de dévisager Alice.

— Vous êtes séparée du père de votre fille ?

— Oui.

— Vous avez essayé de le joindre ?

— Non.

— Non ?

— Je ne sais pas où il est. Ma fille non plus. Il a disparu il y a deux ans.

En quittant le commissariat, la joyeuse troupe avait perdu de sa superbe. Une alerte allait être lancée, la photo de Suzy diffusée dans tous les commissariats, et peut-être même à la télé. Une brigade volante était déjà en train de faire le tour du quartier et des arrondissements voisins, d'interroger les commerçants et de traîner dans les métros et les bus. On ne badinait pas avec la disparition d'une enfant, ce qui rassurait Alice à défaut de véritablement la consoler. John souligna que sans argent, le périmètre

d’action de la gamine allait fondre assez vite. Cette hypothèse affligea Merencia qui réalisa que la petite n’avait même pas de quoi s’acheter un sandwich. Judith se mit à pleurer à nouveau, tandis qu’Hector préféra faire le mort, n’ayant pas assez de bras pour les remettre d’aplomb toutes les deux.

Quand ils approchèrent enfin de la Villa, le maquillage des unes avait coulé, les sandales des autres étaient élimées d’avoir trop rayé le goudron, et l’ensemble formait une masse difforme qui, si on s’éloignait assez pour y voir clair, se rapprochait davantage de la paillasse que d’une bande d’adultes abattus. Alice avait du mal à marcher et s’accrochait régulièrement au bras de John qui se refusait, en de pareilles circonstances, à en éprouver du plaisir. Seuls les clins d’œil appuyés d’Hector pointaient la beauté de l’instant, et surtout son improbable avènement.

Le jardinier poussa le portail et s’effaça pour laisser passer ses collègues. Son père lui avait enseigné que la galanterie, si elle n’était pas indispensable dans la vie d’un homme, était toujours la bienvenue dans les moments tragiques de l’existence. Il n’avait jamais dérogé à la règle. Il avait laissé la dernière part de tarte aux fraises à tante Vivia lors de l’enterrement de son mari et il portait toujours les sacs de courses de Merencia quand ses crises d’arthrose la faisaient hurler comme une hyène. Mais ce matin, il ne put s’empêcher de cracher un *« Hijo de puta de madre de Dios ! »* quand il aperçut Suzy endormie sur les marches du perron. Et tous se figèrent, en ligne, face à l’enfant affalée. Personne n’osa bouger, comme si au moindre geste, Suzy risquait de s’envoler. Judith se remit à pleurer et Alice l’imita plus bruyamment encore. Reprenant ses esprits le premier, John s’approcha de la petite et la prit délicatement dans les bras. Il demanda à Merencia de lui ouvrir la porte et à Hector d’appeler le commissariat pour leur dire qu’ils pouvaient arrêter les recherches. Puis il allongea Suzy dans le canapé du petit salon d’été et la recouvrit d’un plaid.

Les adultes s'enfermèrent dans la cuisine pour récupérer de leurs émotions sans risque de réveiller la jeune fugueuse. Ils enlacèrent Alice à tour de rôle, comme pour lui signifier que l'effroi matinal venait de sceller son entrée dans la famille. Cet élan d'affection amusa la jeune femme qui avait désormais le cœur à rire, même si elle n'oubliait pas qu'il lui faudrait sévèrement réprimander sa fille à son réveil. Tous étaient attablés sans grâce autour de la table, reprenant leur souffle pour certains, souriant sans raison particulière pour les autres. Ce fut John qui, le premier, se décomposa en saisissant son portable et en comptabilisant les appels en absence de leur patron. Voyant sa tête retournée, les autres sortirent à leur tour leur téléphone et poussèrent un grognement plaintif. Surtout Alice, dont la boîte vocale était carrément saturée.

— *Hijo de puta de madre de Dios !* s'écria Hector en bondissant de son siège.

— Ça va barder, souffla Merencia.

— On va se faire virer ! renchérit Judith.

Par ferveur démocratique, ils décidèrent à l'unanimité, moins une voix, que la personne chargée de rappeler Manning serait celle qui compterait le plus grand nombre d'appels en absence, ce qui, de fait, octroyait la charge à Alice. John se permit de faire remarquer que cela risquait de faire beaucoup pour une seule journée, vu la bronca qui s'annonçait. Mais les autres rétorquèrent qu'Alice avait fait preuve de beaucoup de courage pendant la disparition de Suzy et qu'elle était certainement la mieux outillée pour encaisser la fureur du boss. Évidemment, cet argument les arrangeait bien. Mais il y avait aussi du vrai là-dedans. La dignité d'Alice tout au long de la matinée les avait subjugués. Sur ce point, John ne pouvait qu'approuver. Mais il jugea tout de même utile de préciser qu'Alice avait su se montrer *subjuguante* en de nombreuses occasions et qu'il était malhonnête de lui faire payer une si belle qualité d'adaptation.

Alice ignora les compliments. Elle n'avait pas peur de rappeler leur patron. Il pouvait bien lui hurler dessus, il était bien trop loin pour réellement l'intimider. Elle s'empressa d'appeler Manning, ce qui ravit l'intégralité de la tablée qui colla son oreille au plus près. Tous s'attendaient à des insultes carabinées, des réprimandes glaciales et des menaces fleuries, et c'est avec une certaine surprise qu'ils entendirent des chuchotements s'échapper du combiné.

— Pourquoi parlez-vous si bas ? demanda Alice.

— Parce qu'ici je suis Sam Raincheck, je vous rappelle ! On ne peut pas m'entendre parler français. Vous comprenez ?

— Oh ! Bien sûr.

— Mais je suis extrêmement en colère, je tiens à vous le dire, même si cela ne s'entend pas.

— Entendu.

— Un tel manque de professionnalisme est inadmissible.

— Vous avez raison.

— Vous étiez où ?!? Pourquoi personne ne répond dans cette maison ?

C'est le moment que choisit Suzy pour pénétrer dans la cuisine, à moitié endormie. Pressée d'embrasser sa fille, Alice se débarrassa du maître des lieux d'un vulgaire « je vous rappelle ».

— Quoi ?! s'étouffa Manning.

— Une urgence !

— Hein ?!?

— Je vous rappelle !

Et elle raccrocha. Évidemment, la punition qu'elle avait envisagée pour sa fille se transforma en embrassades ponctuées d'un « j'ai eu tellement peur » et d'un suppliant « ne me refais plus jamais ça, tu m'entends ? ». Et Suzy promit.

Quelques secondes plus tard, Merencia déposa sous son nez un petit déjeuner gargantuesque, et c'est en piquant avec gourmandise dans des

pancakes graisseux à souhait que Suzy détailla par le menu son escapade nocturne. Elle avait d'abord arpenté les rues les plus sombres qu'elle avait trouvées sur son passage, en songeant que si son père n'arrivait pas à retrouver le chemin de la maison, c'était forcément qu'il s'était perdu quelque part, et dans un coin où on n'y voyait pas clair. Alice déglutit.

Puis la gamine avait tenté les bars de nuit, parce qu'elle se rappelait que son papa aimait la bière. Sous les yeux atterrés des tenanciers, elle avait demandé s'ils n'avaient pas bu une bière avec son père. Cette fois, Alice manqua de tomber de sa chaise. John la redressa avec délicatesse et lui prit la main, autant pour lui donner du courage que parce qu'il en crevait d'envie. Il manqua à son tour de défaillir quand il constata qu'Alice laissait sa main dans la sienne. Plus incroyable encore, elle lui caressait la paume avec le pouce, ce qui lui fit espérer que Suzy fasse durer son récit jusqu'au soir.

Malheureusement, l'épopée de l'enfant s'arrêtait là. Pour revenir, elle avait pris un taxi. Étant incapable de donner l'adresse de sa maison, le chauffeur avait insisté pour la déposer au commissariat le plus proche. Mais Suzy avait hurlé, pleuré, secoué la tête et tambouriné des pieds, puis elle avait menacé de dire qu'il l'avait enlevée s'il ne la déposait pas plutôt au travail de sa maman. C'est ainsi qu'elle avait atterri à la Villa Dupont au petit matin.

L'assemblée soupira en chœur.

— On fait quoi, maintenant ? lâcha Hector en allumant une cigarette.

Tous se tournèrent vers lui sans comprendre.

— Pour la gamine… reprit-il. On ne va pas être si débordés que ça durant les prochaines semaines, non ?

— Oui, enfin... tempéra John.

— On pourrait l'aider à mettre la main sur son père, vous ne croyez pas ?

Tous s’étonnèrent d’une telle prise d’initiative de la part du jardinier qui, d’habitude, ne s’intéressait guère aux errements sentimentaux de ceux qui l’entouraient. Enthousiastes, John et Merencia s’empressèrent d’approuver. Judith aussi, même si elle ne voyait pas bien comment elle pourrait aider. Seule Alice était opposée à l’idée. Mais quand Suzy s’élança dans les bras d’Hector pour le remercier, elle sut que sa fille avait gagné la partie.

17

Son fils avait beau tambouriner à la porte des toilettes et ses frères hurler son nom à travers la cloison, Silvia n'entendait plus rien. Elle était assise sur la cuvette, priant Dieu et tous les saints réunis pour que le rosé de la veille lui soit monté à la tête. Mais, au fond, elle savait. Elle ne doutait pas d'avoir vu juste. Elle avait reconnu sa voix, ses yeux. Sam, ou quel que soit son véritable nom, était de retour en ville et Silvia ne pourrait plus faire semblant. Elle ne pourrait plus prétendre que le passé appartenait au passé. Elle ne pourrait plus sous-entendre, d'un sourire appuyé ou d'une main volage, que l'amour était légèreté. Elle ne pourrait plus faire comme si elle avait oublié.

D'un violent coup d'épaule, Arturo défonça la porte et atterrit le nez sur le carrelage, aux pieds de sa sœur. Derrière lui, Carlo et Federico se tenaient droits comme des pioches, attendant que leur petit frère se relève et retrouve un soupçon de dignité avant d'entamer le conseil de famille. Observant le visage défait de sa sœur, Carlo congédia Agosto et lui ordonna d'aller assurer le service en terrasse. Silvia lui jeta un regard reconnaissant. C'est ce qu'elle aimait avec Carlo, son intuition. Il sentait venir le danger à des kilomètres, comme les animaux flairent l'approche d'un tsunami. On ne lui mentait pas. On ne le trompait pas. Carlo savait avant tout le monde, et c'était mieux comme ça.

— On te dépose chez toi ? proposa-t-il à sa sœur.

— Non, ça va aller, rétorqua Silvia.

— Silvia, ça fait deux heures que ton fils essaie de te faire sortir des toilettes… pointa Federico avec son rigorisme habituel.

— Qu'est-ce qui cloche ? insista Carlo.

— Eh, oh ! On peut peut-être la laisser respirer deux secondes, non ? intervint Arturo.

Comme pour faire mentir ses frères, Silvia se redressa avec élégance et s'approcha du lavabo. Elle s'aspergea la nuque d'eau froide, se contempla un instant dans la glace et observa que, malgré les secousses, elle avait le visage de celles qui croient encore à un possible.

— Ça va aller… C'est juste une migraine, dit-elle en essayant de se frayer un passage à travers la muraille des frères.

Carlo la retint par le bras.

— Rassieds-toi, dit-il avec autorité.

— Quoi ?

— Rassieds-toi.

On ne contrariait pas Carlo. Il était bien trop agile de ses mains. Il manipulait le bois comme personne et faisait de même avec tout outil qui pouvait servir à tailler une bibliothèque, éviscérer un cerf ou balafrer le visage d'un homme. Comme son frère Arturo, il n'avait pas peur de donner des coups, mais il le faisait avec sobriété, à l'économie. Le poing partait toujours avant les cris. Si bien qu'un seul suffisait souvent pour boucler n'importe quel différend. Son tempérament faisait l'admiration d'Arturo qui était bien incapable d'être aussi puriste dans le conflit. Mais il faisait le désespoir de Federico, attaché à l'image que pouvait renvoyer la famille et las qu'on vienne lui rapporter à la banque les écarts peu chrétiens de ses frères.

Carlo ne supportait pas qu'on touche à sa sœur. Il supportait encore moins qu'elle lui mente, même si l'un, évidemment, n'allait pas sans l'autre. Leur relation était passionnelle et sauvage. Ils ne discutaient pas, ils se défiaient. Ils n'argumentaient pas, ils se crachaient des vérités. Ils

s’aimaient pleinement, violemment. C’était comme ça depuis leur enfance. L’insouciance de Silvia nourrissait l’impulsivité de Carlo, la candeur de Silvia aiguisait l’instinct protecteur de Carlo. Et quand elle convulsait, parce que la vie était ainsi faite et qu’il fallait parfois se cambrer pour ne pas hurler de désespoir, il ressentait la douleur jusque dans le bas des reins.

Federico et Arturo avaient appris à supporter les humeurs versatiles de l’un et de l’autre. Ils étaient là pour faire barrage, pour ramener tout le monde à la raison. Pour dire à l’un de ne pas s’inquiéter et à l’autre de se calmer. Les années avaient fait d’eux des maîtres de la diplomatie. Rien ne s’était jamais présenté qu’ils n’eussent pu régler en bonne intelligence. Rien, sauf Sam Raincheck.

Les conseils de famille avaient été créés après son passage dans leur vie. Pour qu’une telle situation ne se reproduise pas, qu’ils ne retrouvent plus jamais leur sœur vomissant une boîte de barbituriques et Carlo parcourant les rues de la ville un flingue ou un couteau à la main. La première avait fini à l’asile, le second en taule. C’était un fait. Et ni l’un ni l’autre n’en avait jamais reparlé.

— On pourrait peut-être se poser ailleurs pour discuter, vous ne croyez pas ? proposa Arturo qui étouffait dans l’espace confiné.

— On reste ici et on écoute, trancha Carlo.

— Après tout, quel autre lieu en ville offre une si belle intimité ? s’amusa Federico, avant de faire le constat que ses frères n’avaient pas le cœur à rire.

— Silvia ? On t’écoute, reprit Carlo.

Mais Silvia n’avait rien à dire. En tout cas rien qui ne soit avouable. Elle n’avait plus la naïveté de ses 20 ans. Elle savait bien que dans sa famille la vérité était rarement une bonne chose, pour les uns comme pour les autres. Elle savait bien qu’elle devait taire les hoquets de son cœur et la mélancolie qui allait avec si elle voulait préserver un semblant d’harmonie. Mais elle n’arrivait pas à effacer l’image de Sam de son crâne. C’était

comme un affront à sa renaissance, comme si Dieu la punissait d'avoir voulu mourir et la remettait à l'épreuve en la forçant à retraverser l'enfer d'une façon plus noble. L'homme qui avait ruiné sa vie était de retour en ville. Et quand il était passé devant son café, il n'avait même pas eu un regard pour elle. C'était peut-être ça le pire, aux yeux de Silvia, que Sam ait été plus absorbé par la déliquescence des pavés que par le fait de revenir sur les lieux du crime. Ce qui en disait long sur le peu d'émotion qu'elle suscitait chez lui, et aussi sur l'inutilité du carnage qu'il avait provoqué dans sa vie.

— Je n'ai donc pas le droit d'avoir un coup de fatigue sans qu'on sonne l'alerte générale ? s'insurgea Silvia.

— Silvia, s'il te plaît… souffla Arturo.

— Tout va bien, je vous dis ! Je suis fatiguée, j'ai mal au crâne, mais tout va bien !

— Ton fils t'a entendue pleurer, pointa Federico.

— Et après ?

Carlo jeta son poing dans le miroir des toilettes et le verre s'effilocha sous les yeux habitués des frères. Silvia ne bougea pas. Elle ne parla pas non plus, comme pour dire à Carlo qu'il pouvait bien mettre les toilettes à sac, il n'obtiendrait rien d'elle aujourd'hui. Federico agrippa la main de l'aîné pour tempérer sa colère, Arturo ramassa les débris pour que personne ne se blesse, et la vie reprit. Les frères sortirent des toilettes et saluèrent poliment les clients qui, alertés par les éclats de voix, s'étaient tus. Silvia suivait juste derrière, un sourire faussement collé aux lèvres.

Derrière le comptoir, Agosto regardait sa mère en cherchant à traduire son sourire muet. Il s'était passé quelque chose aujourd'hui dans la vie de Silvia, et il était bien décidé à savoir quoi. Il s'était passé quelque chose de grave qui annonçait sans doute la fin d'un temps. Il n'avait pas besoin que sa mère le lui dise pour le deviner. Ses larmes l'avaient fait à sa place. Car s'il y avait bien une chose que personne n'ignorait à Todi, c'est que Silvia

ne pleurait pas. Ni pour les joies, ni pour les peines. Ni pour les baptêmes, ni pour les morts. Ici, on l'appelait la *sécheresse*, mais le mot valait aussi pour *pécheresse*. Ici, tout le monde disait qu'il y a vingt ans, Dieu l'avait privée de larmes pour la punir de la honte qu'elle avait jetée sur la ville en se laissant enfanter par un étranger qui avait déserté avant de l'avoir épousée.

Agosto caressa la main de sa mère alors qu'elle se glissait derrière le comptoir. Il salua ses oncles qui quittaient le café le regard noir, puis se rendit dans les toilettes pour voir ce qu'ils avaient laissé derrière eux. Des bouts de glace traînaient encore sur le sol. Il les ramassa et s'adossa un instant contre le lavabo. Aujourd'hui, la *sécheresse* avait pleuré. Et il tenait dans ses mains la preuve que le ciel allait se déchaîner.

18

Henri Manning avait deux certitudes dans la vie. La première était que Mark Twain avait raison quand il disait que « les deux jours les plus importants de votre vie sont le jour où vous êtes né et celui où vous avez compris pourquoi ». La seconde était que le fait de ne pas pouvoir répondre à cette interrogation le tuait à petit feu. Il avait cherché partout, dans cette vie, une réponse au pourquoi. Il avait arpenté tous les continents, côtoyé toutes les cultures, cherché en lui-même, mais il n'avait jamais rien trouvé. Toute sa vie, il n'avait rien fait d'autre que de vivre au gré de petits plaisirs coupables et égoïstes, et cela ne pouvait dignement pas constituer une fin en soi.

Il avait fréquenté des blondes, des brunes, des riches, des pauvres, aidé les plus démunis et financé la recherche, mais rien de tout cela ne l'avait jamais satisfait. Il n'avait jamais rien construit de ses mains, jamais rien écrit, jamais rien inspiré. Il avait beau se torturer, explorer les possibles, il arrivait à l'orée de sa vie en étant toujours aussi incapable de lui donner du sens, de répondre à la question existentielle la plus basique qui soit : pourquoi ?

Il avait cherché la réponse chez les autres, questionné des chercheurs, des prêtres, des philosophes et des poètes. Mais tous avaient des hypothèses divergentes sans aucun point de rencontre. Un jour, père Gonzello lui avait dit qu'il ne fallait pas chercher la raison de sa présence sur Terre, que cette question incombait à Dieu et que le seul travail de l'homme était de mesurer

la chance qui lui était donnée. C'était il y a vingt ans. Souvent, Manning avait repensé à ces mots, car il ne s'était jamais senti chanceux d'être là. Chaque journée charriait son lot de vanité et de vide absolu. Et il les avait regardées passer avec la rage de n'avoir pu saisir le moindre instant de grâce.

Il avait questionné son absence de désir avec un poète turc rencontré à Istanbul. L'homme n'avait rien, ni famille ni argent. Il se baladait de porche en porche, traduisant la vie des passants en vers aériens et gais. Parfois, il les clamait dans la rue, sous une fenêtre, à l'entrée d'un hôtel, récoltant au mieux un sourire ou quelques pièces de monnaie. Eh bien cela lui suffisait pour être heureux. Cela lui suffisait pour combler ses journées. Manning songea qu'il aurait tout donné pour être comme lui, pour s'émerveiller comme un con devant une pièce de 1 euro, pour ne rien attendre d'autre qu'un sourire. Il avait demandé son secret au poète. Comment faisait-il pour ne pas être jaloux, envieux, pour trouver la vie désirable alors qu'elle ne lui avait rien donné, si ce n'est la capacité à faire rimer les mots ? Et le poète avait dit : « Le désir est un équilibre instable, tellement instable qu'il en est anxiogène. Pour trouver la paix, il faut chercher le beau. »

Manning avait trouvé cette phrase pleine de bon sens et dès le lendemain, il était parti en quête du beau dans les artères majestueuses de la basilique Sainte-Sophie, dans les jardins de la Mosquée bleue, en grimpant jusqu'au palais de Topkapi et en découvrant les collections rares du musée des Arts turcs et islamiques abritées dans l'ancien palais du grand vizir du sultan Soliman le Magnifique. Le beau l'avait certes ébahi, il l'avait même ému, parfois, mais son effet s'était dissipé dès qu'il avait franchi les portes de la basilique, dès qu'il avait rejoint le cœur de la ville, dès qu'il avait regardé ailleurs. Il y était retourné le lendemain, et encore le jour d'après, songeant qu'il avait peut-être mal fait les choses. Sans doute n'avait-il pas assez bien regardé. Cette fois, il s'était attardé plus longtemps, prenant soin

d'admirer chaque détail. En vain. L'émotion l'avait quitté, c'était comme s'il s'était déjà habitué.

Le même phénomène le mettait à l'épreuve dans les rues de Todi. Il parcourait la ville moyenâgeuse qui l'avait jadis enthousiasmé sans ressentir la moindre euphorie, sans se dire qu'il avait pris la bonne décision de revenir ici, qu'il était bien ici. Sa curiosité malsaine le poussait vers le café de Silvia mais aucune palpitation du cœur ne l'accompagnait. Il n'avait pas encore décidé de ce qu'il allait faire, resurgir dans sa vie ou rester à distance. La première piste était la plus excitante, la seconde assurément la plus sage, surtout après la mise en garde du père Gonzello. Mais Todi était une petite ville, et de toute façon, Manning ne voyait pas bien comment éviter Silvia.

En attendant de prendre position, il s'installa à la terrasse d'un café surplombant une bonne partie de la ville, notamment le café de Silvia. Il portait un chapeau et de larges lunettes de soleil qui lui cachaient la moitié du visage pour s'assurer de passer inaperçu. Vingt ans s'étaient écoulés et il avait raisonnablement changé, mais on n'est jamais assez prudent. Il commanda un Martini qu'on lui servit avec un bol d'olives, puis il laissa son regard divaguer vers le bar de son ancienne compagne. Le café avait l'allure d'une vieille pension de famille, avec ses murs recouverts de lierre, ses tables en osier plantées au pied de la devanture, son carrelage en damier et son zinc en bois verni. En terrasse, trois jeunes garçons buvaient une bière et parlaient fort. Manning ne comprenait pas tout mais il devina qu'il était question d'une fête qu'aucun des trois n'avait l'intention de rater. De là où il était posté, il n'arrivait pas à discerner très clairement l'activité à l'intérieur du bar. Mais là aussi, à l'oreille, il devinait une certaine agitation qui n'avait rien d'anormal à cette heure de la journée. Il y a vingt ans, déjà, le café de Silvia était pris d'assaut à l'heure de l'apéro. Les commerçants venaient s'y détendre après avoir fermé boutique, les touristes prendre le

pouls de la ville, les ouvriers prolonger l'effort et les retraités se rappeler le bon vieux temps.

Une femme sortit sur la terrasse et s'approcha du groupe de jeunes garçons. Elle avait des cheveux bruns bouclés qui semblaient onduler sous la brise et un port qu'on attribuerait davantage à une danseuse qu'à une tenancière de bar. Elle avait vieilli, bien sûr, elle avait pris vingt ans, mais Henri la reconnut aussitôt. Silvia n'avait pas un visage qu'on oublie, non pas qu'il soit particulièrement beau, mais il avait le tempérament des actrices italiennes des années 1950. Elle semblait plus maigre que dans son souvenir, plus abattue aussi. Ses yeux racontaient la fin des illusions, et Manning songea qu'à cet égard, elle lui ressemblait.

Alors c'était ça ? Silvia n'avait jamais quitté Todi ? Elle avait sacrifié sa jeunesse à son bar, à cette ville sclérosée dont les remparts vous décourageaient d'explorer le monde. Henri ne put s'empêcher de ressentir une certaine tristesse. La Silvia qu'il avait connue avait faim d'ailleurs, de découvertes, d'imprévus. Visiblement, sa foi ne l'avait pas portée jusque-là. Elle n'avait jamais pris la tangente. Et quand il la vit enlacer avec tendresse l'un des garçons assis en terrasse, quand il l'entendit dire que ce soir elle ne dînerait pas à la maison, qu'elle dînerait chez les oncles, alors il comprit pourquoi. Silvia n'était pas restée par manque d'ambition ou par paresse, elle était restée pour son fils. Pour *leur* fils.

Ses yeux se posèrent sur l'enfant qu'il avait laissé derrière lui. Aujourd'hui, c'était un homme vigoureux, à la carrure d'athlète. Malgré la distance qui les séparait, il devinait de grands yeux marron, gourmands, et une bouche charnue qui n'était pas sans rappeler celle de sa mère. Il chercha des points de ressemblance avec lui. La forme du visage, peut-être, et cette mâchoire carrée à la Lino Ventura. Il a la beauté du diable, songea Manning. Voilà ce qu'il lui avait légué : une certaine vision de l'enfer.

19

Il y a deux choses que John faisait quand le patron n’était pas là : dormir jusqu’au milieu de la matinée et lui piquer quelques verres de ses meilleurs whiskys. Il n’était pas le seul dans la maison à faire bouger les lignes. Quand Manning s’absentait, Merencia ne cuisinait que si l’envie lui prenait, s’arrêtant bien souvent à l’entrée. Judith troquait l’aspirateur pour le plumeau, qu’elle jugeait plus ergonomique. Seul Hector ne changeait rien à ses journées qui se composaient pour moitié, et ce toute l’année, de siestes dans l’herbe haute.

Aujourd’hui, John avait prévu de déguster une lichette d’Hellyers Road, un single malt cinq ans d’âge provenant du bout du monde, plus exactement de Tasmanie. Il poussa discrètement la porte du salon d’hiver, comme s’il avait peur de se faire prendre, et tomba nez à nez avec Suzy. Concentrée, la fillette fixait la carte du monde de Manning tout en brandissant une fléchette. John poussa un cri de stupeur, si bien que la fléchette vint percer le canapé en cuir du patron. Suzy vira livide. Pour la rassurer, John lui jura que les fléchettes du propriétaire venaient régulièrement mourir au même endroit.

— C’est pas très malin de jouer avec des objets aussi dangereux à ton âge, dit-il.

— Je jouais pas, se défendit Suzy.

— Non ?

— Non. C’était juste pour trouver mon papa.

John ne voyait pas bien le rapport, alors la petite fille développa.

— C'est le patron de maman… Il m'a dit que chaque fois qu'il lançait une fléchette, il trouvait une femme. Peut-être que ça marche aussi pour les hommes, tu crois pas ? Peut-être que ça marche aussi pour les papas ?

John enlaça Suzy avec toute la tendresse du monde. Il aurait adoré pouvoir lui dire que la vie était ainsi faite, qu'il suffisait de lancer une fléchette pour trouver tous les gens qu'on aime. Au lieu de ça, il lui souffla la phrase la plus honnête qui lui vint à l'esprit :

— Le patron de ta maman est un homme très vieux, Suzy. Et comme tous les hommes très vieux, il dit beaucoup de bêtises. Et il en fait beaucoup, aussi !

Suzy ne voyait pas bien en quoi cela différait des garçons de son âge, mais elle ne dit rien.

Quand ils revinrent au rez-de-chaussée, Alice eut un pincement au cœur en voyant sa fille tenir fermement la main de John. Ils marchaient d'un seul pas jusque dans la cuisine, piaillant comme des oies. Avec autorité, John posta Suzy en bout de table et attendit que l'ensemble du personnel les ait rejoints pour entamer leur réunion hebdomadaire.

— Bonjour à tous, dit John avec une solennité certaine, ce qui amusa Judith, étonna Hector et fit dire à Merencia :

— Mais quelle mouche l'a piqué celui-là, ce matin ?

Le jeune majordome ne releva pas les moqueries de ses collègues. Il avait l'habitude de leur manque de spiritualité. Il voyait bien qu'il les perdait chaque fois qu'il citait Oscar Wilde. Et même Danielle Steel.

— Aujourd'hui, l'ordre du jour est un peu particulier car, je vous le rappelle, nous avons une promesse à tenir, dit-il en se fendant d'un clin d'œil pour Suzy.

La gamine se redressa d'un coup sur sa chaise, jugeant que la situation requérait une certaine prestance. Tous tendirent l'oreille.

— Nous avons promis à cette charmante petite fille de retrouver son papa. Et cette quête commence aujourd'hui, ordonna John.

Alice manqua de s'étouffer. Hector songea qu'il n'avait pas la tronche d'un flic, et encore moins celle d'un détective privé. Merencia, elle, continuait de s'interroger sur la mouche piqueuse. Seule Judith se montra enthousiaste à l'idée de mener l'enquête. Une fois le choc de l'annonce passé, tous pointèrent l'absurdité de la démarche. Certes, ils avaient promis, sur le coup de l'émotion, pour que la petite cesse de fuguer. Mais en voyant qu'une larme commençait à couler sur la joue de Suzy, personne n'eut le cœur à poursuivre dans cette voie. Pas même Alice, qui ne se réjouissait pas vraiment à l'idée de voir le personnel de la maison fouiller dans sa vie privée et qui, elle devait bien l'avouer, était terrorisée à l'idée de repenser matin et soir à l'homme qui l'avait quittée.

Cela faisait deux ans à présent que son compagnon s'était volatilisé. Elle avait tout tenté pour le retrouver. Elle s'était battue, démenée sans compter. Les flics pensaient qu'il avait sans doute quitté le pays. Ils ne pouvaient rien pour elle, disaient-ils. Aujourd'hui, elle allait un peu mieux. Elle avait accepté qu'il ne soit plus là, qu'il ne revienne jamais. En tout cas, c'est ce qu'elle se répétait chaque matin pour arriver à se lever. Elle pensait en égoïste, évidemment. Sa fille ne pouvait pas raisonner ainsi. Pour Suzy, son père s'était perdu dans les rues d'une ville lointaine, dans les artères d'un centre commercial ou les boutiques d'un aéroport. Pour Suzy, son père n'était ni un lâche ni un pourri, c'était un homme qui méritait d'être sauvé et qui, forcément, les pleurait. Alice en eut un haut-le-cœur. Elle avait peur de le retrouver et que sa fille se sente à nouveau rejetée.

— Alors ? demanda John.

Il fixa Alice qui baissa les yeux. Sentant le trouble de sa mère, Suzy se blottit dans ses bras et souffla un « ça va aller, maman » qui provoqua chez elle une onde de culpabilité.

— Je sais, ma chérie, dit-elle en caressant les cheveux de sa fille.

Elle fit un signe de tête à John pour lui donner sa bénédiction. Elle n'avait pas grand espoir. Ils n'étaient qu'une bande d'amateurs aux compétences plus qu'approximatives. L'entreprise échouerait bien assez tôt.

— Bien, temporisa John. Pour mener à bien cette mission, nous allons avoir besoin de certaines informations de base.

— La base, toujours la base, dit Merencia avec le plus grand sérieux.

— Alors, c'est parti ? demanda Hector juste pour s'assurer qu'il avait bien compris.

— Effectivement, appuya John en sortant son carnet de sa poche. Alice, si tu veux bien nous donner le nom du père de Suzy ?

— Il s'appelle Antoine Lotterie.

Hector refoula un rire et prit sur lui pour ne pas faire une blague de mauvais goût. Mais, quand même, on ne pouvait pas dire qu'Alice avait touché le gros lot ! John attendit que le jardinier retrouve son sérieux et poursuivit :

— Date et lieu de naissance ?

— 19 janvier 1984, à Suresnes.

— Des frères et sœurs ?

— Non.

— Des parents ?

— Non.

Tout le monde se regarda, hébété, et songea que cette histoire commençait à sentir le roussi.

— Un accident de voiture, précisa Alice. Antoine était étudiant.

— Donc, il a dû apprendre très vite à s'en sortir tout seul, pointa Hector.

— Et il a pu mouiller dans des trucs pas très nets, souligna Judith, à la surprise générale de ses partenaires qui n'avaient pas l'habitude qu'elle ait un avis tranché sur les choses.

Alice haussa les épaules. Elle eut un regard pour sa fille, et pour mettre fin aux fantasmes de la tablée, dit simplement :

— C'était un homme bien.

— Bien… Si c'était un homme bien, prenons l'hypothèse qu'il n'est pas parti de son plein gré, décréta John.

Cette hypothèse eut l'air de plaire à tout le monde.

— Et trouvons ce qui l'a fait fuir !

Suzy était euphorique et bondissait sur sa chaise trop basse pour elle. Les autres avaient posé leurs coudes sur la table, n'apportant absolument aucun éclairage sur la question. Ils tournèrent la tête vers John et attendirent qu'il leur donne la marche à suivre.

— Nous allons procéder par ordre, dit-il.

— C'est mieux ! songea Hector.

— Nous allons nous partager les tâches.

— C'est sage, jugea Merencia.

— Et tous les soirs nous ferons un point. Ici même, dans cette cuisine, à 18 heures, pour partager nos avancées.

— C'est ambitieux, observa Judith.

Mais tout le monde approuva.

— Antoine aurait-il des amis que nous pourrions contacter ? demanda John.

— Ils ne savent rien. Je les ai déjà interrogés, souligna Alice.

Tous la fixèrent l'air de dire : « si on commence comme ça », et Alice dut consentir à céder du terrain.

— On peut toujours retourner voir son meilleur ami. Il s'appelle Simon, il vit à Paris et travaille dans la finance.

— Eh ben, voilà ! se réjouit John.

— Je m'en charge ! décréta Judith, soudain vaillante à l'idée de rencontrer un as de la spéculation.

— OK, concéda John. Alice, Antoine avait-il un portable ?

— Il l'a pris avec lui, et de toute façon, le numéro ne marche plus.

— Une adresse e-mail ?

— Pareil. J’ai tenté d’accéder à sa messagerie, Antoine m’avait donné ses codes… Mais il n’existe pas d’adresse à ce nom.

— Hum… C’est louche, nota Hector pour apporter de la hauteur aux débats.

— C’est significatif, ajouta Merencia.

— Ça veut tout dire, conclut Judith.

— Ah oui ? s’étonna Alice.

— Oui, ça veut dire qu’il ne veut pas qu’on le retrouve, souligna la gouvernante en souriant.

— Et tu trouves ça drôle ? s’agaça John.

— Non, je trouve ça plutôt heureux. Ça veut dire qu’il est en vie.

Un silence de plomb s’abattit dans la pièce, comme pour camoufler les angoisses naissantes. Depuis le début de cette affaire, ils avaient ignoré une hypothèse primordiale : il était possible que quelque chose de grave soit arrivé au père de Suzy. Quelque chose d’aussi grave que la mort.

20

Il le suivait depuis une semaine maintenant, si bien qu'il avait une vision assez précise de son emploi du temps, de ses amis et de ses hobbys. Il pouvait affirmer, sans risque de se tromper, qu'Agosto préférait les bancs de la fac aux salles de sport, aimait le vin des Pouilles qui accompagne une *buffala* fondante, contredire sa petite amie pour la voir si joliment froncer du nez, interroger la psychologie et les croyances plus que la politique, parler football avec les cousins… Mais, plus que tout, Agosto aimait consacrer du temps à sa mère. Pas un seul jour n'était passé sans qu'ils aient partagé un moment rien qu'à eux. Il était allé l'embrasser au café, l'avait aidée à faire les courses, il avait posé pour elle dans les jardins de Todi pour qu'elle affine sa technique au fusain, et le dimanche, ils étaient allés prier. Il n'y avait rien qu'Agosto ne soit prêt à faire pour sa mère, et Manning songea qu'il aurait été pareil à son âge si la sienne avait vécu jusque-là.

Manning avait dû déployer une adresse infinie pour suivre son fils sans alerter Silvia. Il s'était planqué derrière des bacs à poubelle, dans des buissons, sous une rampe d'escalier. Il avait escaladé les rues et les monuments, marché plus vite qu'il y a vingt ans. À sa grande surprise, il avait retrouvé une certaine jeunesse. Le soir, à l'hôtel, il notait tout ce qu'il y avait à retenir, tout ce qui pourrait lui servir à l'avenir. C'est comme ça qu'il avait opéré pendant près de cinquante ans avec les femmes : il les avait disséquées pour mieux les séduire, puis il avait appris à les connaître pour mieux les contenter. C'était étrange, bien sûr, de reproduire le même

mode opératoire avec son fils, de l'espionner sans jamais l'approcher, comme le ferait une jeune énamourée. Manning ne savait pas bien où tout cela allait le mener, ni pourquoi il agissait ainsi avec un enfant qu'il avait ignoré toute sa vie. Sans doute y avait-il une part de fascination, de la curiosité, aussi, pour ce que deviennent les garçons qui grandissent sans leur père.

Aujourd'hui, Agosto révisait avec sa petite amie, une certaine Luna, crut-il entendre. Ils étudiaient les fenêtres grandes ouvertes, brandissant des livres comme des orateurs cherchent à convaincre leur public en agitant les bras. Manning avait conservé un joli niveau d'italien et depuis la rue, il saisissait quelques mots à la volée, assez pour comprendre que ça discutait psychologie et que ça philosophait sur le sens de la vie. Le vieil homme s'était dissimulé sous le porche d'en face et faisait mine de téléphoner pour ne pas alerter les passants, lâchant régulièrement des « *si, certo !* » pour consolider sa couverture. Mais son esprit, comme les volutes des cigarillos qu'il fumait à la chaîne, s'échappait ailleurs, vers le deuxième étage d'un immeuble qu'il pouvait à présent décrire les yeux fermés, depuis le mur ocre qui se fendillait le long de la porte jusqu'au bois encadrant chaque interstice qui semblait craquer sous le vent. On aurait dit une pièce de théâtre débordant jusque dans le public. Un triangle invisible jouait une partition muette. Celle du père qui regarde le fils, qui regarde la fille, qui regarde la rue. Celle du père qui écoute le fils, qui écoute la fille, qui s'écoute parler.

Depuis une semaine, Manning vivait à travers les yeux de son fils et sa curiosité n'avait fait que grandir. Il ne pouvait pas s'immiscer pleinement dans sa vie, car cela signifiait s'exposer, croiser Silvia et les frères. Cela signifiait aussi s'expliquer, ce dont il était absolument incapable. Non par lâcheté, mais par ignorance. Comment pourrait-il seulement expliquer l'horreur de son comportement, l'ampleur de sa perversion ? Existait-il une

raison rationnelle à sa cruauté chronique et au vide intérieur qui l'accompagnait ?

En fin d'après-midi, Agosto et Luna quittèrent l'appartement pour se diriger vers les jardins de la ville, où ils s'exposèrent quelques heures au soleil. Ils ne parlaient plus. Luna avait posé sa tête sur le torse d'Agosto et portait son visage tendu vers le ciel. Manning les observait depuis un banc qui bordait les allées intimes, songeant qu'il avait occupé la même place et la même position avec Silvia, et qu'il y avait un âge où laisser les heures s'envoler n'avait pas grande importance. Depuis quelque temps, il pensait souvent à la mort. Combien d'années lui restait-il ? Une poignée ? Moins d'une dizaine ? Avait-il encore du temps à perdre allongé dans l'herbe ou assis sur un banc ? Il se résolut à quitter les jardins au moment même où Agosto se séparait de Luna dans une longue accolade. Manning ne put retenir un sourire ; la chasse reprenait juste à temps. Il suivit son fils jusqu'à sa prochaine destination, un bar à tapas où la bière valait moins cher que l'eau et où le meilleur vin était couleur grenadine. Un bar d'étudiants, en somme, où Agosto retrouvait les cousins et tentait de rester impassible aux œillades appuyées de clientes aussi fraîches que le printemps qui s'enivraient en grappes. Giorgio avait déjà passé son bras sur les épaules d'une jeune fille blonde qui s'ébahissait de la masculinité de ses mains et les tordait avec passion. Quant à Zito, il avait l'œil braqué sur la carte et cherchait désespérément un plat qui ne dégouline pas de gras.

Manning prit place à la table voisine, glissant une oreille et faisant tourner sa bière dans sa main avec l'attitude d'un homme qui cherche à lire l'avenir dans le houblon. Il s'amusa quand il entendit Giorgio dire à la blonde, en lui caressant la joue, que le fait d'être menuisier l'avait rendu plus exigeant dans son rapport au beau et qu'il en avait la preuve juste sous les yeux. La blonde glapit de plaisir, et Manning songea qu'il était si facile de mentir à une femme.

— Tu es impossible ! lança Zito.

— Il est impossible ! confirma Agosto en levant son verre à Giorgio.

— *Cheers… to the impossible*[1]*!* scanda Manning en approchant sa bière de celle des trois garçons.

Il avait fait ça sans réfléchir. À force d'écouter les conversations d'Agosto, il se les était appropriées. Zito, Giorgio et Agosto se figèrent, surpris de voir quelqu'un s'immiscer dans leur discussion, surtout quelqu'un d'aussi vieux que le grand-père. Quelqu'un qui ne devait pas comprendre grand-chose aux mœurs d'aujourd'hui. Voyant le visage gêné de Manning, Giorgio explosa de rire et Zito trinqua avec passion. Seul Agosto resta de marbre, fixant l'intrus avec gravité, détaillant chaque trait, chaque ride, chaque expression.

— Agosto, ça va ? s'inquiéta Zito.

Agosto secoua la tête comme pour remettre ses pensées à l'endroit. Il sourit d'un sourire forcé, puis se leva.

— Je reviens… La bière et ses effets, dit-il en prenant le chemin des toilettes.

Il s'enferma dans l'une des cabines. Il suait. Son cœur résonnait jusque dans son crâne. Sa gorge était sèche et happait l'air avec difficulté. Il reconnut les premiers signes d'une crise d'angoisse. Ça lui arrivait souvent, enfant, sans raison apparente. Ça lui prenait devant la télé, à l'école, en remontant la rue, ou même avant de s'endormir. Parfois, il parvenait à retrouver son souffle, parfois, il fallait l'abrutir de calmants ou le transporter à l'hôpital. On l'avait fait respirer dans un sac en papier, on lui avait dit de se mettre en apnée, d'inspirer sur quatre temps et d'expirer sur cinq, et c'est vrai que ça avait fait passer l'orage. Mais aujourd'hui, assis sur la cuvette des toilettes d'un bar à l'élégance perdue, il était à deux doigts de crever. Ses bras grelottaient, il avait froid, un froid polaire qui lui collait la chair de poule. Il attrapa son portefeuille dans la poche intérieure de sa veste en jean. Il pleurait. De nerf, de peur, de joie. Il sortit une photo. Une vieille photo du début des années 2000 prise par sa mère. Un vieux

cliché dont les bords étaient écornés, la seule photo qu'il avait de son père. Agosto passa son doigt sur le papier brillant. Son pouls s'accéléra. Il toussa, cracha. Sa respiration continuait de se faire la malle tandis qu'il scrutait le visage de l'homme qui l'avait abandonné, le même qui venait de trinquer, à si juste titre, à l'impossible.

---

1. Trinquons à l’impossible !

21

Comme tous les dimanches soir, Silvia prit place à la droite de son père qui présidait la tablée, juste en face de Carlo et Federico et à côté d'Arturo, le cadet des frères. Regina, leur mère, s'assit en bout de table, en face de son mari, et Dieu sait qu'il lui en coûtait de le voir si affaibli, parler avec difficulté et souvent de travers. Toute sa vie, Andrea avait été un homme dur, le chef de la famille et de la ville qu'il avait dirigée en sa qualité de maire pendant près de trente ans. Toute sa vie, Andrea avait fait en sorte de protéger ses enfants, d'aimer sa femme et de faire prospérer la cité. Toute sa vie, Andrea avait dicté sa loi.

Aujourd'hui, ses yeux avaient perdu de leur éclat et sa posture manquait de noblesse. Mais il restait une chose fondamentale que la maladie n'avait pas altérée : il dînait toujours le poing fermé, posé à la droite de son assiette, et tous, autour de la table, savaient ce que cela signifiait. Jusqu'au jour de sa mort, il resterait la tête du clan. Il était l'ordre et l'autorité. Il était le père.

À bientôt 80 ans, Andrea pouvait se vanter de n'avoir jamais plié devant personne, ni devant les mafieux, ni devant les prêtres. On ne lui connaissait qu'une seule faiblesse : sa fille. Elle seule pouvait lui faire courber l'échine. Adolescents, les frères avaient mesuré le pouvoir de leur sœur et dès qu'ils avaient une requête à formuler – un peu d'argent de poche, une nouvelle mobylette –, c'est elle qu'ils envoyaient au front, souvent avec succès. Ce soir, la tablée était étonnamment calme, ce qui n'était pas sans inquiéter

Regina. D'habitude, il fallait se battre pour en placer une. Les frères débattaient bruyamment en dégustant ses *antipasti*, s'écharpaient en avalant ses pâtes au ragoût et se réconciliaient en plongeant dans son tiramisu. Mais là, rien. Pas une seule envolée de Carlo, pas une pique de Federico, pas même une blague douteuse d'Arturo. Rien ! Regina n'était pas loin de noyer son long nez dans ses tagliatelles.

— Peut-être pourrions-nous conserver quelques silences pour demain ? dit-elle avec poésie aux enfants.

Carlo regarda Federico. Qui regarda Arturo. Qui regarda Silvia. Qui baissa les yeux. Et tous replongèrent dans leurs pâtes. Alors Regina fixa son mari d'un air de reproche.

— Tu ne dis rien ?

— Qu'est-ce qu'il y a à dire ? s'étonna Andrea.

Regina soupira. Rien ne changerait jamais dans cette maison. S'il y avait bien une chose que son mari et tous les hommes de la famille avaient toujours été incapables d'anticiper, c'étaient les drames blottis dans les silences.

— Bon, qu'est-ce qui se passe, ici ? demanda Regina. Et dans sa bouche, ça sonnait comme un ordre. Silvia ?

— Rien, mamma, ça va.

— Federico ?

— Rien, mamma, ça va.

— Arturo ?

— Rien, mamma, ça va.

— Carlo ?

L'aîné tourna la tête vers sa mère, et plutôt que de lui mentir, chose qu'il n'avait jamais été capable de faire en cinquante ans, il planta sa fourchette dans ses pâtes et haussa les épaules.

— Carlo ? insista Regina.

— Rien.

— Carlo !

La voix de Regina se brisa. Et Carlo céda.

— Silvia a pleuré, finit-il par avouer en levant les yeux vers sa sœur.

Andrea manqua de s'étouffer et sa femme se jeta sur lui pour lui faire recracher sa dernière bouchée. Puis elle se rassit à sa place avec la délicatesse d'une reine. Silvia n'osait plus manger. Elle n'osait pas non plus redresser la tête.

— Est-ce que c'est vrai ? demanda Andrea.

— Ça va, papa, répondit Silvia en caressant sa main tremblante.

Et Andrea sut qu'il avait failli. Pour la deuxième fois dans sa vie, il n'avait pas réussi à protéger sa fille. Et c'est comme si les ténèbres l'avalaient à nouveau. Sa vue se brouilla, il manqua de dévaler de sa chaise. Les frères l'allongèrent dans le canapé du salon tandis que Regina préparait des lingettes trempées dans l'eau froide à lui passer sur le crâne. Quand Andrea reprit ses esprits, ils étaient tous assis autour de lui dans les fauteuils du salon. Ils avaient l'œil tendre et la bouche tordue d'inquiétude. Le père ne put s'empêcher de se demander quelle tronche ils tireraient à son enterrement s'ils prenaient déjà peur pour un simple étourdissement. Il se redressa en refusant l'aide de sa femme, grogna pour qu'elle s'éloigne et qu'on le laisse tranquille, puis il laissa ses yeux naviguer d'un enfant à l'autre. Ils avaient beau avoir passé la quarantaine, face au père, ils avaient toujours 10 ans. L'âge d'écouter et d'approuver. L'âge de ne rien décider.

— Silvia, dit calmement Andrea. Que t'arrive-t-il ?

— Papa…

— Je t'ai posé une question simple ! tonna-t-il.

Les frères se figèrent. Le père tenait son poing serré, signe que sa patience ne s'étirait pas à l'infini. Silvia était écartelée entre l'impossibilité d'éviter la confrontation et la peur du séisme que ses révélations ne manqueraient pas de déclencher. Mais il y avait les yeux du père. Ces yeux tristes et incorruptibles. Ces yeux auxquels l'on ne mentait pas.

— Le père d'Agosto est en ville, finit-elle par avouer dans un murmure.

— Tu en es sûre ? demanda fébrilement Andrea.

— Oui.

Le silence s'abattit aussitôt dans la salle à manger. Un silence à l'odeur de mort et de jouissance absolue. Carlo esquissa un sourire qui en disait long sur ce qu'il prévoyait de faire de cette information. Arturo prit la main de sa sœur comme une promesse de faire front. Et Federico fixa son père en attendant qu'il prononce la sentence.

— Silvia, Regina, laissez-nous, ordonna Andrea.

Silvia savait qu'il n'y avait pas lieu de protester. Elle n'avait plus voix au chapitre. Sam Raincheck avait terni l'honneur de leur famille. C'était impardonnable. C'était surtout une affaire d'hommes. Alors, Silvia et Regina laissèrent les hommes décider entre eux et s'échappèrent du salon. La mère enlaça sa fille et se permit ce que les frères et le père s'étaient toujours interdit : parler de sentiments.

— Est-ce que ça va aller ?

— Je ne sais pas, répondit Silvia avec sincérité.

— Tu vas le revoir ? s'inquiéta Regina.

— Si les frères m'en laissent le temps…

Regina ne dit rien. Elle attrapa la cafetière toujours brûlante et versa du café à sa fille. Ça voulait dire que la journée serait longue et qu'il y avait peu de chances qu'elle se termine sans heurt.

Silvia quitta l'appartement familial avec l'impression d'avoir condamné un homme à mort. Elle n'avait pas besoin de deviner le sort qu'ils lui réservaient. Elle savait. Et malgré le chagrin immense que Sam lui avait causé, cette pensée lui était insupportable. Elle traversa la ville jusqu'au seul endroit qui, en de telles circonstances, pouvait la réconforter : l'église du père Gonzello. Dans l'intimité du confessionnal, Silvia eut l'étrange impression que rien ne pourrait plus l'atteindre. Ni la tristesse ni la peur, ni

la douleur ni le mal. Elle caressa le velours qui recouvrait le banc et adossa sa tête contre la cloison de bois. Puis, enfin, elle parla.

— Pardonnez-moi, mon père, parce que j'ai péché, dit-elle. J'ai parlé quand j'aurais dû me taire. Et j'ai peur que des choses terribles se produisent désormais par ma faute.

— Tu n'es pas responsable de la folie des hommes, Silvia, souffla le père Gonzello.

— Sam est revenu, mon père…

— Je sais.

— Il est venu vous voir ?

— Oui.

Silvia ne put s'empêcher d'être triste à l'idée que Sam ait pris le temps d'aller voir le prêtre mais qu'il n'ait pas daigné lui rendre visite. N'avait-il pas une once de curiosité à l'égard de ce qu'elle était devenue ?

— Il serait venu te voir aussi s'il avait pu, souffla le prêtre, devinant sa frustration.

— Qu'est-ce qui l'en empêchait ? Je n'ai pas bougé d'un centimètre en vingt ans ! Qu'est-ce qui l'interdisait de pousser plus loin, jusqu'au café ?

C'est à ce moment-là que les larmes revinrent. Le père Gonzello prononça alors des mots qui à eux seuls réunissaient toute la beauté et la cruauté du monde.

— Il n'est pas venu parce qu'il sait qu'il est moins douloureux d'oublier un mort que d'oublier un revenant, dit-il dans un murmure.

Silvia sécha ses larmes. Comme toujours, le prêtre avait raison. Il voyait juste car il savait regarder de chaque côté d'une âme en miettes.

Quand elle sortit de l'église, elle dévala les rues de la ville dans une danse désarticulée, scrutant chaque terrasse, toquant à toutes les portes familières, s'arrêtant devant toutes les façades d'hôtels. Partout, elle cherchait Sam Raincheck. Partout, on vit la *sécheresse* pleurer.

22

Ils avaient installé tous les documents sur la table, par ordre chronologique et par catégorie. Les factures d'électricité et de gaz d'un côté, celles de téléphone de l'autre, avec les fiches de salaire, les assurances et les vieux papiers de la voiture. Ça débordait de partout. Et parce qu'ils ne savaient pas exactement ce qu'ils cherchaient, ça voltigeait aussi par moments. John pointait les factures, Merencia les assurances, Alice les documents plus personnels qu'elle ne souhaitait pas voir exposés. Hector cherchait ce qu'il pourrait trouver sur le Net au nom d'Antoine Lotterie. Quant à Judith, elle était partie rencontrer le fameux Simon dont elle espérait soutirer bien plus que des informations.

La nuit tombait sur la Villa. Suzy dormait dans l'un des canapés du salon d'été, Merencia avait prévu des vivres pour tenir toute la nuit. Au retour de Judith, tous suaient et déprimaient. Leurs recherches n'avaient rien donné d'intéressant. L'ancien compagnon d'Alice n'avait contracté aucune assurance avant sa disparition. Aucune facture inhabituelle ne leur avait sauté aux yeux. Sur Internet, Antoine Lotterie était invisible depuis un long moment. Aucune actualité à son sujet, aucune photo sur laquelle il aurait pu apparaître, même de profil, même de dos. Rien. Judith aussi tirait sa tronche des mauvais jours. Elle mordait nerveusement l'intérieur de sa joue et ses cils battaient comme autant de spasmes de désespoir. Alice lui caressa la main pour la remercier d'avoir au moins essayé.

— Simon n'a plus de nouvelles depuis deux ans. Il n'a aucune idée de ce qui a pu se produire. Mais il dit qu'il est hautement improbable qu'Antoine soit parti pour une autre, résuma Judith.

— Improbable, improbable… souffla Hector, perplexe.

— C'est vrai, ça. Après tout, ce sont des choses qui arrivent, ajouta John qui, secrètement, priait pour que toute cette affaire révèle une banale histoire d'adultère et de lâcheté masculine.

Hector approuva en levant les yeux au ciel, mais l'œillade cinglante de Merencia le fit aussitôt revoir sa position.

— Ça arrive, c'est vrai, mais là, non ! insista Judith.

— Non, non, pourquoi non ? s'agaça John.

— Parce qu'il était fou de sa femme !

Le majordome se décomposa. Il regarda Alice qui, gênée, lissait les plis invisibles de son pantalon, et il n'eut aucun mal à croire Judith. Alice faisait partie de ces femmes que l'on ne quitte pas. Il fallait une vie entière pour se lasser de sa beauté, et une autre encore pour décrypter ce qu'elle cachait.

— Dans ces conditions, évidemment… dit John à regret.

— L'argument pèse son poids et ne peut être ignoré, compléta Merencia.

— On parle de son meilleur ami, tout de même, observa Hector.

John toussota, autant pour mettre fin aux commentaires, qui ne les aidaient pas dans leur enquête, que pour se donner une contenance.

— Est-il déjà arrivé à Simon de mentir au sujet d'Antoine ? relança Merencia pour redonner du cœur à l'ouvrage au jeune majordome. De le couvrir dans un certain nombre de situations ? Des erreurs de jeunesse, par exemple.

— Non, répondit Alice sans la moindre hésitation. Simon est un homme intègre.

— Je vous rappelle tout de même qu'il spécule toute la journée, pointa John. Je le précise uniquement pour que nous ayons une vision objective de

la situation, hein !

— Il me l'aurait dit si Antoine avait eu une autre femme dans sa vie.

— Entre *amigos*, il y a un code d'honneur, Alice. Désolé de te le dire. On ne balance pas les copains ! lâcha Hector. On nie, et on nie encore devant l'évidence. C'est la règle ! On se protège les uns les autres. Jusqu'à la mort !

Cette fois-ci, Merencia pinça l'avant-bras du jardinier et fit tourner la peau entre ses doigts pour que la douleur s'installe. Hector jura mais conserva sa position. Il y avait des sujets sur lesquels il avait des certitudes, et l'amitié en faisait partie.

— Simon n'aurait jamais protégé Antoine. Il voulait coucher avec moi ! cria Alice pour mettre fin au débat.

La table s'immobilisa.

— Ah ! cracha Hector.

— Hum… rebondit John.

— Un homme de goût, observa Merencia.

— Très certainement, confirma Judith qui n'avait pas été insensible au charme très haussmannien de Simon.

Alice se leva. Remuer cette période de sa vie la bouleversait. Elle n'avait pas beaucoup d'espoir de retrouver un jour Antoine. Cela faisait des mois maintenant qu'elle s'était fait une raison et des années qu'elle ne croyait plus à rien. Malgré tout, elle tressaillait dès qu'elle entendait prononcer son nom et retenait des sanglots dès qu'elle repensait à ce qu'ils avaient été.

— Donc, on ne sait rien, conclut John, dépité.

— Désolée…

— On n'a donc rien, pas même une parole qu'il aurait lâchée avant de partir et qui ferait sens ? Il se serait barré comme ça, du jour au lendemain, sans même balancer un truc à son pote ?

— Son pote, ça reste à voir, tempéra Hector.

— Oui, bon, on s'en fout, c'est pas la question, s'entêta John.

— C'est vrai, nota Judith.

— Tu ne nous aides pas, là, Judith, grinça Merencia. Tu n'as rien de plus intéressant à nous dire ?

Judith bomba le dos comme une excuse. Elle avait lamentablement échoué et dut concéder que le parfum délicieux de son interlocuteur – elle avait reconnu Terre, d'Hermès – avait souvent pollué ses pensées et amenuisé son sens de la répartie.

— C'est le métier qui entre par les narines, analysa Hector en fin jardinier.

Personne ne jugea bon de s'étendre sur le sujet mais cette remarque sembla réveiller et l'odorat et la mémoire de Judith qui, soudain, s'anima.

— Il y aurait bien une chose… Mais ça ne va pas te plaire, Alice.

— Au point où on en est… balaya John, cherchant tout de même l'approbation de la jeune assistante.

Alice approuva et Judith reprit :

— D'après Simon, Antoine te trouvait trop dépensière les derniers temps…

Alice manqua de s'étrangler. Merencia estima que c'était loin d'être un argument suffisant pour quitter sa femme. Hector était à deux doigts de la contredire, mais son bras était encore douloureux et il jugea plus sage de se taire.

— Et ? relança John qui ne voyait pas bien où tout cela menait.

— Et il s'en souvient très bien parce qu'Antoine ne disait jamais du mal de sa femme. Jamais. Il a bien insisté là-dessus. Mais la dernière fois qu'il l'a vu…

— Eh bien quoi ? s'impatienta John.

— Il faisait une fixette sur la facture de gaz. Il a dit à Simon qu'elle crevait le plafond parce que sa femme foutait les radiateurs à fond été comme hiver.

— Quoi ? balbutia Alice. Qu'est-ce que c'est que ces conneries ?

— Tu veux en venir où ? s'énerva John qui voyait à quel point les propos de Judith déstabilisaient Alice.

— Je veux dire que c'est la dernière phrase qu'Antoine a prononcée devant Simon. « S'il te plaît, la prochaine fois que tu la vois, parle-lui ! Moi, elle ne m'écoute pas. Dis-lui qu'elle mette son nez dans les factures, elle verra que j'ai raison ! Elle nous ruine ! » Il a répété ça en boucle, jusqu'à ce qu'il quitte l'appartement et fasse promettre à Simon de parler à sa femme.

— C'est absurde, balaya Alice. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Simon ne m'a jamais rien confié à ce sujet !

— Fais pas attention, dit Merencia. Comment veux-tu qu'il se rappelle d'une discussion qui date de deux ans, de toute façon ? Il s'est sûrement emmêlé les pinceaux. Il a confondu avec une autre, c'est sûr. Ça voit beaucoup de femmes, ces hommes-là…

— C'est sûr, approuva John.

— En plus, ça n'a pas de sens. Antoine passait son temps à m'engueuler parce qu'il trouvait qu'il faisait trop froid dans l'appartement, reprit Alice qui ne décolérait pas. Il était frileux comme pas possible. Je passais ma vie à baisser le chauffage derrière lui.

Furieuse, Alice courut s'enfermer dans les toilettes pour évacuer sa rage et sa tristesse. C'était donc ça, les derniers mots qu'avait prononcé l'homme qu'elle aimait ? Des critiques au ras du sol qui ôtaient toute grandeur à leur histoire ? Ainsi, la seule chose qui l'obsédait avant de mettre les voiles c'était de se dire qu'il laissait derrière lui une femme qui ne savait pas tenir un budget ? Les cris d'Alice résonnèrent jusque dans la cuisine, si forts que tous reprochèrent à Judith son indélicatesse.

— C'était bien la peine, pesta Hector.

— Tout ça pour faire l'intéressante, marmonna Merencia.

Seul John s'abstint de tout commentaire. Le majordome ne les écoutait plus. Il s'était replongé dans les factures d'Alice et faisait valser les pages les unes après les autres. Il demanda à Merencia de faire de la place sur la table et aligna les factures de gaz de 2018, l'année de la disparition d'Antoine. Il approcha son visage, scruta chaque chiffre, chaque page recto verso. Quelque chose lui avait forcément échappé. Quelque chose qui devait être visible à l'œil nu mais suffisamment discret pour ne pas attirer l'attention, même celle d'un lecteur aguerri. Ses mains tremblaient tandis qu'il essayait de lire entre les lignes. Et soudain, il comprit. Il crut voir. Son visage vira livide. Il fit défiler les six factures de l'année et les compara à celles de l'année précédente. Il se redressa sur sa chaise. Tous le fixaient comme on reste en apnée après un *cliffhanger* dans une fiction. Il avait vu. C'était infime. Aussi infime que peut l'être l'espoir. C'était infime et pourtant assez conséquent pour que son monde s'écroule, en tout cas celui qu'il s'était imaginé avec Alice.

Sous les yeux, John avait la preuve qu'Antoine Lotterie aimait sa femme.

23

La voiture écorcha le bitume dans un crissement. C’est ainsi qu’Agosto aimait conduire dans les virages qui reliaient Todi à la plaine. À la corde, le cœur en suspension. Manning n’avait pas peur. Il trouvait même cela admirable de prendre autant de risques alors qu’il y avait si peu à gagner. C’était la preuve que son fils avait un compte à régler avec la vie et qu’il tenait un peu de lui. La nuit faussait les courbes mais les guidait sous une pluie d’étoiles. Agosto conduisait la vieille Alfa Romeo noire décapotable de sa mère. Henri toucha le cuir abîmé des sièges qu’il avait si souvent caressé. Il ouvrit la boîte à gants dans laquelle il planquait jadis ses cigarillos. Des CD de musique italienne s’y entassaient au milieu de contraventions sans doute impayées.

Discrètement, il palpa le bas de la portière passager. Le plastique s’effritait et laissait deviner, incrustée, la lettre « S ». Le « S » de Sam Raincheck. Manning aimait laisser une trace de son passage et visiblement, Silvia avait eu besoin de conserver celle-ci auprès d’elle. Elle n’avait ni effacé l’initiale ni revendu la voiture qui faisait aujourd’hui figure d’antiquité. Henri sourit. Ils avaient passé de bons moments dans cette berline qui provoquait à l’époque les plus grandes jalousies des filles et garçons de son âge. Pas grand monde en ville n’avait les moyens de s’offrir un véhicule aussi racé. Pas grand monde n’avait autant d’argent et d’influence que la famille de Silvia.

Il avait aimé Silvia. Il avait aimé ses 20 ans et l'insouciance qui allait avec, la légèreté de ses robes et l'insolence de ses cheveux bouclés. Il avait aimé la façon dont elle disait « *non capisco* » quand il parlait en anglais en tordant légèrement la bouche et en prenant son menton dans les mains. Il avait aimé sa façon inconditionnelle de l'aimer, lui, Dieu, et tous ceux qui l'entouraient, ses frères en premier lieu. Il avait aimé le son de sa voix, tirant tantôt dans les aigus quand elle se frittait avec Carlo et tantôt dans les graves quand elle amadouait Arturo pour rallonger ses heures de présence au café. Il avait aimé ses chevilles aussi fines que celles d'une ballerine, sa façon de tenir le volant, le coude toujours posé sur la portière, sa nuque qu'elle jetait en arrière quand on la flattait. Il l'avait aimée comme on aime une femme que l'on découvre pour la première fois. Mais il ne l'avait pas aimée assez pour rester. Et encore moins pour revenir.

Il regarda Agosto et mesura qu'aujourd'hui encore, son cœur n'était pas tout à fait à l'endroit. Au contact de son fils, ses émotions étaient troubles et contradictoires, oscillant d'une seconde à l'autre entre culpabilité et excitation, tristesse et fatalisme. Il avait le cœur trop lourd pour lui dire qui il était et trop instable pour lui demander pardon. Mais, très égoïstement, il entrevoyait dans cette relation naissante une forme de rédemption. Il espérait que son fils réussirait là où toutes les femmes de sa vie avaient échoué, qu'il parviendrait enfin à faire naître un désir profond en lui, quel que soit le visage que ce désir prendrait.

C'est sans doute pour ça qu'il avait sauté en voiture sans plus poser de questions quand Agosto le lui avait proposé. Qu'il avait accepté de l'accompagner à Milan où il devait rencontrer le lendemain matin un éminent psychanalyste qu'il souhaitait voir devenir son maître de recherches. Qu'il n'avait rien dit quand son fils lui avait simplement laissé le temps d'attraper un sac à l'hôtel avant de partir. Qu'il avait agi comme si tout cela n'avait rien d'anormal, comme s'il était logique de traverser

l'Italie dans la voiture d'un garçon croisé dans un pub minable deux heures plus tôt.

Ça s'était fait comme ça, en bonne camaraderie. Agosto et les cousins n'avaient pas assez d'argent sur eux pour payer leurs bières et le repas complet qui allait avec. Manning, en voisin de table respectable, avait proposé de régler. Agosto avait refusé mais les cousins avaient accepté, et les langues s'étaient déliées. On avait fait connaissance entre deux gorgées, et parfois ri entre deux bouchées. Manning – sans jamais mentionner son nom – leur avait parlé de lui, ou plus exactement d'un Anglais émigré en Suisse qui dirigeait une entreprise florissante de transports et voyageait un peu partout dans le monde. Les cousins avaient posé des dizaines de questions sans qu'Agosto ne se mêle jamais à la conversation. Il le regardait d'un regard sombre et méfiant que Manning n'avait jamais réussi à désamorcer. Jusqu'à ce que les cousins se lèvent pour finir la soirée dans un obscur bar de nuit et qu'Agosto décide de prolonger la discussion avec lui. Manning lui avait demandé pourquoi il restait, puisque ses propos ne l'enthousiasmaient pas. Agosto avait haussé les épaules. Puis il avait dit : « Je prends la route pour Milan. J'ai un rendez-vous important demain matin. Ça vous dit de venir ? »

C'était il y a plus d'une heure maintenant, et rien n'avait changé. Malgré toutes les tentatives d'approche d'Henri, Agosto ne parlait pas. Il fixait la route et ne tournait jamais la tête. Mais quand Manning vit ses mains gigoter même dans les lignes droites, et quand la voiture se redressa maladroitement dans un virage plus serré que les autres, alors il comprit que Silvia lui avait parlé de lui.

24

Mille fois elle s'était dit qu'il reviendrait bientôt. Qu'un père ne pouvait ignorer toute une vie la mère de son enfant. Mais pas un seul jour Silvia n'avait pensé que bientôt pouvait être aujourd'hui. Bientôt, dans son cas, c'était attendre vingt ans et fouiner dans tous les recoins de la ville pour mettre la main sur Sam. Elle se trouvait pathétique. Qu'allait-elle lui dire si elle le trouvait enfin ? De repartir aussitôt ? Pour son bien ? C'était triste et pitoyable, la preuve aussi que l'amour, parfois, ne s'épuise ni de désespoir ni de dépit. Et que la haine n'empêche pas le sacrifice.

Il était 9 heures du soir passées et les boutiques étaient fermées depuis longtemps. Seules restaient allumées quelques échoppes à touristes qui vendaient des écharpes de supporters de foot et des répliques grossières de la vierge Marie. Silvia avait jeté une tête dans tous les restaurants de la ville sans parvenir à l'identifier. Il lui restait une poignée d'hôtels encore à explorer, à condition que Sam n'ait pas choisi d'élire résidence à l'extérieur de la cité, dans l'un des nombreux domaines qui occupaient les collines voisines. Elle franchit les portes de l'hôtel *Fonte Cesia*. Elle avait toujours aimé cet établissement qui avait habilement conservé son charme historique malgré l'évolution des standards et les impératifs du monde moderne. Elle se dirigea vers la réception et demanda la chambre de Sam Raincheck. Elle demanda comme on commande une Porsche à Noël, c'est-à-dire battue d'avance, et frémit quand l'hôtesse lui répondit que monsieur Raincheck était sorti.

— Monsieur Raincheck est très demandé, ce soir, ajouta-t-elle en souriant, croyant faire de l'esprit.

— Ah oui ? répondit Silvia qui désormais paniquait.

— Trois de ses amis sont passés juste avant vous.

Silvia blêmit. Il y a des choses qui ne changeaient pas et ne changeraient sans doute jamais dans cette vie. Face à ses frères, elle n'avait jamais fait le poids.

— Ils sont partis ensemble ? balbutia-t-elle.

— Non. Comme vous, ils sont arrivés un peu tard. Voulez-vous que je lui laisse un message ?

— Pas besoin. Je repasserai.

La jeune employée de l'hôtel lui lança un regard entendu avant de partir s'occuper de clients qui se pressaient, impatients, au comptoir. Silvia profita de l'inattention passagère de l'hôtesse non pas pour s'éclipser, mais pour se glisser dans les étages. S'il y avait une chose que la vie lui avait apprise, c'est que ses frères ne se trouvaient jamais là où on les attendait, mais toujours à proximité de leurs ennemis. Elle traversa les couloirs, collant son oreille aux portes, tentant d'intercepter la voix d'Arturo, les grognements de Carlo ou les hésitations de Federico. Mais rien ne perçait les murs du premier étage, ni du deuxième. Elle grimpa au troisième et dut plier face au calme ambiant, jusqu'à ce qu'elle aperçoive Federico sortir d'une chambre pour répondre à un appel. Elle lui tomba dessus avec la détermination d'une mère qui apprend qu'on chahute son fils dans la cour de l'école. Federico ne chercha ni à s'expliquer ni à s'excuser. Il se contenta d'ouvrir la porte de la chambre 303, et, comme s'il s'agissait d'une rencontre de routine, poursuivit sa conversation téléphonique.

Les frères avaient mis la chambre à sac. Le lit était éventré, le bureau nettoyé, les armoires vidées, les poches des vêtements retournées.

— Qu'est-ce que tu fais là ? lâcha Carlo quand Silvia franchit le seuil de la porte.

Silvia ne prit pas la peine de répondre. C'était plus un reproche qu'une question. Tout le monde savait très bien ce qui se jouait dans cette chambre à cet instant précis.

— Vous avez trouvé quelque chose d'intéressant ? demanda-t-elle.

— Non, beugla Carlo. Je ne sais pas où s'est barré ce *pezzo di merda*, mais il a tout embarqué avec lui. Y a que des fringues, ici !

— Des fringues… et une lettre, précisa Arturo en tendant une enveloppe qu'il venait d'extirper de la poche intérieure d'une mallette.

C'est d'abord le papier qu'elle reconnut, bleu-gris comme le ciel de Todi, puis l'écriture accidentée.

— Donne ! ordonna Silvia dont la voix se brisa.

Elle s'assit sur le lit et décacheta l'enveloppe. Elle avait écrit tellement de lettres… Mais Sam n'en avait pris qu'une seule avec lui. Elle avait écrit sans jamais recevoir de réponses, sans jamais savoir s'il les recevait vraiment. À présent, elle savait, et d'une certaine façon, c'était plus dur encore. Elle déplia la lettre et les larmes revinrent. Carlo balança son pied dans la poubelle de la chambre, Arturo fit voltiger la valise vide de Manning, tandis que Federico se faufilait dans la suite et ordonnait de faire moins de bruit.

Manning avait emporté avec lui l'une des premières lettres de Silvia. Celle où elle lui annonçait qu'elle venait d'accoucher et qu'elle avait appelé leur fils Agosto en souvenir du mois de leur rencontre, celle où elle le suppliait de revenir. Pour elle, pour lui. Celle où elle n'était pas encore désespérée au point de s'oublier, celle où elle croyait encore qu'il viendrait la sauver.

— Lis pas ça, Silvia, ça sert à rien, cracha Carlo.

— Tout ce temps, il savait, ragea-t-elle.

— Bien sûr qu'il savait !

— Il n'est jamais revenu…

— Évidemment ! Un lâche de sa trempe, tu espérais quoi ?

Elle n'espérait rien. Son père lui avait dit que si Sam osait remettre un pied en ville, il le tuerait de ses propres mains. Alors elle n'espérait rien. Pas même comprendre. Pas même aller mieux. Sa mère l'avait prévenue, il y a des erreurs que l'on porte toute sa vie, celles que l'on fait par amour, celles que l'on fait sans raison. Regina, elle, avait mené sa barque sans jamais faire un seul faux pas. Elle s'était épargné et le chagrin et les remords en épousant l'homme le plus riche de la région et en n'ouvrant son cœur qu'à ses enfants. Personne n'avait jamais dû lui faire regretter ses choix. Regina était allée là où on lui avait dit d'aller, là où la vie était plus douce, là où, en échange de son obéissance, elle ne manquerait jamais de rien.

Les frères fouillèrent encore un instant, plus par colère que par ambition de réellement dénicher quelque chose. Ils déballèrent quelques costumes, lacérèrent la mallette en cuir, cognèrent à nouveau dans la poubelle, dans les pieds du bureau, et même ceux, plus épais, du lit. Ils ne craignaient pas les répercussions. Personne ne pourrait prouver leur présence dans cette chambre. Ils s'étaient introduits en silence. Ils avaient l'habitude d'agir dans la plus grande discrétion. Quand Carlo eut suffisamment passé ses nerfs, Arturo suffisamment juré et que Federico les eut suffisamment rappelés à l'ordre, ils décidèrent de quitter les lieux et de placer l'hôtel sous surveillance. Les frères se relaieraient pour intercepter Sam à son retour. C'était une affaire d'heures, très certainement. Arturo proposa de prendre à sa charge la première ronde. Contrairement à ses frères, personne ne l'attendait à la maison. La nuit était chaude, presque moite, il pouvait bien rester planté dehors. Il avait assez de clopes sur lui pour tenir jusqu'au matin. Personne ne le délogerait de son poste de garde.

Silvia ne suivit pas ses frères. Elle demanda à rester seule un moment dans la suite. Et pour une fois, aucun des trois frères ne s'interposa. Ils pensaient sans doute qu'elle allait respirer l'odeur des vêtements, caresser le lin froissé des chemises, agir comme le ferait une amoureuse éplorée. Ils

ignoraient qu'elle connaissait certaines des obsessions de Sam, notamment sa grande paranoïa. Ils ignoraient qu'elle savait où Sam cachait ses affaires les plus précieuses quand il logeait à l'hôtel. Dans une pochette qu'il collait dans le dos du meuble le plus imposant de la chambre. Elle l'avait vu faire à plusieurs occasions. Dans ce cas précis, une lourde armoire en bois massif que les frères n'avaient pas pensé à déloger.

Elle réunit toutes ses forces pour éloigner l'armoire d'une vingtaine de centimètres du mur, puis se glissa dans l'interstice et caressa le bois de haut en bas. Elle sourit quand sa main s'arrêta sur une protubérance. Oui, songea-t-elle, il y a des choses qui ne changeaient pas et ne changeraient jamais. Elle arracha la pochette et vida son contenu sur le lit, sans savoir qu'elle s'apprêtait à recevoir les deux chocs les plus violents de sa vie.

25

— Il a souligné certains chiffres, pointa John. Au début, j’ai cru que c’étaient des ratures ou des défauts d’impression… Mais je crois au contraire que c’était volontaire.

Alice attrapa les factures de gaz sous l’œil attentif de ses collègues qui s’étaient pressés autour d’elle. Comme John, elle constata que certains chiffres étaient soulignés d’un trait noir au stylo. Ce n’était pas de l’encre qui avait bavé, c’était un trait assuré, fin, et tracé à dessein.

— Alice, tu constates comme moi que seuls certains chiffres du montant global de la facture sont soulignés. Or, Antoine n’a-t-il pas dit à son ami qu’il fallait que tu sois plus attentive au montant exorbitant des factures de gaz ? Il souhaitait te faire passer un message. C’est évident !

— *Ostia*, ça va vite, là-haut, lâcha Hector, admiratif de la découverte du jeune majordome.

— John a raison. Quel homme s’inquiète du prix du gaz quand il est sur le point de quitter sa femme ? observa Merencia.

— Personne ! assena John.

Alice releva la tête. Pendant deux ans, la réponse à ses angoisses était-elle gardée dans son bureau, dans un dossier qu’elle n’avait jamais pris le soin de feuilleter ? Si John avait raison, cela signifiait qu’Antoine n’avait pas prévu de la quitter et qu’il souhaitait qu’elle le sache. Pour autant, tout cela n’avait pas plus de sens que le reste. Pourquoi n’avait-il pas laissé un

message bien visible sur la table de nuit ? Pourquoi n'avait-il jamais appelé ? Pourquoi avait-il fui sans bruit ?

— On a dû le forcer à partir, estima Hector.

— Oui ! dit Merencia, convaincue. Et ça devait être des gens peu fréquentables pour qu'il fuie de la sorte…

— Peut-être a-t-il eu peur de te mettre en danger ? avança Judith.

— Peut-être que vous étiez sous surveillance… souffla John.

Tous se tournèrent vers le majordome qui, une fois encore, semblait y voir plus clair que les autres. Alice savait qu'il ne disait pas cela à la légère, simplement pour élargir le champ des hypothèses. C'était une conclusion logique au vu du comportement incohérent d'Antoine. C'était la seule explication rationnelle au fait de cacher un message codé dans des factures qu'elle ne consultait jamais.

Elle réunit l'ensemble des documents, les classa par ordre chronologique, du plus ancien au plus récent, puis lista les chiffres soulignés sur une feuille. Il y en avait dix qui, tous réunis, donnaient : 13 - 17 - 24 - 10 - 17 - 26 - 1 - 2 - 2 - 24. Sur une autre feuille, elle nota les lettres de l'alphabet. À côté de chaque lettre, elle fit correspondre un chiffre.

— Au lycée, Antoine et moi avions imaginé un code pour pouvoir se parler par petits mots afin que personne ne puisse en comprendre le sens si jamais ces messages étaient interceptés par le prof ou un élève de la classe, expliqua Alice.

— Des jeux d'amoureux, souffla Merencia.

Alice approuva et John fit la moue. Alors elle reprit :

— Le code était simple. 1 c'était A, 2 c'était Z, 3 c'était B, 4 c'était Y… Et on remontait comme ça jusqu'à couvrir les vingt-six lettres de l'alphabet.

— Malin, dit Judith.

— Basique… tempéra Hector.

— … mais efficace ! pointa Merencia d’un coup de coude pour le jardinier.

Pour une fois qu’un mystère excitant leur tombait dessus à la Villa, elle ne comptait pas bouder son plaisir. Dans cette cuisine où on ne parlait que par murmures, où on se jetait des coups d’œil inquiets, Merencia avait l’impression d’être plongée dans une enquête d’Hercule Poirot dont elle avait lu toutes les aventures.

— Alors, qu’est-ce qu’on fait maintenant ? demanda Hector.

— On traduit, dit Alice qui, la main mal assurée, convertit chacun des chiffres en une lettre, jusqu’à lire : GIOVINAZZO.

— Giovinazzo ? C’est quoi, ce truc ? Une insulte ? demanda Hector.

— Un nom de famille ? interrogea Judith.

— On s’est peut-être trompé d’ordre ou de combinaison dans les chiffres, souligna Merencia.

— C’est une ville, scanda John après avoir consulté son Smartphone.

— Une ville ? s’étonna Judith.

— Pourquoi écrirait-il le nom d’une ville ? Il comptait faire du tourisme ou quoi ? grinça Hector.

— Pour lui dire où il part, suggéra Merencia.

— Et où le retrouver, dit John dont les yeux ne quittaient plus Alice qui, mortifiée, n’osait plus bouger.

À présent, c’étaient ses cuisses qui tremblaient et ses genoux qui s’entrechoquaient comme des castagnettes. Sa bouche s’ouvrait par spasmes. Ses nerfs lâchaient. Elle tomba de sa chaise et sa tête cogna fort contre les tomettes. Merencia se rua vers la trousse à pharmacie tandis qu’Hector transportait Alice vers le canapé. Quand elle rouvrit les yeux, Merencia lui tapotait le crâne avec une lingette imbibée d’alcool et John lui tenait la main. Elle se redressa doucement, sans quitter la main du majordome. Avec une délicatesse qui ne lui était pas habituelle, Merencia songea qu’il était temps de laisser les deux jeunes gens s’expliquer. Elle

s'éclipsa de la pièce et entraîna Hector et Judith avec elle en les guidant fermement vers la sortie d'un coup de hanche.

John caressa la joue d'Alice puis poursuivit jusqu'en haut du crâne.

— Est-ce que ça va ?

— Oui. Désolée.

— Désolée ? Pourquoi ?

— Pour tout ça…

C'était absurde de se sentir désolée alors qu'elle venait d'opérer une percée sans précédent. Et pourtant, Alice n'arrivait pas à se réjouir. Elle était paniquée, aussi paniquée qu'une enfant qui reste seule dans l'appartement de ses parents. D'abord, parce qu'elle devinait que tout ce qu'elle avait construit ces deux dernières années pour réussir à vivre sans Antoine était sur le point de voler en éclats. Ensuite, parce que le fait que son compagnon ait eu recours à un vieux code adolescent pour lui faire passer un message n'annonçait rien de bon si jamais elle le retrouvait.

— Tu crois qu'il est là-bas ? À Giovinazzo ? demanda Alice à John.

— Il y est au moins allé, en tout cas.

— C'était il y a deux ans. Beaucoup de choses peuvent se passer en deux ans…

— Sans doute, mais tu ne le sauras qu'en te rendant sur place.

John se mordit la lèvre. Ces mots-là ne lui ressemblaient pas. Ce n'était pas ce qu'il voulait lui dire. Il voulait lui dire de laisser le passé derrière elle, de rester ici avec lui. Mais depuis le début de leurs recherches, il faisait tout à l'envers. Chacune de ses actions rapprochait un peu plus Alice de son ancien compagnon. Chacun de ses raisonnements lui balisait la route et balayait les obstacles. Chaque jour d'enquête l'éloignait un peu plus de lui. Et il voyait bien que, même allongée sur ce canapé, alors que leurs mains se cherchaient, elle n'était déjà plus avec lui mais avec l'autre. Elle était déjà partie.

— Vous vous occuperez de Suzy en mon absence ?

— Évidemment.

— Mais tu ne lui diras rien, hein ? S'il te plaît… Je ne veux pas lui donner de faux espoirs.

John hocha la tête, puis sourit.

— Décidément, tout le monde part en Italie dans cette maison. J'irai peut-être à Venise à ton retour !

Alice sourit à son tour et enlaça John. Elle avait compris que ce trait d'humour était une façon de lui demander de revenir.

26

Le téléphone d'Agosto sonnait sans discontinuer. Pour que rien ne vienne rompre l'atmosphère taciturne de l'habitacle, le jeune homme faisait comme s'il n'entendait rien et Manning comme s'il n'avait rien entendu. Ils roulaient depuis trois heures à présent. Agosto fuyait toujours la conversation. Alors Manning parlait pour deux, ce qui, en l'état, se résumait à parler devant une porte blindée.

— Tu devrais peut-être répondre, suggéra Henri alors que la sonnerie du portable résonnait à nouveau, et que s'affichait sur l'écran le nom de sa mère.

— Je rappellerai, rétorqua Agosto. De toute façon, faut que je m'arrête prendre de l'essence.

Un panneau indiquait qu'une station les attendait sur la prochaine aire d'autoroute. Agosto accéléra. Son père avait raison, il n'était jamais bon de faire attendre Silvia. Chaque fois qu'il s'était amusé à ignorer ses appels, chaque fois qu'il avait oublié de la prévenir quand il découchait ou rentrait tard, il avait déclenché des catastrophes en série. Généralement, sa mère, morte d'inquiétude, avalait des cachets puis appelait Carlo d'une voix pâteuse et confuse pour lui dire qu'il était arrivé quelque chose à son fils. Les oncles parcouraient alors la ville à sa recherche, secouant quelques noctambules sur leur passage, et Silvia continuait de s'abrutir de pilules. Et quand, le lendemain, Agosto revenait d'une soirée plus arrosée que les

autres, ou plus déshabillée, c'était selon, il retrouvait souvent sa mère à l'hôpital et ses oncles en garde à vue.

Agosto freina et s'arrêta devant une pompe. Il demanda à Manning de faire le plein tandis qu'il s'éloignait pour appeler sa mère. Quand elle décrocha, Agosto devina qu'elle était dans un sale état. Elle reprenait sa respiration entre chaque phrase et butait sur les mots.

— Maman, calme-toi ! Je suis en route pour Milan, rappelle-toi.

— Je sais, mon fils, je sais. Pardonne-moi.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Dans la suite désossée de l'hôtel *Fonte Cesia*, Silvia froissa les draps du lit dans ses mains. Devant elle s'étalaient le passeport de Sam et un carnet qu'elle avait lu d'une traite. Depuis près d'une heure à présent, elle connaissait la véritable identité de l'homme qu'elle avait aimé il y a vingt ans, ainsi que ses intentions cachées.

— Est-ce que tu es seul dans la voiture ? demanda-t-elle, fébrile.

— Pourquoi tu me demandes ça ?

— Réponds-moi Agosto ! Est-ce que tu es seul ?

— Non, reconnut-il. Je ne suis pas seul…

Il jeta un œil à son père qui, déjà, réglait le plein. De loin, il avait l'air inoffensif dans son imperméable de vieux. Il était difficile d'imaginer qu'il avait brisé autant de vies.

— Tu es avec qui ? demanda Silvia.

— Maman…

— Tu es avec *lui* ?

Elle disait « lui » et c'était suffisant pour comprendre qu'elle parlait de l'autre, du seul fantôme qu'ils avaient en commun.

— Comment tu le sais ?

— Je suis dans sa chambre d'hôtel…

Agosto raccrocha après avoir promis à sa mère de l'appeler toutes les deux heures et lui avoir répété aussi que son père ne l'avait pas kidnappé

mais qu'il avait pris lui-même l'initiative de l'emmener avec lui. Elle l'avait traité de fou. Il n'avait pas démenti. Tout ça n'avait pas beaucoup de sens… Il savait que sa mère ne dormirait pas cette nuit, ni très certainement celles d'après. Agosto avait laissé le diable remettre un pied dans leur maison et il l'avait fait sans demander la permission, ce qui, dans la famille, s'apparentait à un acte de haute trahison. Les oncles lui en voudraient. Le grand-père, sans doute, le déshériterait, s'il ne le frappait pas. Regina se tairait mais elle ne lui porterait plus cet amour inconditionnel qu'elle vouait aux hommes de son clan.

Agosto remonta en voiture, plus sombre encore qu'il ne l'était avant d'appeler sa mère.

— Mauvaise nouvelle ? demanda Manning.

Agosto fit mine d'allumer le contact, puis se ravisa. Il se cala dans son siège et étendit les jambes.

— Henri… Je peux vous appeler Henri, Sam ? dit-il.

Manning sourit. Au jeu du chasseur, son fils se montrait bien plus malin que lui.

— Depuis quand tu sais ?

— Depuis quand je sais quoi ? Qui vous êtes dans l'absolu, ou qui vous êtes pour moi ?

Manning haussa les épaules. En l'état, la nuance n'avait pas grande importance.

— Ma mère est dans votre chambre d'hôtel. Elle a trouvé votre passeport.

— Oh…

— Si j'étais vous, j'éviterais d'y retourner. Les oncles étaient là aussi… D'après ce que j'ai compris, ils vous attendent de pied ferme.

Agosto démarra. La berline fila sur l'autoroute au cul des pare-chocs des voitures paresseuses. À présent, c'est Manning qui ne parlait plus. Lui qui avait toujours un coup d'avance avait cette fois-ci perdu la main. Tous

l’avaient pris de court. Agosto, Silvia, ses frères. Il n’avait plus rien derrière quoi s’abriter, sa fausse identité était grillée, tout comme l’emplacement de sa tanière. Pour la première fois de sa vie, il jouait à découvert, et cette perspective l’angoissait considérablement.

— Qu’est-ce que tu attends de moi ?

— Je vous renvoie la question. N’est-ce pas vous qui me collez au train depuis plusieurs jours ?

Encore pris de vitesse, songea Manning. Cela devenait agaçant.

— J’en déduis que ta mère a également trouvé mon carnet ?

— Vous déduisez bien.

C’était donc au père d’abattre ses cartes le premier, puis d’attendre de voir si le fils faisait tapis. Après tout, pensa Manning, il y a un âge pour tout. Même pour accepter la défaite.

— Je crois que j’étais curieux de te connaître, dit-il.

— Vraiment ? Pourquoi maintenant ? Soyez honnête.

— Parce que le hasard en a décidé ainsi.

— Le hasard ? Vous voulez dire que vous n’êtes pas revenu pour moi et pour ma mère ?

— Non.

Agosto accusa le coup et la voiture, de rage, fit une embardée et manqua de cogner l’aile d’un autre véhicule. Le jeune homme freina sec et s’exila sur la file de droite pour reprendre ses esprits.

— Je sais que la réponse n’est pas agréable à entendre, mais tu m’as demandé d’être honnête.

— Je sais… Vous êtes revenu pour qui, alors ?

— Pour personne.

— Je ne comprends pas.

— On ne revient pas forcément quelque part pour quelqu’un, Agosto. On revient parce que, où que l’on soit, on est atrocement malheureux.

Agosto sentit ses forces lui échapper. Pendant vingt ans, il avait tout imaginé au sujet de son père. Il avait projeté l'impensable et souvent l'impossible. Mais pas une seule fois il n'avait songé qu'il pouvait être malheureux, intrinsèquement malheureux. Dans ses fantasmes, il imaginait que seul le fait d'être séparé de son fils rendait son père triste. Il se disait qu'il était l'objet de son désespoir et de toutes ses pensées.

Toute sa vie, il s'était trompé. Son père n'avait jamais pensé à lui, pas comme lui le pensait, en tout cas. Il était trop accaparé par sa propre désolation pour seulement se soucier des autres.

— Pourquoi êtes-vous parti, alors, puisque pour vous toutes les places au monde se valent ? demanda Agosto.

— Pourquoi fait-on des erreurs dans la vie ?

— Vous pensez que c'était une erreur de partir ?

— Non, je dis simplement que tout n'a pas d'explication logique. Je suis parti parce que toute ma vie je suis parti, et que je ne sais rien faire d'autre.

— C'est absurde ! s'emporta Agosto. Vous ne tenez donc à personne ? Vous vous considérez si supérieur aux autres que personne ne trouve grâce à vos yeux ?

Manning sourit, d'un sourire amer et froid. La question méritait d'être posée, en effet. Pourtant, jamais, dans toute son existence, il n'avait eu à s'expliquer. Jamais il n'avait eu à répondre de ses actes, ce qui lui avait permis d'occulter un fait évident : sa solitude était le fruit de la haine immense qu'il laissait derrière lui.

— Tant de gens me haïssent. Comment pourrais-je les aimer en retour ? dit-il avec une ironie non feinte.

— Je crois que la question est mal posée, rétorqua Agosto.

— Ah oui ? Et comment devrais-je la poser, selon toi ?

Agosto sourit, puis accéléra et reprit une conduite sportive qui le fit zigzaguer entre les pointillés. Ajustant le rétroviseur, il reformula sa

pensée :

— Tant de gens vous haïssent, dites-vous. Mais qu’attendez-vous d’eux pour que vous les aimiez en retour ?

27

Certaines nuits, Silvia souffrait tellement que ses rêves ne voulaient plus rien dire, faisant cohabiter l'amertume du passé et l'absence du présent dans une imagerie incohérente. Les personnages de ses rêves étaient flous, leurs paroles et leurs actes impossibles à comprendre. Certaines nuits, elle appelait sa mère et jamais Regina, qui pourtant jusque-là dormait profondément, ne le lui reprochait. Certaines nuits, elle appelait ses frères mais raccrochait aussitôt car elle savait bien ce qu'ils pensaient. « Un jour, il faudra bien qu'elle passe à autre chose. »

Certaines nuits, elle marchait dans les rues de Todi et s'arrêtait dans tous les endroits où Sam l'avait embrassée. Certaines nuits, elle se rappelait qu'il ne lui avait jamais rien promis, qu'il était parti juste avant. Certaines nuits, elle se répétait qu'il lui avait tout pris, mais aussi qu'il lui avait donné un enfant. Certaines nuits, elle se souvenait qu'il y avait Agosto, et c'était suffisant.

Mais jamais elle n'avait aussi mal dormi que cette nuit, alors qu'elle savait le fils et le père réunis, et peut-être même amis. Car si tout dans son monde appartenait à Henri – puisque c'est ainsi qu'il fallait l'appeler désormais –, sa douleur, son passé et même son avenir, alors, elle ne pourrait plus jamais fermer l'œil de la nuit.

*

*   *

Certaines nuits, Arturo dormait en diagonale, étalé sur le ventre, parce qu'il ne dérangeait personne et qu'il s'endormait mieux ainsi. Certaines nuits, il se calait près du bord car une femme qu'il ne reverrait plus au petit matin occupait l'autre flanc. Certaines nuits, il rêvait qu'il n'avait frappé ni le cousin du commissaire ni le fils du notaire, ni le frère du facteur ni l'oncle du poissonnier, et qu'on ne le considérerait pas comme la petite frappe du quartier. Certaines nuits, il avait l'aura d'un acteur hollywoodien, et la femme qui partageait son lit avait les jambes plus fines et les cheveux veloutés.

Certaines nuits, il était réveillé par son père qui lui rappelait qu'il était le plus raté de ses fils. Certaines nuits, il était réveillé par sa mère qui jurait qu'Andrea disait ça à ses frères aussi. Certaines nuits, il oubliait que Dieu l'avait fait imparfait, et c'était suffisant pour supporter le jour d'après.

Mais jamais il n'avait été plus heureux que cette nuit, piétinant l'allée de l'hôtel *Fonte Cesia*, la nuque légère et la clope au bec. Car si Sam Raincheck – ou quel que soit son véritable nom – franchissait cette porte, alors une certaine forme de justice pourrait être rendue. Et l'enfer qui lui avait si souvent chatouillé les poings depuis que sa sœur avait sombré pourrait enfin se refermer.

*
* *

Certaines nuits, Carlo était trop éreinté pour entendre sa femme ronfler, à moins que ce ne soit le vacarme incessant des nuits trop longues passées en prison qui l'ait anesthésié. Certaines nuits, il était trop ivre pour pousser jusqu'au lit et entendre sa femme râler. Certaines nuits, il dessinait des meubles jusqu'à l'aube puis les offrait à sa femme au petit déjeuner, juste pour le plaisir de revoir ce sourire qui l'avait tant fait chavirer. Certaines nuits, il serrait sa femme si fort dans ses bras qu'elle s'inquiétait qu'il ait une maîtresse ou une maladie incurable et finissait toujours par l'insulter.

Certaines nuits, c’est elle qui venait se coller à lui, sachant exactement où poser ses mains pour parfaitement s’emboîter. Certaines nuits, il lui touchait les seins et elle ne disait rien. Certaines nuits, il songeait qu’il y avait deux femmes dans sa vie pour lesquelles il était prêt à tuer : sa femme et sa sœur, et qu’il les aimait presque à égalité.

Mais jamais il n’avait été plus inquiet que cette nuit, où sa femme n’était dans aucune de ses pensées et où sa sœur prenait toute la place. Car si le salaud qui l’avait mise en cloque – il refusait de l’appeler par son nom – réapparaissait, alors peu importaient les conséquences, peu importait que sa femme le haïsse ou le quitte, il vengerait sa famille et la nuit s’abattrait pour de bon.

*
*   *

Certaines nuits, Regina se levait trois ou quatre fois, pour apporter un verre d’eau à son mari, un coussin plus moelleux ou un cachet pour dormir. Certaines nuits, les cris de douleur d’Andrea la tenaient éveillée, quand il ne s’agrippait pas à elle en la suppliant d’en finir. Certaines nuits, elle imaginait sa vie sans lui, et cette seule idée l’angoissait tellement qu’elle s’échappait dans la salle de bains pour vomir.

Certaines nuits, c’est à Carlo et Agosto qu’elle pensait, et toujours elle craignait qu’ils commettent un acte qu’ils ne regretteraient pas sur le coup mais le jour d’après. Alors elle priait, et généralement ça suffisait à l’apaiser. Certaines nuits, elle rêvait de Federico, et c’étaient là les seules nuits douces que le ciel lui accordait. Certaines nuits, Agosto, Zito et Giorgio venaient jouer les intrus quand ils revenaient de soirée en ayant perdu leurs clés, et jamais ils ne s’excusaient pour la gêne occasionnée. Certaines nuits, elle écoutait Silvia parler et elle songeait qu’être mère c’était aussi ça, accepter que son enfant soit en tout point différent et n’ait besoin de vous que lorsqu’il ne reste plus personne à qui parler.

Mais jamais elle n’avait été plus reconnaissante que cette nuit, où chacun des hommes de son clan se préparait à la guerre en dormant à poings fermés. Car si le géniteur d’Agosto – et c’était bien là le seul lien de parenté qu’elle lui accordait – avait été assez fou pour revenir, alors il méritait ce qui l’attendait.

Cette nuit, Regina ne la passa pas aux côtés d’Andrea. Elle la passa avec Dieu, agenouillée dans la nef de l’église Saint-Fortunat. Et ses prières parlaient de mort, de vengeance et de sang.

28

Agosto et Manning avaient rejoint Milan à l'aube, bien avant que la ville ne s'éveille et que la moiteur étouffante de la cité ne leur essore les poumons. Le psychanalyste qu'Agosto venait voir vivait le long du stade San Siro dont la carcasse rouge et noire écrasait le quartier jusqu'à l'horizon. Manning ne put s'empêcher de se demander si l'homme était supporter ou s'il aimait à ce point sentir la ferveur des villes qu'il s'était collé au pied du boyau festif de la région.

Ils se posèrent dans un café dont la serveuse était aussi éveillée qu'un fumeur de crack, ce qui fit dire à Agosto que les grandes villes n'avaient pas le sens du service mais celui du commerce, contrairement aux cités plus petites comme Todi, qui finiraient par crever de tant d'hospitalité.

— J'en déduis que les affaires vont mal, dit Manning.

Agosto haussa les épaules et passa à autre chose. Il faisait ça quand il fuyait les conversations. Il haussait les épaules, et généralement c'était suffisant pour décourager ses interlocuteurs d'aller plus loin. Agosto jouait une partie de son avenir, aujourd'hui. À la fin de l'été, il entrerait en maîtrise. Et sa cote dépendrait à la fois de la pertinence du mémoire qu'il rendrait en fin d'année que du maître de recherches qui l'accompagnerait dans son travail.

Gustavo Totti était une pointure de la psychanalyse lacanienne, un praticien nationalement réputé pour ses prises de position tranchées sur le propre de l'homme et ses déviances qui, disait-il, étaient si imbriquées dans

l'être qu'elles étaient impossibles à étouffer. Il était le mieux placé pour l'accompagner sur le sujet qui l'intéressait, mais également le plus sollicité des spécialistes du nord de l'Italie, ce qui ramenait les chances d'Agosto à un pourcentage relativement proche de zéro.

L'appartement de Gustavo Totti ressemblait à un tableau impressionniste. Les couleurs étaient chatoyantes, dans des tons pastel tirant vers le vert et le bleu, et les formes des objets étaient suffisamment ambiguës pour qu'on ne puisse en définir l'usage.

— C'est moins anxiogène pour mes patients, précisa-t-il. Et pour les cas les plus violents, cela les trouble suffisamment pour qu'ils ne songent jamais à saisir le moindre bibelot et me le jeter au visage.

Il rit de façon mécanique, comme s'il avait mille fois répété la même blague. Manning et Agosto, autant pour ne pas vexer leur hôte que pour placer leur entretien sous les meilleurs auspices, pointèrent que l'astuce relevait du génie. Le psychanalyste les entraîna dans son bureau dont la sobriété étonna Agosto. Il n'y avait ni diplôme accroché au mur ni bibliothèque ostentatoire chargée de rassurer les patients sur le niveau de connaissance du praticien. Il n'y avait pas de tableaux, qui risquaient de détourner l'attention, ni de décoration appuyée qui pourrait détourner la conversation. Juste un sofa, deux chaises, un bureau, quelques livres posés sur des étagères et un fauteuil plus confortable pour le maître.

— Vous êtes venu accompagné ? s'étonna Gustavo Totti.

Manning sourit devant l'habileté du psychanalyste, qui le prenait sans doute pour le grand-père d'Agosto mais s'attachait à ne pas commettre d'impair. Entre hommes d'un certain âge – car Totti devait bien approcher la soixantaine –, on avait l'élégance de ne pas se rappeler la maigreur du temps qui reste.

— Vous savez comment sont les jeunes d'aujourd'hui… Ils ne peuvent plus rien faire sans leur père, ironisa Manning dans un italien suffisamment maîtrisé pour faire passer toutes les subtilités.

Cela fit rire Totti, beaucoup moins Agosto qui voyait bien que le fait de se présenter avec Henri pouvait passer pour un manque criant d'assurance et de maturité.

— J'ai pensé que notre conversation pourrait l'intéresser, peut-être même lui apprendre des choses, se défendit le jeune homme.

— Hum… Alors, dites-moi, Agosto, quel est le sujet qui vous occupe ? rétorqua Totti pour en venir au fait. Si vous êtes là, c'est que votre venue a un rapport d'une façon ou d'une autre avec Lacan, n'est-ce pas ?

— Effectivement. J'aimerais creuser la question du *Nom-du-Père*, dit Agosto.

— Vaste débat, observa le thérapeute.

— Plus exactement, j'aimerais poser la question suivante : si le *Nom-du-Père* est par nature ce qui permet à l'enfant, en le verbalisant, de refouler le désir de la mère, de désigner lui-même l'objet de son désir et en ce sens de se passer du père, que deviennent les enfants à qui on interdit toute leur vie de prononcer le nom de leur père ?

Totti se racla la gorge, ce qui lui laissa le temps de réaliser qu'une conversation silencieuse se jouait entre le père et le fils et que, dans l'esprit du plus jeune, le praticien était là pour rassurer l'un et culpabiliser l'autre. Le questionnement d'Agosto n'était pas un thème de recherche mais une affaire de retrouvailles, et en ce sens, jamais un sujet de mémoire n'avait aussi bien porté son nom.

— Qu'êtes-vous devenu ? demanda le psychanalyste à Agosto, autant pour montrer que le sujet l'intéressait et qu'il n'était pas dupe de ce qui se jouait sous ses yeux.

Agosto haussa les épaules.

— Il fait ça quand les questions l'embarrassent, souligna Manning.

— Ah oui ? Intéressant… Et vous, que faites-vous quand une question vous embarrasse ? demanda Totti.

C'était sa façon de reprendre la main et de passer de pion à marionnettiste, position qu'il préférait par-dessus tout.

— Comme vous, je réponds à côté.

Totti sourit. Il devina qu'il avait en face de lui un adversaire à sa mesure, qu'en sondant l'esprit du père il démêlerait les obsessions du fils.

— Comme dirait Lacan, tout est affaire de langage…

— … ou d'écriture, reprit Manning.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que la réponse à la question d'Agosto se situe dans son intitulé même. Parlez-vous français, *signore* Totti ?

Le praticien, surpris, hocha la tête avec fierté.

— Un peu… Je le comprends, tout du moins.

— Très bien, glissa Manning en français. Il existe une nuance entre votre sensibilité et la mienne. Vous entendez « le Nom-du-Père », j'entends « le non dupe erre ».

Le psychanalyste sourit, puis poursuivit en italien :

— Dois-je comprendre qu'il est plus tolérable que l'enfant reste dupe, selon vous ?

Agosto se tourna vers Manning dont le visage s'était refermé. Il y avait quelque chose d'absurde dans ce dialogue triangulaire. Quelque chose de froid, presque d'analytique, une velléité à extraire l'émotion pour conserver la plus grande objectivité possible et en finir enfin avec le déni.

— Je crois que seule la duperie peut permettre à l'homme d'accepter sa condition de mortel et de vivre heureux, confessa Henri.

Il y eut un long silence. Agosto se tut parce que s'il ne pouvait pas tout à fait parler d'amour, il devinait derrière les mots de son père une certaine forme de considération. Gustavo Totti se tut parce que le fatalisme macabre de Manning lui donnait terriblement envie de suivre les travaux du fils. Henri se tut parce qu'il détestait les psys qui ne l'avaient jamais guéri de rien, et surtout pas de ses déviances. Il se foutait de savoir ce que pensaient

Freud, Jung ou Lacan. Il se moquait de connaître l'origine de ses maux. Il n'avait pas besoin de réponses, seulement d'un antidote que la psychanalyse, en cinquante ans, ne lui avait jamais fourni.

On frappa à la porte du bureau. Gustavo Totti se leva. Sa femme de ménage venait d'arriver et s'inquiétait de savoir si elle devait changer les draps dans la chambre d'amis. La vie, dans tout ce qu'elle avait de futile et d'urgente, venait de reprendre ses droits et sonnait la fin de leur entretien. Manning se demanda s'il s'agissait d'un numéro bien rodé entre cette femme et son employeur pour permettre d'écourter les rendez-vous fleuve. Lui-même avait noué ce genre d'entente avec John qui, avec un certain flegme britannique et la délicatesse qui lui appartenait, savait toujours quand chasser les visiteurs d'Henri.

— Je pense que nous nous reverrons rapidement, jeune homme, glissa Gustavo Totti en invitant Agosto à se diriger vers la sortie.

Puis il serra la main de Manning. Comme s'il savait déjà ce que l'avenir présageait, il demanda à Henri :

— J'imagine que vous ne serez pas présent lors de mes prochaines rencontres avec votre fils ?

Manning confirma et Totti fit un signe de tête satisfait. C'était sa façon de dire à Agosto qu'il avait besoin de perdre à nouveau son père pour mener son mémoire à terme. Quand ils parvinrent sur le seuil de la porte, Gustavo Totti attrapa l'épaule d'Agosto et lui souffla :

— « La trahison n'est pas contagieuse mais le martyr est épidermique. » Ce n'est pas moi qui le dis, c'est André Maurois.

Agosto le regarda, stoïque. Il ne comprenait pas.

— C'est ma conclusion à votre mémoire, dit-il avant de refermer la porte derrière lui.

29

Le départ d’Alice avait semé le chaos dans la vie d’Hector. Merencia ne jurait plus que par messages codés, formidables amplificateurs du désir qu’elle utilisait à toutes les sauces. Désormais, Hector ne mangeait que s’il parvenait à décrypter le Post-it laissé sur la table de la cuisine et dont le contenu 18-3-256-66 révélait l’endroit exact où elle avait planqué l’assiette fumante. Hector ne s’habillait que s’il comprenait ce que signifiait la suite de chiffres 3-312-7-2 épinglée sur la table à repasser. Merencia codait tout, tout le temps, sans jamais prendre le soin de lui livrer les clés de lecture, si bien que depuis trois jours, Hector ne s’habillait qu’avec des affaires sales et jeûnait tous les soirs. Au quatrième jour, il couvrit la cuisinière de fleurs, chose qu’elle détestait par-dessus tout tant elle trouvait le geste dépourvu d’imagination, précisant que chaque nouveau code verrait fleurir un nouveau bouquet. Au cinquième jour, les chemises d’Hector étaient de retour dans la penderie et ses repas l’attendaient sur la table.

Le départ d’Alice avait tout autant bousculé le quotidien de John. En son absence, la jeune femme lui avait laissé la responsabilité de Suzy, et s’il n’avait aucun mal à l’accompagner dans ses devoirs et à la rassurer quand elle avait peur le soir, il avait beaucoup plus de difficultés à lui mentir. Ignorant ce qu’elle allait trouver en Italie, Alice avait convenu avec John de ne rien dire tant qu’elle n’aurait pas un minimum de réponses à apporter à sa fille. Officiellement, Alice était en voyage d’affaires.

Cela faisait cinq jours à présent qu'elle traînait dans les rues de Giovinazzo, montrait la photo d'Antoine aux commerçants, aux passants, et même aux touristes. Personne ne l'avait jamais vu. Elle avait fait plus d'une dizaine de fois le tour de la ville, passé des heures à contempler les bateaux de pêche du petit port en croissant de lune, espérant le voir arriver par la mer. Elle avait arpenté les ruelles ocre du centre historique où les fenêtres des immeubles semblaient s'embrasser, espérant voir passer sa tête au balcon. Elle avait pleuré de découragement dans la petite maison d'hôtes où elle logeait, coincée au fond d'une cour où les vêtements séchaient sous un soleil de plomb. Elle avait hurlé de culpabilité d'être arrivée trop tard et réveillé la gérante des lieux. Un soir, elle l'avait suppliée de l'aider et lui avait mis la photo d'Antoine sous le nez sans que cela ne la fasse ciller. Alice pouvait bien lui montrer l'image de face ou de profil, cela ne changeait rien. Ce visage ne lui disait rien, mais elle allait se renseigner.

Chaque soir, Alice appelait la Villa Dupont pour livrer les nouvelles du jour. Elle tentait d'avoir la voix la plus souriante possible pour ne pas inquiéter Suzy. Elle continua d'appeler l'hôtel *Fonte Cesia* pour respecter les rendez-vous hebdomadaires convenus avec Henri Manning et tiqua quand la réceptionniste lui annonça que son patron s'était absenté quelques jours. Manning ne lui avait parlé d'aucun déplacement. Par ailleurs, comme elle avait pu le constater lors de la préparation de son voyage, il n'était pas du genre à improviser. Elle décida de laisser la question en suspens pour l'instant. Dans trois jours, elle rappellerait. S'il ne réapparaissait pas, elle aviserait.

Depuis son arrivée à Giovinazzo, elle avait du mal à trouver le sommeil. Elle se rappelait qu'avant la disparition d'Antoine, ils n'étaient plus tout à fait heureux. Aujourd'hui, elle s'inquiétait de savoir ce qu'elle ressentirait face à lui. Le haïrait-elle pour son silence, l'aimerait-elle à nouveau ? Car si elle était tout à fait honnête, elle n'était plus vraiment sûre de ses sentiments. La douleur avait éteint la douceur passée et la haine avait

déteint. Elle avait oublié ce qu'il prenait au petit déjeuner, la couleur des costumes qu'il portait pour aller travailler, les films qui le tenaient éveillé. C'était plus facile de ne pas s'en rappeler.

Quand l'angoisse était trop forte, elle appelait John. Elle faisait mine de prendre des nouvelles de sa fille, mais la conversation déviait toujours vers des considérations plus éloignées. Il était question de choix qui, souvent, sont autant d'erreurs que de passions, et de lendemains qui parfois déchantent, sans qu'on sache très bien pourquoi. Elle voyait bien qu'il se tourmentait de la savoir seule dans l'un des bastions mafieux du sud de l'Italie, à la recherche d'un homme qui avait sans doute bien plus à lui cacher qu'à lui offrir. Il s'inquiétait pour elle, mais elle voyait bien qu'il s'inquiétait aussi pour lui. Il avait peur de ne pas faire le poids, de ne jamais avoir sa chance. Cela flattait Alice, mais elle ne pouvait pas totalement lui donner tort. La situation lui interdisait la moindre promesse et l'empêchait tout bonnement d'être lucide sur ce qu'elle ressentait pour lui. C'était trop tôt, ou trop tard, et cela ne changeait pas grand-chose en fin de compte.

— Qu'est-ce que tu feras si tu ne le retrouves pas ? lui demanda John, un soir.

— Je demanderai pardon à ma fille.

— Pardon pour quoi ?

— De n'avoir pas compris qu'il allait partir.

Le sixième jour, elle abandonna les recherches et profita d'une brise clémente pour aller bouquiner au pied de la fontaine du centre-ville, l'un des rares endroits où l'horizon s'étirait jusqu'à la mer. Les vieux s'installaient sur les bancs disposés en arc de cercle, disparaissaient lorsque les cloches de la cathédrale annonçaient midi, puis revenaient en fin d'après-midi débattre des faits et gestes de leurs voisins.

Le septième jour, elle pensa repartir. Chacune de ses tentatives n'avait rien donné. Elle n'avait aucun soutien en ville, aucun point de contact, pas même le début d'une piste. Elle pouvait bien déambuler des semaines

entières dans la cité, c'était aussi vain et démoralisant que de nager à contre-courant. La seule chose qui l'empêchait de rentrer sur-le-champ était l'idée de revenir les mains vides et la perspective de la peine qu'elle ferait à sa fille. Rentrer, c'était finir par accepter qu'Antoine était parti et vivre comme s'il n'avait jamais été là. C'était ne plus pouvoir se trouver d'excuses pour les nuits sans sommeil, les soirées sans rires, les amis qu'elle ne voyait plus.

Ce soir-là, elle fit une dernière virée sur le port. Les barques aux coques bleu clair semblaient épouser la mer et se gondolaient avec la grâce d'une débutante. Elle plongea sa main dans l'eau et caressa les poissons qui taquinaient le bord. Chaque fois, ils s'échappaient entre ses doigts pour rejoindre les profondeurs. Alice songea qu'ils n'auraient pas pu mieux témoigner de son désarroi actuel. Elle se redressa et rejoignit la maison d'hôtes pour annoncer à la propriétaire qu'elle partirait le lendemain.

— Vous êtes sûre ? demanda tristement la patronne.

Alice hocha la tête et prit la direction de sa chambre. Il n'était pas utile d'en dire davantage. La maîtresse des lieux savait très bien ce à quoi Alice renonçait. Giovinazzo était une petite ville où l'on avait appris à se taire, où l'on venait se terrer et servir de chair à canon aux parrains de la Sacra Corona Unita, l'organisation mafieuse de la région qui s'enrichissait de son négoce sale avec les Balkans.

Alice pleura tellement cette nuit-là qu'elle se demanda si elle avait dormi. Ce dont elle se souvint parfaitement, en revanche, c'est d'avoir senti une main lui caresser les cheveux puis lui bâillonner la bouche pour ne pas qu'elle crie. Le visage torturé d'Antoine était penché sur son lit et des mots étaient comme sortis d'outre-tombe : « Si tu voulais me faire buter, tu ne t'y prendrais pas autrement. »

30

Il ne sait plus depuis combien de jours il est là. Il a perdu la notion du temps. Il sait juste qu'on ne souhaite pas le voir mourir trop rapidement puisqu'on le nourrit régulièrement. Mais on ne souhaite pas qu'il survive non plus puisqu'on le bat avec tout autant de précision.

Il n'a pas reconnu les mains qui lui ont démoli le visage, ni celles qui lui ont tordu le genou. On lui a bandé les yeux et attaché les mains derrière le dos. On lui a dit : « Il y a un seau dans un coin si tu veux pisser. » Mais la plupart du temps, il arrive trop tard ou peine tellement à s'orienter qu'il urine à côté. Et maintenant, l'odeur pestilentielle qui a envahi les lieux lui file la nausée.

Il ignore s'il est dans une cave, une cellule, ou dans le sous-sol d'une maison. Il peut juste dire que les murs sont froids et qu'il gèle les trois quarts du temps. La personne qui le nourrit est une femme. Il le sait à cette façon qu'elle a de lui nettoyer le contour des lèvres quand la nourriture bave un peu. Personne ne lui parle, et quand il pose une question, on lui répond d'un coup dans l'estomac ou sur la tempe, c'est selon. Parfois, ils sont plusieurs dans sa cellule. Il le sait à la force des coups qui varient d'un poing à l'autre.

Depuis quelques jours, il s'est habitué au noir, si bien qu'il parvient à discerner l'ombre de ses geôliers. Il sait à présent qu'ils sont trois. Trois hommes. Il le sait car un jour ils sont venus ensemble et il a distinctement vu apparaître face à lui trois taches noires de taille et de densité égales.

Depuis plusieurs heures, maintenant, ou peut-être plusieurs jours – comment pourrait-il seulement en être sûr ? –, il ne parle plus. Il ne remercie plus la femme qui prend soin de lui, il ne crache plus au visage des hommes qui lui pilonnent les flancs. Son esprit fonctionne au ralenti et il ne peut s'empêcher de trouver ironique que l'âge ne soit pour rien là-dedans. Souvent, il pense qu'il va mourir. Cette pensée ne l'attriste pas démesurément car, s'il est tout à fait honnête, il n'a plus grand-chose à attendre de la vie. Il le voit bien, même son personnel de maison est plus heureux que lui. Ce qui, pour un lord anglais, n'est pas loin d'être une infamie. À ce titre, il songe qu'il n'a jamais été aussi mal reçu en Italie…

Aujourd'hui, une nouvelle main l'a frappé, une main qu'il ne connaissait pas. Elle était plus jeune que les autres, moins rodée au combat. Une main d'intellectuel, il aurait pu le jurer. Il le sait, car après que cette main lui a retourné l'estomac, elle est venue étouffer les sanglots de son propriétaire.

Il vient encore de pisser à côté. Ses poignets sont irrités à force de frotter l'un sur l'autre. Il s'allonge à même le sol, las de la puanteur et de la douleur. Finalement, il ne vaut pas mieux qu'un autre. Il n'est qu'un vieillard qui crève à petit feu et pense dix fois par jour qu'il n'a plus l'âge pour toutes ces conneries.

31

Il n'avait pas beaucoup changé mais il avait gagné quelques plis sur le corps et une dureté qu'elle ne lui connaissait pas. Il lui parlait tout bas, mais ce n'était ni un murmure ni une prière. Antoine avait la froideur des soldats.

Alice ne parlait pas. Elle le regardait comme on regarde un homme qui réapparaît, submergée par un flot d'émotions contradictoires. Elle avait mille questions à lui poser et tout autant de reproches et de sourires à lui faire. Il était assis sur le bord du lit, prêt à s'enfuir si la situation l'exigeait, et lui aussi la contemplait, comme on contemple la femme qu'on a laissée, coincé entre l'envie et la culpabilité. Ses mains se baladaient sur ses épaules et ses bras ; elles avaient besoin de se souvenir. Quand elles remontèrent à la base de son cou, puis sur ses joues avec davantage de douceur et d'hésitation, Alice sut que leurs corps n'avaient rien oublié de leur attrait. Et quand leurs silences se prolongèrent, elle devina que ce qu'ils avaient à se dire n'allait pas leur permettre d'aller mieux et qu'ils allaient donc devoir attendre un peu.

Ils firent l'amour avec urgence et passion, en explorant chaque parcelle de l'autre pour s'assurer que tout cela existe vraiment. Leurs gestes étaient un peu rouillés, un peu timides, parfois. Ils disaient que l'un et l'autre n'avaient touché personne depuis un long moment, que leurs mains s'étaient attendues finalement. Leur danse manquait de souffle et ça les faisait rire par instants. Tout était simple et évident, pas vraiment dans la séduction mais plutôt dans l'absolue nécessité de reprendre quelque chose

qu'on leur avait enlevé. Une caresse en entraînait une autre, un baiser en appelait un autre, et jamais ils n'en avaient assez. Car s'interrompre c'était parler enfin, et ils savaient qu'ils n'allaient pas se dire que des choses bien. C'est lui qui prit les devants.

— T'en as mis du temps.

Elle rit à défaut d'autre chose. Hier encore, elle l'aurait inondé d'amertume et de colère. Mais là, recroquevillée dans ses bras, elle se foutait de l'enfer qu'elle avait traversé. Peu lui importait de retracer sa vie sans lui, elle voulait juste comprendre pourquoi. Pourquoi il était parti comme ça.

Il fixa le plafond, comme si la réponse à cette question n'était plus très nette dans son esprit, comme si les deux années écoulées avaient remis les choses en perspective et que les motivations d'hier semblaient bien dérisoires aujourd'hui.

— J'aimerais te dire que je suis coincé et que je n'ai pas eu le choix, dit-il. Qu'on m'a forcé à disparaître. Parce que tout cela est vrai. Mais pour être tout à fait honnête, on est très loin du compte… Tout ça n'aurait jamais dû arriver, ça n'avait pas sa place dans notre vie.

— Alors pourquoi ?

Il hésita, chercha encore ses mots.

— Parce que j'ai été faible. Et quand les gens faibles font des erreurs, Alice, ils le payent toujours de leur vie. Crois-moi, c'est une loi de ce monde qui n'appelle aucun contre-exemple.

— Des erreurs ? Mais quels types d'erreurs ? demanda-t-elle, inquiète. Qu'est-ce que tu as fait de si grave que tu doives disparaître ?

— J'ai accepté de l'argent, beaucoup d'argent…

Alice se redressa et s'échappa des bras d'Antoine. Elle avait besoin d'être totalement objective pour entendre ce qui allait suivre, et cela nécessitait de ne pas être attendrie par une caresse ni troublée par la douceur d'une étreinte.

— De l’argent ? répéta-t-elle presque par automatisme. Mais pourquoi ?

— Pourquoi ? Comment veux-tu que je réponde à ça ? Pourquoi l’argent est-il ce dont on rêve le plus dans la vie ?

— Arrête, Antoine ! s’agaça Alice. Ce n’est pas la question que je te pose et tu le sais très bien ! Tout allait bien, on vivait bien, on n’avait pas besoin d’argent… Pourquoi est-ce que tu nous as fait ça ?

— Parce que je suis con ! Qu’est-ce que tu veux que je te dise ? Parce que je ne savais pas à l’époque que le fait de vous avoir, Suzy et toi, c’était largement suffisant. Rare et suffisant.

C’était la première fois qu’il prononçait le prénom de leur fille. Alice attendit qu’il s’attarde davantage, qu’il prenne de ses nouvelles et réclame une photo. Pour un père, ça semblerait normal. Mais il ne dit rien. Il ne demanda rien.

— Tu ne veux pas la voir ? Tu ne veux pas savoir comment elle va ? demanda-t-elle, effondrée.

La voix d’Antoine se brisa, et quand il se blottit dans ses bras, s’agrippant à elle comme un naufragé, elle comprit que le pire dans la vie n’était pas d’ignorer ce que deviennent les gens qu’on aime, mais d’apprendre qu’ils sont malheureux. Cette nuit-là, ils ne parlèrent ni de Suzy ni de leur vie. Ils laissèrent ces considérations au lendemain et s’endormirent presque l’un sur l’autre. Ils s’éveillèrent à l’aube, quand les premiers rayons du soleil cognèrent sur les persiennes. Antoine ne pouvait pas rester longtemps et Alice ne pouvait dire à personne qu’ils s’étaient vus. Il en allait de sa sécurité, précisa-t-il. Mais il promit de repasser une fois la nuit tombée, et cette fois de tout lui expliquer.

Alice quitta sa chambre pour redécouvrir la ville avec une perspective plus touristique. Elle avait le sourire ému des jeunes filles à qui l’on vient de faire un compliment. Ni la pluie, qui s’abattit sans prévenir, ni l’impolitesse des passants pressés ne vinrent éteindre l’euphorie qu’elle ressentait en cette matinée. Il fallut attendre 9 heures et son rendez-vous

téléphonique quotidien avec Henri Manning pour que les premiers signes de contrariété apparaissent. Son patron n'était toujours pas réapparu à l'hôtel. Cela faisait plus de quatre jours à présent. Son inquiétude grimpa encore d'un cran quand elle appela John à la Villa Dupont pour le prévenir que Manning était introuvable et avait ignoré deux appels d'affilée.

Le majordome confirma ses craintes. Jamais Manning ne disparaissait sans prévenir. Jamais il ne transgressait les règles qu'il avait lui-même établies. John savait à quel point Manning pouvait se montrer obsessionnel quant au respect des rituels, inhérents à chaque déplacement. Quelque chose de grave était survenu, il le présageait. Il promit d'enquêter de son côté et de refaire un point avec elle en fin de journée. Et parce que les mauvaises nouvelles sont parfois plus douces quand elles vont par deux, Alice finit par avouer ce qui, elle le savait, allait bien plus encore inquiéter John.

— Je l'ai retrouvé… dit-elle.

Et dans la voix de John, elle perçut une tristesse infinie. Même quand il lui souffla « je suis heureux pour toi », même quand il s'ébahit en riant faussement des talents d'enquêteurs des employés de la Villa. Même quand il raccrocha en l'embrassant, sans même demander comment s'étaient passées les retrouvailles.

32

Comme souvent quand il ne voyait plus d'issue à rien, John appelait son père. Non pas qu'il soit le plus optimiste des pères, mais quarante années passées au service d'un patron à la personnalité passablement perverse en avaient fait le plus imaginatif des hommes. Il avait réponse à tout et connaissait si bien les mécanismes tordus qui agitent les puissants qu'il savait chercher là où les autres se cognaient la tête contre les murs.

— Je vous avais dit de ne pas le laisser partir, gronda-t-il d'entrée de jeu, alors que John et le reste du personnel s'étaient réunis dans la cuisine de la Villa Dupont.

— Une fois qu'on a dit ça… grinça Hector en allumant une clope.

— Vrai que ça ne fait pas vraiment avancer notre affaire, ajouta Judith en piquant une taffe sur la cigarette du jardinier.

John père les regarda, atterré. Tout foutait le camp dans cette maison. Jamais Hector n'aurait osé allumer une cigarette, de son temps. Et jamais Judith n'aurait contrarié qui que ce soit. Avec la plus grande discrétion, John pria son père de mettre un peu d'eau dans son vin et d'être davantage dans le conseil que dans le jugement. Et parce qu'il s'estimait plus armé pour la lutte des classes que celle des générations, l'ancien majordome s'inclina et leur livra la clé à toute cette histoire de disparition.

— Je crois qu'il est l'heure d'appeler Gisèle de Serpentis, dit-il avec fermeté devant un auditoire étourdi qui ne voyait pas bien ce que

l'intervention de l'égérie ratée d'un peintre tout aussi raté pouvait bien permettre de démêler.

À défaut de révéler quelques secrets d'alcôve, le vieil homme attrapa son téléphone et convoqua Gisèle sur-le-champ, spécifiant, avec le vouvoiement qui s'imposait à une femme de son rang, qu'elle devait prendre avec elle *son nécessaire et toute sa tête*.

Quand Gisèle de Serpentis pénétra dans le salon d'été de la Villa, un vent d'insolence décoiffa l'assemblée. Elle rayonnait dans son tailleur jaune aux motifs aussi étirés que son trait d'eye-liner. Et son rire carnassier résonna jusqu'au grenier tandis qu'elle les invitait tous à prendre place autour d'elle, demandant à ce qu'on lui explique de manière concise, pour ne pas déjà l'épuiser, la situation. Ce fut John qui s'exécuta. Le majordome étant le seul à correspondre régulièrement avec Alice, tous jugeaient qu'il était également le seul à avoir une vision relativement claire de l'affaire.

— Cette jeune femme vous plaît, je le vois, conclut Gisèle après avoir écouté le résumé des faits.

Les collègues de John opinèrent plus ou moins discrètement, provoquant la colère du majordome qui bondit de son fauteuil pour se planter au milieu du salon.

— Pourrait-on, s'il vous plaît, rester concentrés sur l'affaire qui nous réunit, c'est-à-dire la disparition de monsieur Manning ? Gisèle, pouvez-vous, oui ou non, nous aider à le retrouver ?

— Évidemment ! dit-elle avec la plus grande certitude dont elle pouvait faire preuve si tôt dans la matinée. Que voulez-vous, John, l'homme est faible, c'est bien connu, mais les femmes sont folles puisqu'elles les aiment…

Comme toujours avec Gisèle de Serpentis, personne n'était bien sûr de comprendre ce qu'elle voulait dire. Et les visages circonspects qui la fixaient comme des gambas échouées sur l'étalage d'un poissonnier l'encouragèrent à développer davantage.

— Ce n’est pas l’homme qu’il faut chercher, dit-elle, mais la femme qui est assez folle pour l’aimer.

Passablement mouché par tant de poésie, John père prit la main de Gisèle et lui souffla toute son admiration. Hector cria au génie, Merencia et Judith louèrent sa grande lucidité. Seul John resta muet, pensif. Il finit par réagir avec la rigueur que sa fonction exigeait.

— Une fois qu’on a dit ça, ça nous avance à quoi ?

Gisèle sourit et plaça son *nécessaire* à ses pieds en faisant de grands mouvements amples et lents, sans doute destinés à donner une certaine dramaturgie à l’instant.

— Une fois qu’on a dit ça, on balise le terrain, cher ami. On repère, on s’arme, puis on pique !

Elle ouvrit son *nécessaire* qui ressemblait, vu de l’extérieur, à ces vanity-cases dans lesquels les maquilleuses rangent tout leur matériel arc-en-ciel. Les employés de la Villa approchèrent leur tête, curieux et impatients. À l’intérieur, des centaines de fiches bristol colorées, dont les tons devaient sûrement correspondre à des thématiques spécifiques, étaient séparées par des intercalaires numérotés.

— Qu’est-ce que c’est ? demanda Merencia.

— Des rapports de police ? s’inquiéta Hector.

— Son casier judiciaire ? paniqua Judith.

— Presque ! Vous avez sous les yeux l’intégralité de la vie sexuelle de votre patron depuis qu’il est en âge de donner un minimum de plaisir. Aux femmes, j’entends, déclara Gisèle.

Par pudeur autant que par effroi, tous firent un pas en arrière et regagnèrent sagement leur place. Ils s’étonnèrent qu’on ait jugé bon de cataloguer de telles données, mais également de l’épaisseur du dossier. Leur patron avait visiblement connu des années fastes.

— On sait maintenant qu’il a vécu toute sa vie sur le dos des femmes, lança Hector, hilare.

La blague fit rire Gisèle aux éclats.

— Comme c'est bien dit ! Ahhh ! Les hommes qui travaillent au grand air… Eh oui…

Sa pensée s'arrêta là, si bien qu'Hector n'était pas sûr de savoir s'il pouvait faire le fier. Dans le doute, Merencia lui donna une claque sur la nuque en lui rappelant qu'on ne parlait pas comme ça des gens, surtout quand on vivait à leur crochet. Réplique qui fit dire à Gisèle :

— Ahhh ! Les femmes qui travaillent en cuisine… Eh oui…

Personne, là non plus, ne sut ce que cela signifiait.

Étourdi par le désordre ambiant, John père se racla la gorge et tenta de remettre un peu d'ordre dans les débats. Son fils lui en sut gré et rappela que dans une affaire de disparition, chaque minute comptait. Il avait vu ça à la télé.

— Vous avez raison, s'excusa Gisèle en posant son *nécessaire* sur les genoux. Revenons à nos affaires. Henri est donc reparti à Todi. Todi… C'était quelle année, déjà ?

— C'était pile en 2000, répondit John père.

— John, quelle mémoire vous avez là ! s'extasia Gisèle. Vous vous entraînez depuis que vous ne travaillez plus, j'imagine ?

— Chaque jour, je m'efforce de faire des petits exercices qui stimulent le cerveau. Mots croisés ou Sudoku, selon l'humeur.

— Cela se voit !

— Je m'entraîne aussi quand je fais les courses, en lisant d'abord avec attention la liste préparée par ma femme, que je froisse ensuite et jette volontairement à la poubelle avant de partir au supermarché.

— Évidemment ! Et bien sûr, vous n'oubliez jamais rien !

— Comment savoir ? Ma femme oublie toujours tout, c'est bien pour ça qu'elle fait des listes ! ironisa le vieux majordome.

Gisèle fit résonner son rire jusqu'au plafond, à tel point que son chignon dégringola du haut de son crâne. Elle le replaça de quelques coups de

poignet nerveux qui filèrent des complexes à Judith dont la crinière blonde s'évaporait toujours avec la plus grande indiscipline.

— Est-ce qu'on peut revenir à nos moutons ? intervint John qui commençait à s'impatienter.

— Bien sûr, se ressaisit Gisèle. On a donc dit 2000…

Elle plongea sa main dans les fiches et attrapa tous les dossiers consignés correspondant à cette année-là. Il y en avait quatre. Elle les feuilleta, repéra le bon, puis remisa les autres dans la boîte.

— Ah, oui ! Aïe, pas terrible, commenta-t-elle en relisant ses fiches.

À chacune de ses onomatopées, John père lançait un regard accusateur aux membres de la maisonnée, qui aussitôt baissaient la tête comme des écoliers pris en faute.

— Celle que nous cherchons s'appelle Silvia Moreno, déclara Gisèle avec la plus grande solennité. Quand Henri l'a connue, elle avait 23 ans et possédait un petit café en centre-ville, qui faisait les expressos les moins chers du quartier. Elle a trois frères, tous plus âgés qu'elle, dont deux ont passé quelques années en prison pour voies de fait. Son père était alors maire de Todi. Un homme omnipotent et corrompu qui a élevé ses fils pour lui ressembler.

— Comment savez-vous tout ça ? demanda Judith, ahurie.

— Je n'ai aucun mérite, ce sont les retours d'expérience d'Henri, si je peux les appeler comme ça…

Elle saisit un bristol et le tendit au jeune majordome.

— Ici, vous trouvez tous les lieux où vous êtes susceptible de la croiser : adresse personnelle et adresse du café, résidence des parents, des frères. Ainsi que les numéros de téléphone et les numéros d'urgence. Commissariat local, hôpital de la ville, mairie…

— Ça remonte à vingt ans. Comment savoir si toutes ces informations sont toujours valables ?

— Toutes les données sont actualisées chaque année. Croyez-moi, tout est absolument exact.

— Actualisées ? Mais, qui… ?

— C'est moi, annonça John père à son fils.

— Et un peu moi aussi, parfois, ajouta Merencia. Mais uniquement lorsque monsieur Manning voyage dans les pays hispanophones.

— Hein ??!!

Hector, Judith et John se figèrent, effarés qu'une telle association de malfaiteurs puisse exister dans leur dos.

— Alors depuis tout ce temps vous cautionnez ? cracha le jeune majordome.

— Pas du tout ! On évite simplement que la situation ne dégénère, c'est différent ! expliqua le père.

— Et surtout on répare les torts quand on peut le faire ! développa la cuisinière.

Les employés de la Villa découvrirent ainsi pourquoi, à chaque déplacement de leur patron, ils devaient rapidement encadrer ses voyages et en assurer le suivi. La première année, le frère vénézuélien de l'une de ses conquêtes s'était pointé à la porte pour lui casser la gueule. Il avait fallu investir dans une porte blindée. La deuxième année, une jolie liane ardéchoise avait porté plainte pour harcèlement sexuel. Il avait fallu verser d'indécentes indemnités. La troisième année, toute une famille amazonienne était venue réclamer un sacrifice pour guérir leur fille de la dépression dans laquelle elle était plongée depuis le départ d'Henri. Il avait fallu tuer le chien. Pour éviter que ce genre de désagréments se reproduise, une fausse identité avait été créée, celle de Sam Raincheck. Le courrier qui parvenait à son intention dans la boîte postale ouverte en Suisse était relevé tous les mois par John père, qui s'assurait ainsi qu'aucun cataclysme ne couve. En parallèle, un débriefing précis de chaque voyage était effectué en présence de Gisèle de Serpentis.

— Il y a des choses que seule une oreille féminine entraînée est capable de prédire, justifia-t-elle.

Pour une fois, Judith et Merencia voyaient très bien ce qu'elle sous-entendait.

— Si vous faites cette tête de trois pieds de long, c'est qu'il s'est tout aussi mal comporté à Todi, j'imagine, s'aventura John.

Son père hocha la tête et son fils obtint la réponse qu'il cherchait dans ses yeux meurtris.

— Quelques complications sont en effet apparues à l'occasion de ce voyage, put lire Gisèle sur sa fiche.

— Le père de Silvia Moreno a insisté pour que monsieur Manning épouse sa fille. Leur relation commençait à faire jaser, l'honneur de la famille était en jeu, développa John père qui n'avait pas besoin de notes pour se rappeler ce triste épisode.

— Mais Henri n'est pas le genre d'homme à qui l'on met la corde au cou, poursuivit Gisèle. Et il s'est carapaté sans prévenir la veille de la cérémonie…

— Non sans laisser une trace indélébile de son passage…

— C'est-à-dire ?

— Un fils, révéla le vieux majordome.

John, Merencia, Hector et Judith s'étranglèrent. Jamais leur patron n'avait fait mention d'un fils. Et ils durent contenir leur dégoût quand John père leur expliqua que Manning, malgré les nombreuses lettres de Silvia Moreno, n'avait jamais cherché à le connaître ni à aider la famille.

— Comment peut-on… ? demanda Judith, incrédule.

— On peut… Quand on a eu une enfance si douloureuse que la simple vue d'un enfant vous est insupportable, glissa Gisèle dont la voix brisée disait qu'elle parlait aussi pour elle.

Soudain, tous mesurèrent la gravité de la situation et la dangerosité de ces terres italiennes où Manning s'était évaporé.

— C’est du suicide, s’exclama, affolée, Merencia, qui comprit que ce voyage était le geste désespéré d’un homme qui en avait trop fait, une sorte de révérence.

Elle s’excusa et partit se cacher dans la cuisine pour pleurer, autant par pudeur que par honte de s’être attachée à un monstre. Quand elle réapparut dans le petit salon, personne n’avait bougé, ni prononcé le moindre mot. Tous s’interrogeaient en silence sur la marche à suivre. Fallait-il transgresser les règles et contrarier les désirs du maître ? Fallait-il le laisser payer pour une vie d’étourdissements puérils et inconscients ?

— Je vais aller le chercher, finit par décréter John.

Personne ne s’y opposa. Alors Gisèle se leva, satisfaite, son *nécessaire* à la main. John la raccompagna à la porte, conscient que la relation entre cette femme et son patron devait cacher de nombreuses ambiguïtés.

— Pourquoi fait-il ça ? Que cherche-t-il ? demanda le majordome en abandonnant l’ancienne égérie sur le seuil de la maison.

— Il est parfois difficile de comprendre les gens. C’est comme ça. Henri est un drôle de bonhomme, que voulez-vous ? dit-elle en s’éloignant.

Le majordome la retint par le bras et l’irrévérence troublante de ce geste découragea Gisèle de lui tourner le dos.

— C’est une excuse suffisante, vous trouvez ?

Gisèle secoua la tête. Elle s’approcha du jeune majordome et, d’un sourire triste, lui caressa la joue.

— Comme je vous l’ai dit, John, les hommes sont faibles…

— … et les femmes sont folles puisqu’elles les aiment, enchaîna-t-il.

Gisèle sourit à nouveau, d’un sourire plus triste encore, et John devina qu’ils étaient bien nombreux dans ce monde à faire passer leurs désirs après ceux des autres, et que cette mauvaise habitude, à force, vous empêchait de vous construire une vie. Mais il comprit aussi que la femme qu’il regardait franchir le porche de la maison avait beau marcher avec la grâce d’une

demoiselle, porter un tailleur plus jaune encore que le soleil, cette femme était morte depuis longtemps.

33

Antoine se faufila dans sa chambre à la nuit tombée, comme il l'avait promis. Et Alice se demanda où il avait bien pu apprendre à s'introduire si discrètement chez les gens. Quand ils vivaient ensemble, il était incapable de fermer une porte sans faire de bruit. Ils avaient beaucoup de choses à se dire, mais comme la veille, ce furent leurs corps qui parlèrent les premiers. Quand leurs sens furent enfin rassasiés, alors, sans trop s'éloigner, ils purent revenir sur le passé.

— J'ai fait beaucoup d'erreurs, dont celle de nous croire intouchables. Et regarde où nous en sommes. À voler une partie de jambes en l'air dans un hôtel miteux d'une ville gangrenée…

— C'est une scène de film, dit Alice en souriant, s'efforçant de rester optimiste.

— C'est un épilogue, Alice. Je suis coincé ici pour un an, deux ans, une vie, je ne sais pas. Je vais sans doute crever ici bien avant l'heure, et il n'y a rien que je puisse faire contre ça.

Alice se redressa d'un mouvement d'épaules et s'assit en lotus face à lui.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Si c'est un problème d'argent…

— Ce n'est pas un problème d'argent ! Ce n'est plus un problème d'argent…

Il lui prit la tête dans les mains et lui embrassa le front pour se laisser le temps de trier ses pensées. Il avait tellement menti depuis deux ans, à tout le

monde et d'abord à lui-même. Il s'était construit une nouvelle identité, inventé tant d'histoires qu'il se réveillait certains matins sans plus savoir quelle partition il devait jouer. Il communiquait par chuchotements, à l'aide de messages codés, indics et appels cryptés. Jamais, en deux ans, il ne s'était retrouvé à pouvoir parler normalement à une femme à qui il était en droit de dire la vérité. Chaque jour, il mentait pour survivre ou rembourser sa dette. On lui avait dit, avant de partir, que la vie qui l'attendait ici n'était rien comparée à l'enfer qu'on lui promettait en prison. On lui avait dit ça comme s'il partait en excursion, comme si c'était pour son bien. Ce qu'on lui avait caché, en revanche, c'est qu'il se perdrait en chemin.

— Je ne sais plus qui je suis, Alice…

— Bien sûr que tu le sais, dit-elle en l'enlaçant. Tu es l'homme que j'aime et le père de Suzy.

Il la repoussa pour la fixer froidement.

— Cela fait longtemps que cet homme-là n'existe plus, Alice. Ici, je suis un homme qui n'a pas fait d'enfant, un homme que personne ne peut atteindre puisqu'il n'a plus rien. Tu comprends ?

Non, Alice ne comprenait pas. Elle ne voyait pas comment sa vie avait pu virer du jour au lendemain en bande-annonce de mauvaise série B. Comment un jeune père de famille, logisticien dans une boîte d'import-export, se retrouvait à jouer les clandestins dans le sud de l'Italie et à porter un flingue à la ceinture.

— J'ai fait des erreurs… De graves erreurs, dit-il.

Et elle l'écouta raconter comment, pour boucler les fins de mois difficiles après la naissance de Suzy, il avait commencé à détourner quelques biens et à les revendre au marché noir. C'était facile. C'est lui qui était en charge de l'inventaire des cargaisons. Il disait que certains objets s'étaient perdus ou brisés en route. Jamais on ne mettait sa parole en doute. Il était assez intelligent pour voler avec parcimonie. Il dérobait juste le nécessaire. Mais, un jour, alors qu'il revendait une pièce au marché noir, un

homme l'avait approché. Un Italien. Un mafieux. Il cherchait un mode de transport sécurisé pour faire remonter la drogue que son clan produisait vers la France. En Italie, ils avaient trouvé le moyen de l'embarquer discrètement sur les navires de l'entreprise. Ils avaient juste besoin que le gars qui réceptionnait la marchandise ferme les yeux et garantisse la sécurité de leur cargaison jusqu'à ce que leurs hommes viennent la récupérer. Et le gars, c'était Antoine.

— Je n'ai pas su dire non. Ils m'offraient une somme indécente simplement en échange de mon silence. Je n'avais qu'à fermer les yeux. Je n'avais pas l'impression de faire quelque chose de mal. Et je vous mettais à l'abri, Suzy et toi…

Alice eut un haut-le-cœur. Antoine détourna la tête pour ne pas sentir ses yeux révulsés, puis il poursuivit :

— Un jour, les flics me sont tombés dessus lors d'une livraison. Ils m'ont pris en flag dans les entrepôts, au milieu des conteneurs de drogue…

Incrédule, Alice écouta Antoine lui raconter l'interrogatoire serré au commissariat. Ils en avaient assez pour l'envoyer à l'ombre pour au moins dix ans. Les inspecteurs ne donnaient pas cher de sa peau en prison. Un col blanc comme lui, ça finissait le bide lacéré sur les chiottes de sa cellule en moins d'une semaine. Alors ils lui avaient proposé un deal. Depuis plusieurs années, ils travaillaient de concert avec leurs homologues italiens pour démanteler le réseau. Malheureusement, ils venaient de griller leurs dernières cartouches, leur taupe s'étant fait repérer. Quatre ans de boulot perdus et toute chance de faire tomber les têtes envolée. Ils avaient besoin d'un nouvel homme fort à l'intérieur de l'organisation, quelqu'un d'assez intelligent pour monter rapidement les échelons, quelqu'un susceptible d'avoir accès à des informations confidentielles. Quelqu'un comme Antoine.

Le deal était simple : on l'envoyait en mission d'infiltration en Italie où il agirait comme un agent double. Jusqu'à ce qu'ils réunissent assez de

preuves pour abattre la pieuvre, Antoine Lotterie n'existerait plus, aucun contact avec son ancienne vie ne lui serait permis. Il serait au service de la France. On ne lui avait pas dit combien de temps cette « mission » prendrait. Personne n'en savait rien. Ça pouvait aller vite, avait dit l'un des flics. Ou bien prendre des années, avait dit un autre. Fallait faire la moyenne. Bien sûr, il n'avait pas le droit de dire quoi que ce soit ni à Alice, ni à ses parents, ni à son patron, ni à ses amis. Le jour où l'opération débuterait, il devrait tirer un trait sur son passé avec seulement l'espoir de pouvoir un jour le rattraper. C'était illusoire, Antoine le savait bien. Mais en terme de probabilité, c'était toujours mieux que de passer dix ans en taule et perdre à coup sûr toute chance de se reconstruire.

Il se souvenait encore du jour du départ. Il s'était levé plus tôt que d'habitude pour regarder sa fille dormir. Puis il s'était recouché, avait enlacé Alice et plongé sa tête dans sa nuque. Il avait essayé de lui faire l'amour, mais elle n'était pas d'humeur ce matin-là. Il avait pris une douche et accroché son peignoir sur la porte. Au petit déjeuner, il avait dessiné un sourire avec du Nutella sur les pancakes de Suzy. Elle avait tellement ri qu'il avait fait de même sur les tartines d'Alice. Il avait revêtu un jean et une veste bleu marine, prit son attaché-case, embrassé Suzy sur le nez, comme elle aimait. C'est à cette minute même que les mensonges avaient commencé. Il avait promis à sa fille de rentrer tôt pour la mettre au lit et à Alice de passer prendre de quoi manger chez le Chinois. Puis il avait pris la route jusqu'au Havre et mis la musique à fond pour éviter de penser. Il savait que les flics le suivaient, pas loin, sans doute juste derrière.

— Tu aurais dû m'en parler, me laisser un mot, au moins un adieu. Quelque chose, merde ! s'emporta Alice, au bord des larmes.

— Je ne pouvais pas…

Antoine lui prit la main, elle la repoussa.

— J'aurais pu t'aider.

À présent, elle pleurait. De rage, parce qu'elle n'avait rien vu venir ni rien deviné. De honte, parce qu'elle l'avait haï d'être parti et lui avait tant de fois souhaité le pire.

— Réjouissons-nous ! Pour une fois que les prières se réalisent, ironisa Antoine.

À vrai dire, il n'avait pas connu autre chose depuis ce jour où il était arrivé à l'entrepôt pile à l'heure pour retrouver les hommes chargés de récupérer la drogue qui avait voyagé depuis Bari. Les flics avaient tout préparé et briefé Antoine. Une unité d'intervention leur tomberait dessus au moment de la livraison de la came. Quand la fusillade éclaterait, Antoine devrait coller aux basques d'Emiliano Ferretti, son contact, et fuir avec lui. Les policiers s'assureraient qu'il ne leur arrive rien. Ils veilleraient aussi à ce qu'aucun autre homme de main du clan italien ne survive à l'opération. À charge pour Antoine de convaincre Ferretti de le ramener avec lui en Italie.

Quand la fusillade avait éclaté, Antoine avait cru mourir d'effroi. Ensuite, tout s'était déroulé comme prévu. Les flics avaient tiré à vue mais jamais sur lui, et Antoine avait fui dans les jambes de Ferretti. Ils avaient rejoint Giovinazzo par les petites routes, souvent tous feux éteints. Ça leur avait pris trois jours, en se relayant au volant et en pieutant sur la banquette arrière. Les flics avaient dit à Antoine qu'une fois arrivés sur place, il y avait une chance sur deux pour que les chefs du clan se débarrassent de lui, au propre, pas au figuré. Ils n'allaient pas s'encombrer d'un poids mort recherché par les forces de police françaises, à moins qu'il ne leur soit d'une réelle utilité. C'était bien vu. Effectivement, il s'était rapidement retrouvé avec un flingue sur la tempe. Personne n'avait voulu l'écouter, jusqu'à ce qu'il balance son va-tout. Depuis cinq ans, Giorgio Don Carlo, la tête pensante du clan, était emprisonné à Marseille, à l'isolement. Toutes les tentatives d'évasion avaient échoué, tout comme leurs velléités de communiquer. Un des gardiens de la prison devait une fière chandelle à

Antoine – une erreur de jeunesse, ils avaient grandi dans le même quartier et Antoine l'avait empêché de terminer du mauvais côté des barreaux. Du moins, c'est ce que les flics lui avaient dit de raconter. La légende qu'ils lui avaient fait répéter jusque sous la torture avant de partir.

Ce jour-là, Antoine avait gagné un sursis. Et quand le canal de communication avait été rétabli de manière régulière entre Giorgio Don Carlo et sa fratrie, il avait gagné leur respect. Le parrain l'avait convoqué dans son bureau. D'un étui en cuir brodé, il avait sorti un poignard avec lequel il lui avait volontairement entaillé le doigt, puis il avait demandé à Antoine de répéter après lui : « Je jure sur cette pointe de poignard baignée de sang d'être toujours fidèle à ce corps de société d'hommes libres, actifs, j'affirme appartenir à la Sacra Corona Unita et représenter n'importe où son fondateur Giuseppe Rogoli. » Depuis, Antoine vivait sous la protection du clan. À ses heures perdues, il s'occupait des basses besognes faites de menaces, de chantage ou de dettes qu'il fallait collecter. Une fois par semaine, il se rendait à Marseille sans que le clan ne se doute que le canal de communication mis en place avec le gardien de la prison avait surtout vocation à transmettre dans la plus grande discrétion toutes les preuves de leurs larcins.

Antoine raconta ainsi son quotidien comme on meurt un peu, parfois, en cherchant l'air entre deux syllabes. Alice se blottit dans ses bras.

— Échappons-nous ! dit-elle. Maintenant !

— Arrête !

— On s'enfuit cette nuit, on récupère Suzy et on disparaît !

— Alice, c'est impossible. Tu ne veux pas de cette vie-là. Crois-moi, il n'y a pas de bonheur possible dans la fuite. Et je ne veux pas que ma fille vive en regardant sans cesse derrière elle, ni qu'elle doive quitter en urgence sa maison, son école et ses amis à la moindre menace. Parce que c'est ça qui nous attend, tu comprends ?

— Alors quoi ? cria-t-elle.

Antoine lui mit la main devant la bouche avec autorité. On allait les entendre. N'avait-elle pas compris ? Que pouvait-il lui promettre aujourd'hui ? Que pouvait-il lui offrir ? Pas grand-chose, et sûrement rien qui la fasse aller mieux.

— Je ne partirai pas, dit-elle, devinant qu'il lui demandait de rentrer à Paris.

— Alors tu me feras tuer, répondit-il froidement avant de se rhabiller et de quitter la chambre comme il était entré : sur la pointe des pieds.

34

Il sait qu’il y a quatre mètres entre les deux parois les plus éloignées de sa cellule et que les pierres se réchauffent légèrement dans la journée. Il ne peut pas rester longtemps assis à même le sol car son dos se voûte et il finit toujours en position fœtale. Il ne peut pas non plus rester sur la chaise qu’ils ont installée à son intention car ses pieds tremblent sur le sol gondolé et ça lui réclame trop d’efforts de rester en équilibre. Alors, la plupart du temps, il marche d’un mur à l’autre, sauf quand les coups lui ont soulevé l’estomac et meurtri les reins, et qu’il se tord de douleur.

Il sait que ses ravisseurs se moquent tout autant de son âge que de tirer parti de son enlèvement. Pas une fois ils ne lui ont demandé un contact, un numéro de téléphone, s’il avait de la famille ici ou ailleurs, ce qui lui fait plutôt penser à un règlement de comptes personnel. Bien sûr, il a une petite idée de leur identité, et la seule question qui le garde éveillé est de savoir s’il aurait dû prendre plus de précautions.

Souvent, il pense à son fils. Il regrette qu’ils soient si vite rentrés à Todi. Il se dit qu’à sa place, il aurait aimé gagner un peu de temps, s’acheter quelques jours pour rattraper vingt ans. Ils auraient pu rouler jusqu’à Rome, ou même jusqu’à Bologne puisqu’il connaît bien le coin. La Villa doit être dans un état proche de l’Ohio. Sans plus aucune nouvelle de sa part, Merencia a dû hurler sa panique sur Hector qui s’est sûrement vengé sur les roses du jardin. Judith, comme toujours, a dû virer mutique, et John a sans doute appelé son père. Il se demande quelle a été la réaction d’Alice, il ne la

connaît pas encore assez bien pour anticiper ses faits et gestes. Il imagine des dizaines de scénarios et ça l'occupe assez pour tuer le temps.

Il sait qu'à Paris ils sont sans doute en train de remuer ciel et terre. Peut-être ont-ils appelé le maire de Todi, si ce n'est l'ambassade, et que l'un d'entre eux finira bien par apparaître. Mais il sera sûrement trop tard. Il le voit bien, ses forces diminuent de jour en jour, sa respiration est devenue aussi hachée que celle d'un asthmatique. Il ne doute pas que l'endroit où on le tient enfermé ne figure pas au cadastre. Il sait qu'il va mourir ici et que quand viendra l'heure, il ne saura même pas quel jour on est. Quand il pense à ça, il ne peut s'empêcher de réprimer un sourire. Il attend la mort, et il aime ça. C'est la première fois dans sa vie qu'il désire ainsi quelque chose.

35

Ce matin-là, John partit tôt pour l’aéroport. Il confia Suzy à Merencia qui retrouva naturellement l’appétit de cuisiner. Le majordome était heureux de remettre un pied dans un avion, de respirer l’air des carburants, d’observer les voyageurs pressés et les hôtesses aux aguets. Ça lui rappelait sa vie d’avant. Enfin, il repartait. Et même si c’était par devoir, c’était déjà un début à défaut d’être une fin en soi. Il savait depuis longtemps qu’il n’était pas heureux, qu’il préférait l’aventure et l’incertitude qui va avec à cette existence molletonnée. L’arrivée d’Alice avait renforcé ce sentiment. L’ennui avec l’amour, une fois qu’il vous coupe les jambes, c’est qu’il vous fait détester les jours trop lents.

Il y avait une certaine ironie à ce qu’ils se retrouvent l’un et l’autre à la pointe de l’Italie, à la recherche des hommes qui avaient cannibalisé leur vie. Bien sûr, il ne pouvait s’empêcher d’imaginer Alice dans les bras d’Antoine, et ça lui donnait le vertige quand ça ne lui collait pas carrément l’envie de se jeter de la carlingue. Parfois, quand son optimisme naturel resurgissait, il se disait qu’il n’était pas à l’abri d’une bonne surprise. Antoine avait peut-être refait sa vie, perdu une jambe, ou peut-être qu’après deux ans d’absence ils avaient oublié qu’ils s’aimaient. Mais tout ça, c’était de l’optimisme de comptoir, il le savait bien. Le problème n’était pas là. Que les retrouvailles d’Alice avec son ancien compagnon soient belles ou non, elles excluaient de toute façon John de l’équation. Car s’il y avait deux choses que la vie lui avait apprises, c’est qu’on ne remplaçait pas un visage

par un autre sans d’abord compter les bleus et qu’on ne suturait pas un cœur blessé avec des mains d’amateur.

*
*   *

Cette après-midi-là, Hector arpenta le jardin sans jamais mettre un pied à l’intérieur de la Villa. Il apercevait bien Merencia l’épier depuis la fenêtre de la cuisine et parfois même depuis la porte vitrée, mais il faisait comme s’il ne voyait rien. Il était en colère, tellement en colère que les lilas se prirent une volée qui les désintégra et les tulipes un uppercut qui les décapita. Quand Hector menaça de s’en prendre aux rosiers, la cuisinière sortit en trombe et poussa une bronca qui fit faner de peur les derniers muguets du printemps. D’habitude, Hector aurait hurlé plus fort pour la faire taire. Il aurait même agrémenté ses propos de quelques jurons du pays. Mais aujourd’hui, il ne trouvait plus les mots, ni en français ni en espagnol. Merencia l’avait trahi et l’inimaginable s’était produit. Ils avaient beau passer leurs journées et leurs nuits ensemble, ils arrivaient encore à se cacher des choses. À présent, il remettait tout en question, son amour comme ses illusions. Il avait cru que son mariage reposait sur des bases solides, sur une même hostilité viscérale à l’égard d’un homme qui les nourrissait, certes, mais détruisait tout ce qu’il touchait. Jamais il n’aurait pu imaginer que Merencia trempait dans les combines sordides de leur patron. N’était-ce pas elle qui, le soir, priait pour toutes celles qu’il avait abîmées ? Il réalisait aujourd’hui que ce n’était pas par bonté d’âme, juste par culpabilité.

— Il ne m’a pas laissé le choix, dit-elle, comme si ça suffisait.

Elle cogna le torse d’Hector pour le faire réagir, qu’ils puissent au moins en discuter. Mais son mari ne dit rien. Il attrapa le sécateur, étêta toutes les roses blanches du jardin et les réunit en un seul bouquet qu’il offrit à sa femme. En un seul geste, il venait de lui déclarer la guerre.

*
*   *

Ce soir-là, comme tous les soirs, Gisèle de Serpentis déposa son *nécessaire* au pied de son lit et choisit une fiche au hasard. Au total, il y en avait très exactement cent quatre-vingt-quatre. Cent quatre-vingt-quatre femmes avaient obtenu ce qu'Henri lui avait toujours refusé, son obsession et ses baisers. Elle effaça les plis de son déshabillé en soie, se cala confortablement contre son oreiller, et lut : *« 1974 – Mexico – Ana Simona. »* Cette année-là, Henri Manning avait passé trois mois avec la fille d'un riche éleveur de bétail qui étudiait pour devenir sociologue. Ana Simona vivait entourée de gardes du corps armés, dans la crainte journalière d'être kidnappée. Chaque moment passé avec Henri se déroulait sous haute surveillance, même quand ils s'enfermaient dans les salles de cinéma, même quand il la coinçait dans les couloirs de la faculté. Cela l'avait excité un moment, suffisamment pour qu'il imagine les stratagèmes les plus audacieux pour semer les protecteurs de la jeune héritière et qu'elle se laisse faire. Elle avait pris ça pour de l'amour. Forcément, à 20 ans, on pense toujours que les actes héroïques sont l'apanage des romantiques.

Un jour, Ana était revenue chez son père avec le genou cabossé – Henri l'avait défiée de traverser le campus sur le rebord des trottoirs à cloche-pied et elle était tombée. Henri avait été interdit de cité et la garde autour d'elle avait été renforcée. Loin d'abdiquer, il avait redoublé d'imagination pour contourner la muraille de Mexico. Il grimpait aux fenêtres, crochetait les serrures, se déguisait en vieillard, et parfois même en femme pour se hisser dans sa chambre du dortoir universitaire, l'embrasser dans un recoin de la cafétéria, lui rendre visite dans les vestiaires du tennis-club ou assister en sa compagnie aux conférences données par les féministes les plus influentes du pays. Quand il n'avait plus trouvé aucun charme à escalader les murs, ni aucune jouissance à être plus malin que dix hommes réunis, il avait regagné Paris sans regret ni tristesse, mais avec cette sensation déchirante d'avoir

une nouvelle fois échoué dans sa quête du désir. Rien, dans la vie d'Ana Simona, n'avait réussi à déclencher chez lui une vocation, ni même une obsession autre que l'assouvissement de certains caprices filants.

À son retour, il avait fourré sa tête dans les jupons de Gisèle et pleuré jusqu'à vouloir en finir. Alors, elle lui avait pris le visage dans les mains et lui avait caressé les cheveux comme on console un enfant, puis lui avait dit : « Le jour où la femme que tu aimes pleurera comme une môme entre tes jambes parce qu'elle n'arrive ni à aimer le monde ni à aimer la vie, ni à aimer tout court, alors, seulement, je t'autoriserai à mourir. » Puis elle s'était tue.

*
*   *

Cette nuit-là, John père ne parvint pas à dormir. Pour ne pas réveiller sa femme, il se leva et alla dans la cuisine. Il ouvrit une boîte en métal qu'il gardait au milieu des conserves et en sortit un vieux paquet de cigarettes. Il en restait trois ou quatre que le temps n'avait pas altérées. Cela faisait des années qu'il n'avait pas fumé. Plus de sept ans, il dirait. Il avait arrêté par lassitude au retour de vacances, quand il s'était rendu compte qu'il ne les fumait plus qu'à moitié et qu'elles n'avaient plus la saveur de l'été.

Avec sa bouche, il forma des ronds qui s'évaporaient à la chaîne, comme avant, quand il jouait avec ses potes à celui qui savait le mieux faire ricocher les volutes de cigarettes. Là, c'était hypnotisant de regarder les ronds se former puis disparaître les uns après les autres, ça l'empêchait surtout de voir apparaître le visage dévasté de son fils. Il lui fallut trois cigarettes pour éteindre le souvenir de la veille et ne plus avoir honte de ce qu'il avait fait, oublier qu'il avait forcé la main de John pour qu'il lui succède au service de Manning, qu'il avait parlé de devoir, d'héritage et de dignité. Pitoyable… Il ne s'était pas rendu compte, ce jour-là, du mal qu'il faisait. Il ne s'en était pas rendu compte parce que le mal était devenu une notion abstraite et suffisamment subjective pour qu'Henri et lui ne se posent

jamais la question de leurs agissements. Pendant quarante ans passés aux côtés d'Henri Manning, il en avait fait un bien de consommation.

Le goût de nicotine lui resta sur l'estomac. Il écrasa sa troisième cigarette dans l'évier et vomit. Il avala un grand verre d'eau pour faire passer la nausée puis alla se recoucher. Allongé sous les draps, il ne voyait plus apparaître les yeux de son fils sonnant la disgrâce. Il voyait les volutes de fumée naître et mourir en enfilade.

36

Regina déposa un plat de *rigatoni* au ragoût au milieu de la table, et bientôt, ses enfants n'en firent qu'une bouchée. Même son mari mangea avec entrain, ce qui ne lui était plus arrivé depuis son AVC. Un certain équilibre était revenu. Comme toujours, elle eut un regard pour tous ceux qui l'entouraient avant d'avaler sa première bouchée. C'était une tradition, presque une superstition. Sa façon à elle de bénir en silence chacun de ses enfants, de mesurer le chemin parcouru et le prix parfois cher qu'il avait fallu payer pour préserver une telle cohésion familiale.

Les frères s'étaient mis d'un côté de la table et leurs femmes de l'autre, avec Silvia. Les cousins Agosto, Zito et Giorgio papillonnaient dans le jardin, leurs assiettes à la main. Ils avaient besoin d'un peu d'intimité pour parler des filles, des examens et des tourments qui les accompagnaient. Ils riaient à gorge déployée et Regina songea que la jeunesse était bien naïve de croire qu'on pouvait rire d'un sujet aussi grave que l'amour.

À côté d'elle, Carlo passait son temps à piquer le pain de Federico qui se vengeait sur la miche d'Arturo. Ça piaillait comme des gamins, sous le regard amusé de leurs femmes qui n'avaient plus connu une telle légèreté depuis le lycée. Seule Silvia contemplait la scène perplexe. Il y avait bien trop d'effusions pour un déjeuner en famille, ça manquait d'insultes et de jérémiades. Jamais elle n'avait vu ses frères aussi bien accordés. D'habitude, ils n'étaient d'accord sur rien et protégeaient comme des chiens le moindre quignon de pain. Mais aujourd'hui, ils se rejoignaient sur tous

les sujets, même sur le Calcio et le Parti socialiste. Silvia n'était pas dupe. Une telle harmonie fraternelle ne pouvait signifier qu'une seule chose : l'un des frères avait fait une grosse connerie et il fallait faire front.

— Bon, ça suffit ! Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle froidement en faisant cogner ses couverts contre son assiette.

— Quoi ? On n'a pas le droit d'être heureux ? s'étonna Carlo en ricanant comme un adolescent.

— Si ça avait été ton truc, ça t'aurait pris beaucoup plus jeune, grinça sa sœur.

— Silvia, s'il te plaît, gronda Regina. Ne gâche pas cette journée.

— Je ne gâche rien, maman, je pose juste une question.

Les frères se regardèrent en biais, comme pour se concerter, mais ce fut la voix d'Andrea qui s'éleva. Le père s'essuya la bouche en insistant sur les coins, puis il demanda à ses belles-filles de les laisser seuls. Chez les Moreno, il y avait certains sujets qu'on n'étendait pas aux pièces rapportées et aux petits-enfants.

— Si tu ne supportes plus le bruit du bonheur, personne ne te force à rester, Silvia, dit le père.

— Parce que désormais on a droit au bonheur dans cette maison, papa ?

— Silvia, tu as perdu la tête ? intervint Carlo.

— Quoi ?

— Tu nous accuses de quoi, exactement ? s'interposa Federico.

— Ne jouez pas à ça ! Pas avec moi ! Qu'est-ce qui se passe ? insista Silvia.

Désormais, elle hurlait, ce qui attira les cousins qui, jusque-là, zonaient dans le jardin sans s'intéresser à leurs aînés.

— Maman, tout va bien ? s'inquiéta Agosto en déposant tendrement ses mains sur ses épaules.

Elle attendit, mais personne ne dit rien. Arturo regardait ses pieds, quant aux autres, ils attendaient que l'orage passe et qu'on puisse changer de

sujet. Silvia se leva presque au ralenti, comme pour leur laisser le temps de la retenir, de dire un truc qui ne la ferait pas passer pour une folle, pour une fois. Mais là encore, tout le monde se tut. Les belles-sœurs étaient revenues rôder, l'air de rien, près de la terrasse. Elles non plus ne bronchaient pas.

— Il est tard, on y va, dit sèchement Silvia à son fils.

— Quoi ?

Elle quitta la table sans un regard pour ses frères, ni pour son père qui serrait le poing, ni pour sa mère qui débarrassait en pestant. Elle fila si vite qu'Agosto eut à peine le temps de saluer les cousins. Silvia ne parlait plus, et son fils la connaissait assez pour savoir qu'il était inutile de la questionner. Les colères de sa mère étaient aussi rares qu'elles étaient mémorables. Ces jours-là, ses yeux crachaient une haine sans limites et ses mots dépassaient comme il se doit toute forme de pensée raisonnée. Ces jours-là, il n'y avait qu'une seule façon de la calmer : redoubler de douceur pour étouffer sa rage et prier pour qu'elle ne casse rien dans l'intermède.

Alors que sa mère franchissait le portail de la maison, Agosto la retint par le bras et l'enlaça. Il ne desserra son étreinte que lorsque les bras de Silvia se ramollirent et qu'elle put enfin le regarder avec tendresse.

— Ça va mieux ?

Silvia hocha la tête. Les mots n'étaient pas revenus mais son visage avait retrouvé une certaine bonhomie. Depuis le seuil, Arturo les regardait. C'était plus fort que lui, une vieille habitude dont il avait du mal à se débarrasser. Il fallait toujours qu'il s'assure que sa sœur aille bien. Il approcha et enlaça Silvia à son tour.

— T'es vraiment aussi butée que ton frère ! dit-il en l'embrassant.

Bien sûr, il parlait de Carlo et de ses travers, ce qui ramena Silvia à sa préoccupation première.

— J'imagine que toi non plus tu ne me diras rien, dit-elle.

— Silvia, arrête. Pourquoi tu vois le mal partout ?

— Parce que vous m'y avez habituée.

Arturo se mit à rire et lui prit le visage dans les mains.

— On n'a pas forcément besoin de casser la gueule à quelqu'un pour être heureux, tu sais.

Elle faillit le croire, il avait l'air si sûr de lui, si honnête quand il disait ça. Mais il ponctua sa phrase d'un regard vers Agosto et Silvia comprit. C'était un regard fragile, à la fois désolé et complice, presque une excuse. Il n'avait duré qu'une microseconde, peut-être moins, et pourtant il signait la fin d'un temps. Les frères, elle en était sûre à présent, avaient franchi la ligne jaune et au passage commis la seule faute qu'elle n'était pas en mesure de leur pardonner : impliquer son fils dans leurs affaires. En réponse, ses yeux passèrent du frère au fils, et ce faisant, de la tristesse à l'effroi.

— Dis-moi que vous n'avez pas fait ça…

— De quoi tu parles ? répondit Arturo.

Silvia fit demi-tour et courut dans la maison. Le reste de la famille était encore à table, les femmes avaient rejoint leurs maris et les cousins s'étaient faufilés au milieu. Ils buvaient le café dans un silence qui disait que trop de mots avaient été prononcés et étaient tombés à côté.

Quand Regina vit Agosto et Arturo bondir à la poursuite de Silvia pour tenter de la retenir, elle devina qu'il était trop tard pour mentir. Ils allaient devoir lui dire que le temps n'efface pas l'affront, que chez les Moreno on pouvait attendre dix ans pour égorger un homme et vingt ans pour lui faire regretter d'être en vie. Ils allaient devoir lui expliquer qu'il est normal de torturer quelqu'un qui vous a déshonoré, sans autre forme de procès, que seule la violence permet de laisser les choses derrière soi et de les enterrer pour de bon, et que l'amour donné un jour n'a de valeur que s'il ne vous a pas trop coûté.

— Où est-il ? hurla Silvia.

— Qui ? dit Carlo en faisant semblant de ne pas comprendre.

— Sam !

À nouveau, Carlo joua l'innocent et Silvia, de rage, tira un coup sec sur la nappe, entraînant avec elle les assiettes, les bouteilles et les verres qui se brisèrent les uns contre les autres.

— Où est-il ?!? hurla-t-elle plus fort encore.

— Ça suffit ! tonna Regina. Silvia, assieds-toi ! Arturo, Agosto, vous aussi. Il est temps que les règles soient claires pour tout le monde dans cette famille.

Par habitude, Carlo et Federico firent signe à leurs femmes de décamper, mais Regina s'interposa.

— Laisse-les ! Qu'elles restent et qu'elles entendent, elles aussi !

Silvia regarda sa mère et ne put s'empêcher de ressentir une peine immense pour cette femme qui avait toujours fait passer l'honneur avant la joie, la protection du clan avant tout le reste. Regina n'était pas de celles qui vous couvent ou vous consolent. Elle avait élevé ses fils pour qu'ils soient aussi durs que la roche et sa fille pour qu'elle traverse la vie sans trop d'anicroches. Force était de constater qu'en la matière, elle avait lamentablement échoué.

Regina rejoignit son mari à l'autre bout de la table. Elle lui prit la main mais resta debout, toute tendue à côté de lui. C'était sa façon de lui dire qu'ils parleraient d'une seule voix. Dans les yeux noirs de sa mère, Silvia reconnut sa propre colère. Tellement destructrice qu'elle en devenait inhumaine. Et elle réalisa avec horreur que dans cette famille, les femmes étaient bien plus dangereuses encore que les hommes.

37

Elle l'attendit plusieurs nuits d'affilée, mais jamais il ne vint. Elle lui chercha des excuses, quand ce n'était pas des empêchements, puis elle le maudit pour avoir disparu une nouvelle fois sans lui donner la moindre chance ni lui faire la moindre promesse. En agissant ainsi, c'est comme s'il lui renvoyait la faute, comme s'il disait « c'est toi qui me forces à fuir ».

Alice attendit que le jour se lève pour dormir. Il était clair à présent qu'Antoine ne prendrait jamais le risque de venir la voir à découvert. En début d'après-midi, elle sortit en ville. Il n'était pas question qu'elle renonce à lui sans se battre. Elle refusait de capituler. Et si seule la peur était à même de le ramener à elle, elle en userait à volonté. C'était presque absurde cette détermination à vouloir tout recoller, oublier qu'il l'avait trahie, qu'elle avait vécu dans le mensonge aux côtés d'un truand de bas étage. Elle se trouvait pathétique de quémander un peu d'amour et d'illusion. De refuser la fin d'une époque et de s'aveugler au point de ne pas voir qu'il était bien trop tard pour exiger le respect. Antoine l'avait fuie, mais il l'avait reniée aussi. Surtout, il avait sali ce qu'ils avaient construit. Mais c'était ainsi, elle ne rentrerait pas à Paris sans lui. Elle refusait de ne pas tout tenter pour sa fille.

À nouveau, elle pénétra dans chaque bar, chaque restaurant, chaque église, et montra la photo d'Antoine. Et à nouveau, tout le monde se tut. Mais quand la nuit tomba, il était là, dans sa chambre d'hôtel, planté face à elle dans la demi-obscurité des persiennes. Il hésitait sur l'attitude à avoir,

cela se voyait dans le mouvement incessant de ses bras qui ne savaient pas où se mettre et dans sa mâchoire qui sans cesse se contractait.

— Je suis là. C'est ce que tu voulais, non ? dit-il.

Alice l'entraîna sur le lit. Dans sa voix, elle sentait la lassitude de celui qui ne cherche plus d'échappatoire. Elle attrapa son téléphone et le lui mit dans les mains. Sur l'écran s'affichait une photo de Suzy.

— Pourquoi est-ce que tu n'en parles pas ? Pourquoi tu ne me demandes rien ?

Antoine contempla longuement le visage de sa fille. Elle avait tellement changé en deux ans, mais elle lui ressemblait encore. Elle avait quelque chose de lui dans la forme des yeux et dans ses sourcils épais qui remontaient en accent circonflexe. Il détourna le regard et rendit le portable à Alice.

— Tu sais qu'elle te cherche partout ? C'est pour ça que je suis là. Grâce à elle, je veux dire. Ta fille est aussi butée que toi ! Elle ne veut jamais rien entendre…

— S'il te plaît, Alice…

— Tu ne peux pas la laisser sans nouvelles ! Ça la rend malade, Antoine. Tu comprends ?

— Alice…

— Appelle-la, parle-lui ! Dis-lui que tu vas bien, que tu n'es pas loin, que chaque jour tu penses à elle. Je t'en supplie.

— Je ne peux pas…

— Tu ne peux pas ?!? Tu ne peux pas appeler ta gamine pour qu'elle arrête de se torturer ? Tu sais qu'elle planque des sacs à dos dans sa chambre pour partir à ta recherche ? Tu sais qu'elle a disparu toute une nuit et qu'elle t'a cherché dans tous les rades de la ville au milieu des poivrots ? Elle ira où la prochaine fois, hein ? Tu t'en fous ?

Antoine prit Alice dans ses bras. Il la serra si fort qu'il pouvait entendre son cœur hurler. Il y avait tant de choses qu'elle ne pouvait pas comprendre,

en premier lieu qu'il n'y avait pas de retour en arrière possible et qu'il y avait des choses qu'il valait mieux ne pas s'avouer. Se mentir à soi-même, faire comme si rien n'avait jamais eu lieu. C'est ainsi qu'il survivait depuis deux ans, dans le déni. Ça lui permettait d'oublier qu'hier il avait assisté à l'exécution d'une petite frappe trop gourmande qui dealait pour le clan. Qu'il avait lui-même appuyé sur la gâchette à de nombreuses reprises ces derniers mois, qu'il avait enfermé des putes à l'arrière d'un camion et séquestré des filles des Balkans pour les vendre aux plus offrants. Bien sûr, il pouvait se répéter qu'il faisait tout ça au service de la France, que le dossier à charge s'épaississait chaque jour et que les ordures pour lesquelles il travaillait finiraient bien par payer grâce à lui. Mais cela n'effaçait ni la culpabilité ni le geste. Cela ne gommait pas les yeux suppliants des filles serbes qu'il livrait comme de vulgaires cargaisons à des hommes de main qui les violaient dès qu'ils en avaient l'occasion. Cela ne lavait pas le sang des innocents, ou de ceux qu'il jugeait moins coupables que les têtes du clan. Antoine pouvait bien se répéter que tout cela aurait une fin, il n'était pas de ceux qui pouvaient prendre leur enfant dans les bras après avoir commis autant de monstruosités. Il n'était pas de ceux qui pouvaient se pardonner d'avoir ôté une vie. Le père de Suzy était mort sur un quai du port du Havre le 2 mars 2018. Et même si c'était insupportable, il fallait bien qu'Alice l'accepte.

— Quand tout ça sera fini, tu iras où, alors ?

— J'irai là où personne ne me connaît, là où on m'autorisera à oublier.

— C'est-à-dire loin de nous… traduisit Alice.

Une partie d'elle comprenait. Il n'y avait pas de pardon possible quand on s'était tellement habitué à l'horreur. Elle devait juste l'intégrer et trouver l'histoire acceptable qu'elle raconterait à sa fille. Étrangement, elle n'en voulait pas à l'homme qui lui faisait face, car cet homme n'avait rien conservé de son ancien compagnon. Et ce n'était pas une affaire de mauvaises fréquentations. Il pouvait bien dire qu'il était devenu

infréquentable, et même tuer mille malfrats s'il le voulait, qu'est-ce que ça changerait ? Le crime le plus odieux à ses yeux avait été commis bien avant ça, quand l'homme qu'elle aimait lui appartenait encore un peu et qu'il avait foutu sa vie et celle de sa fille en l'air en préférant la fuite à la prison. C'était cet homme-là qui l'avait démolie, l'homme de petits larcins qui avait été assez égoïste pour partir sans un mot et assez cruel pour la laisser croire qu'elle ne le méritait pas. Qu'elle n'avait droit à rien. Pendant deux ans, elle avait vécu en se terrant, en prenant soin de laisser son cœur à l'arrêt, de ne pas accrocher les regards, de repousser les élans et les gloires. Elle était de celles qu'on quittait si facilement…

— En fait, t'es un putain d'égoïste ! cracha-t-elle. Tu crois que tu portes ta croix, que tu payes pour tes actes, mais t'assumes rien ! Assumer, ça serait parler à ta fille et lui dire que son père a préféré ne plus la voir plutôt que d'être coincé entre quatre murs pendant dix ans. Assumer, ça serait lui demander pardon et lui laisser le choix de te garder ou non dans sa vie. Ça, ce serait courageux. Pas de buter des mecs qui passent leur temps à faire des conneries dans un trou paumé d'Italie où on sort un flingue comme on allume une cigarette.

— J'ai jamais dit que j'étais un héros, Alice…

Elle ricana et contempla avec pitié les yeux coupables d'Antoine.

— Comment pourrais-tu seulement être un héros, tu n'es même pas un homme…

Antoine hocha la tête. Il se leva, et s'éloigna, désolé. Avant de franchir la porte, il la supplia une dernière fois de lui pardonner et déposa une enveloppe sur la commode. En sortant, il prit appui contre le mur, il avait du mal à respirer. Il était conscient qu'Alice avait raison. S'il avait été un vrai homme, il se serait battu pour sa famille, il aurait eu le courage de revenir ou de lui faire un signe. Il aurait conservé sa dignité, ou du moins une certaine droiture, et il aurait osé lui dire avant de partir que la France n'avait pas seulement exigé de lui qu'il s'en aille, mais aussi qu'il se rapproche de

la fille de l'homme à abattre et qu'en bon petit soldat, il s'était exécuté et y avait même par moments pris du plaisir.

Quand la porte se referma, Alice s'effondra sur le lit. De tristesse ou de soulagement, la frontière était finalement mince. Suzy ne reverrait jamais son père, et c'était peut-être mieux ainsi. Antoine ne la méritait pas. Antoine ne *les* méritait pas. Elle disait ça et pourtant elle l'aimait encore, parce qu'il représentait tout ce qu'elle avait toujours connu, celui avec lequel elle avait grandi, espéré, déchanté. Comment pouvait-on oublier quelqu'un qui avait pris autant de place dans une vie ?

Elle se redressa difficilement et se dirigea vers la commode. Sur l'enveloppe qu'Antoine avait laissée derrière lui, il avait inscrit le prénom de leur fille. Alice l'ouvrit. Le texte était court.

« Je pense à toi chaque jour, chaque minute, chaque seconde quand je regarde les bateaux qui partent en mer ou les nuages qui naviguent dans le ciel, et je les maudis car aucun d'eux ne pourra me ramener à toi. Je ne reviendrai pas, Suzy, ta maman, un jour, t'expliquera pourquoi. Et crois-moi, j'en suis désolé. Mais je vais bien, ne t'en fais pas. Et même loin de toi, je ne t'oublie pas. Je t'imagine heureuse et pleine de joie, tirant les cheveux des filles dans la cour de récréation, jouant aux billes avec les garçons. Et grâce à toi, je souris. Ton papa qui t'aime. »

Avec le mot, il avait glissé une photo de lui qui riait à pleines dents. Alice remit la lettre dans l'enveloppe. Ses mains tremblaient et sa tête, trop embrumée, n'était plus à même de savoir si ce mot était un acte d'égoïsme ou de générosité, s'il fallait le remettre à sa fille ou bien le cacher. Elle voulut appeler John. Il était tard, Suzy dormait déjà, sans doute, mais elle avait besoin d'entendre quelqu'un lui dire que sa fille allait bien, que tout finirait par s'arranger. Elle faillit tomber du lit quand John lui apprit qu'il était à Todi, parti sur les traces de Manning, et qu'il avait confié Suzy à Hector et Merencia. D'après lui, la petite avait gagné au change, et d'ailleurs, elle n'avait pas bronché quand il lui avait dit qu'il devait

s’absenter. Il n’osa pas parler d’Antoine. Les sanglots qu’il percevait dans la voix d’Alice étaient suffisamment appuyés pour qu’il comprenne que la lune de miel était terminée.

— Tu rentres demain ? demanda-t-il.

— Si je rentre, ce n’est pas avec tes trois mots d’italien que tu retrouveras Manning.

— Qu’est-ce que tu veux dire ? Je me débrouille très bien !

— Ah oui ? Tu as trouvé quelque chose ?

— Non, reconnut John.

En trois jours, il avait fait chou blanc. La réceptionniste de l’hôtel *Fonte Cesia* avait refusé de lui donner accès à la chambre de Sam Raincheck au motif qu’il ne faisait pas partie de la famille et ne pouvait pas prouver qu’ils se connaissaient. Il avait fait le pied de grue devant le café de Silvia mais l’établissement était resté fermé. Pour l’instant, il n’avait pas encore osé aller sonner chez les Moreno et il se contentait de traverser la ville en long et en large en espérant apercevoir Manning. C’était désespérant.

— C’est bien ce que je dis, tu as besoin d’aide !

— Je ne suis pas sûr que tu sois en état, glissa timidement le majordome.

— Peut-être, mais es-tu seulement en position de pouvoir te passer de moi ?

Elle avait dit ça égoïstement, parce qu’elle avait besoin qu’on lui dise qu’elle valait quelque chose, qu’on ne pouvait pas lui tourner le dos et refaire sa vie en souriant à pleines dents. Et quand John abdiqua, lorsqu’il la supplia même de le rejoindre et de lui donner un coup de main, elle sut qu’elle comptait au moins pour quelqu’un. Même le temps d’un coup de fil. Et elle trouva ça suffisant.

38

Agosto alluma une cigarette et se posta à la fenêtre de sa chambre. Il aimait ça, fumer à la seule lumière des lampadaires. Ça donnait un autre goût au tabac. Sa mère le tannait pour qu'il arrête, mais elle le tannait pour tellement de choses… Qu'il cesse de laisser traîner son linge sale par terre, qu'il mette la table de temps en temps, au moins le week-end, qu'il rentre ses chemises dans son pantalon, qu'il arrête de dire « *pezzo di merda* » pour parler des cons. Les gens qui l'aimaient passaient leur vie à lui donner des ordres. C'était comme ça depuis son enfance. Sa grand-mère lui disait comment se tenir, son grand-père comment grandir, et ses oncles comment s'abrutir. Seule Luna lui disait comment être heureux.

Dans sa famille, le bonheur était incertain, bien moins important que l'honneur, la foi et le sens du devoir, quelque chose qui vous arrivait par accident, quand les chemins se croisaient un instant. Mais Luna, elle, était tout en quête de légèreté et de lumière. Elle ne s'imposait rien, elle vivait, tout simplement. Elle pouvait osciller mille fois d'humeur dans la journée, en fonction d'un rayon de soleil ou d'une jolie phrase bien tournée. C'était un miracle qu'il n'ait pas encore déteint sur elle. Souvent, il lui disait qu'elle serait mieux sans lui, qu'elle devrait sortir avec son voisin, plus solaire, ou avec Fabrizio, qui passait son temps à sécher les cours pour avoir l'excuse de lui demander les notes qu'elle avait prises. Alors Luna se jetait sur Agosto, plongeait sa tête dans son cou, glissait sa main sous sa chemise qui remontait lentement le long de son torse. Puis elle approchait son visage

de son oreille et lui murmurait : « Qui t'apprendra à aimer si je ne suis plus là ? » C'était la phrase la plus triste qu'il ait jamais entendue, tant elle disait tout du dysfonctionnement familial. Mais c'était aussi la plus belle preuve d'amour qu'il ait jamais connue.

Là, en équilibre sur la rambarde, il crevait d'envie d'appeler Luna, de lui dire de venir passer la nuit avec lui. Il avait besoin d'exorciser ce dimanche en famille, d'oublier les mots de sa grand-mère, les visages fermés des oncles, le silence du grand-père et la colère de sa mère. Depuis qu'ils étaient rentrés, Silvia n'avait pas dit un mot. Elle s'était enfermée dans sa chambre et pleurait. Il avait frappé plusieurs fois à la porte, et comme toujours dans ces cas-là, elle avait fait comme si personne n'était là.

Aujourd'hui, Regina avait parlé, et quand elle parlait, c'est comme si elle décidait de leur vie pour les années à venir. Regina commandait. Pour tout, pour tous. Pas une seule femme ne pouvait entrer dans la famille sans avoir reçu au préalable son consentement. Elle jugeait au premier coup d'œil et annonçait la couleur au deuxième. Ça s'était passé comme ça pour les femmes des oncles et pour Luna. Quand Agosto la lui avait présentée, Regina lui avait dit : « Elle t'aime comme deux étoiles contraires, aveuglément, éperdument. Tu comprends ce que cela signifie, Agosto ? Cela veut dire que Luna se perdra en toi, et que quand il ne restera plus rien d'elle, que tu ne reconnaîtras plus rien de la jeune femme dont tu es tombé amoureux, alors tu comprendras que la lune peut bien vouloir vivre près du soleil, il n'existe aucune place dans le ciel qui leur permette d'exister côte à côte. » Malgré tout, elle avait accueilli Luna avec chaleur et bienveillance, persuadée sans doute qu'elle s'éteindrait bien avant de faire du mal à son petit-fils.

Sur le coup, Agosto avait pris ça pour de la jalousie et balayé les craintes de sa grand-mère d'un revers de la main. Mais aujourd'hui, pour la première fois en deux ans, il avait peur qu'elle ait raison. Les retrouvailles avec son père avaient révélé sa face la plus sombre et il n'était pas sûr de

pouvoir revenir au temps d'avant, quand il avait assez de force et de volonté pour étouffer ses démons. Désormais, il voyait le mal partout. Ce n'était pas du fatalisme, ni même du pessimisme, c'était une réalité. Depuis que Sam Raincheck était revenu en ville, il avait perdu une certaine part de rêve. Il ne pouvait plus se mentir, se dire que son père pensait à lui quelque part sur cette Terre et tentait l'impossible pour le retrouver. Il ne pouvait plus lui trouver des excuses, ni même se répéter que leurs retrouvailles auraient la légèreté du printemps. Il connaissait à présent le vrai visage de Sam Raincheck et savait la haine qu'il faisait jaillir en lui quand il le regardait.

Sa mère frappa à sa porte alors qu'il s'apprêtait à se coucher. Ses yeux étaient gonflés de tristesse mais un léger sourire annonçait qu'elle était prête à l'écouter. Elle s'assit sur le lit. Agosto se redressa. Les mots ne venaient pas.

— On choisit soi-même sa destinée, Agosto, glissa Silvia. Et on le fait malgré sa famille, ou contre elle, comme c'est la tradition chez nous.

— Tout va bien, maman, arrête de t'inquiéter.

Il disait ça comme on parle à 20 ans, sans savoir que les jours d'insouciance sont comptés. Mais Silvia, elle, savait que le retour de Sam dans la vie de son fils allait déclencher un cataclysme sans précédent, si ce n'était déjà fait. Elle n'oubliait pas les paroles de Regina au déjeuner. « Tu veux savoir où est Sam Raincheck ? avait lancé sa mère avec mépris. Es-tu naïve à ce point, ma fille ? Si tu ne sais pas où gît le diable, Silvia, c'est que tu ne t'es pas encore assez frottée à l'enfer. » Puis elle avait regardé ses enfants, ses brus et ses petits-enfants un à un et elle avait exigé que jamais plus ne soit prononcé, ni à cette table, ni dans cette maison, le nom de leurs ennemis. Cela valait pour les chefs de plusieurs familles influentes de Todi, pour les hommes qui avaient eu la tête d'Andrea à la mairie, pour ceux qui avaient envoyé Carlo en prison, et bien sûr, pour Sam Raincheck.

— Est-ce que quelque chose est arrivé à ton père ? demanda Silvia en prenant la main d'Agosto.

— Maman…

— Tu étais avec lui. Est-ce qu'il lui est arrivé quelque chose ? Est-ce que tes oncles l'ont retrouvé ?

Agosto bondit du lit. Il alluma une cigarette et, sans un seul regard pour sa mère, dit :

— Après tout ce qu'il t'a fait, tu t'inquiètes encore de savoir s'il va bien ? C'est dingue ! Mais, putain, qu'est-ce que tu lui trouves ?

— Agosto, ne change pas de sujet, rétorqua froidement Silvia. Est-ce que tu sais quelque chose ?

— C'est tout ce qui t'intéresse, de savoir si les oncles lui ont fait du mal ? Tu ne veux pas savoir ce qu'on s'est dit lui et moi ? Comment ça s'est passé pendant les deux jours qu'on a passés ensemble ? Si j'envisage de le revoir ?

Silvia blêmit. Bien sûr qu'elle crevait d'envie de savoir, d'ensevelir son fils sous des milliers de questions. Mais elle avait peur des réponses qui, songeait-elle, ne manqueraient pas de confirmer ce qu'elle avait toujours soupçonné : au regard de Sam, elle ne valait pas plus qu'un vulgaire amour d'été dont on oublie très vite le nom et le prénom.

— Il n'a pas eu un seul mot pour toi. Tu le sais, ça ? reprit Agosto. Rien ! Pas même un « comment va ta mère ? ».

Il tirait sur sa clope avec une telle rage que la fumée le fit tousser.

— Sa vie entière est un mensonge ! Il ne s'attache à rien ni à personne. C'est un sale narcissique qui se fout pas mal de la souffrance que tu as pu endurer toutes ces années et du mal qu'il nous a fait. Tu trouves ça juste ? Tu trouves qu'il mérite que tu t'inquiètes pour lui ?

Il se pencha à la fenêtre, jeta sa cigarette dans la rue et en alluma une autre sans réfléchir.

— Qu'est-ce que tu essaies de me dire, Agosto ?

Son fils se balançait sur la rambarde avec nervosité et Silvia reconnut en lui l'ardeur de Carlo et l'impulsivité d'Arturo. Elle n'avait pas peur qu'il

tombe, il était agile comme un chat, mais elle avait peur qu'il s'effondre. C'est ce qui l'attendait s'il passait du côté des oncles, s'il laissait la haine s'installer.

— Qu'est-ce que tu as fait à ton père ? demanda-t-elle sans le quitter des yeux.

— Rien d'autre que ce qu'on attend d'un homme dans cette famille, souffla Agosto en tirant une taffe.

Puis il prit une longue inspiration et fixa avec rage le mur de sa chambre, comme s'il y projetait l'image de son père.

39

Quand Alice sortit de l'aéroport de Pérouse pour se diriger vers le dépose-minute, John ajusta ses lunettes de soleil et s'adossa à la voiture de location comme le ferait un jet-setter à l'arrière de sa Jaguar. Il portait un jean qui tombait parfaitement sur des mocassins en daim bleu marine et une chemise fine à rayures dont il avait retroussé les manches. Alice ne put s'empêcher de marquer un temps d'arrêt, d'abord parce qu'il était beau ainsi vêtu, ensuite parce qu'elle n'était pas sûre qu'un 4×4 rouge soit le moyen de transport le plus discret pour mener une enquête. John l'accueillit d'un élégant « tu as fait bon voyage ? », puis jeta sa valise dans le coffre de la Porsche avec la dextérité d'un portier du *Ritz*.

Ils roulèrent vers Todi en silence, laissant le vent chasser leurs idées noires et les hits pop de George Michael déposer sur leurs lèvres un sourire coupable. John jetait des coups d'œil réguliers à Alice qu'il ponctuait d'un hochement de tête qui ne voulait pas dire grand-chose, si ce n'est « merci d'être là », « tu es belle », ou « on s'embrasse ? » qu'il aurait été indécent de dire à haute voix. Pas plus ils ne parlèrent une fois arrivés à l'hôtel. John avait fait les choses bien. Il avait pris deux chambres séparées, mais disposant d'une porte communicante, dans un établissement bon marché du centre-ville, non loin du *Fonte Cesia*.

Ils dînèrent en terrasse, sous les branches d'un platane dont le propriétaire du restaurant répétait à l'envi qu'il ombrageait les lieux depuis

plus de cent ans. Quand on leur apporta un tiramisu maison de la taille d'une pièce montée, John trouva le courage de poser la question qui fâche.

— Tu veux parler d'Antoine ? dit-il sobrement.

— Pourquoi ? Tu veux les détails ? répondit Alice dans un sursaut d'agressivité.

— Non, je veux juste être sûr que tout va bien…

Alice leva la tête vers le platane et soupira. Que pouvait-elle répondre à ça ? Ses illusions s'étaient éteintes dans une petite ville du sud de l'Italie. En renonçant à elle et sa fille, Antoine avait piétiné tout ce qu'il restait d'elle. Il la forçait à refaire le deuil de leur histoire, en toute connaissance de cause cette fois, et c'était encore pire. Car elle ne pouvait plus laisser aucune place au rêve, ni se mentir pour adoucir la peine. Elle ne pouvait plus se cacher derrière des tonnes de questions sans réponses et entrevoir la possibilité d'un miracle. Antoine avait préféré fuir une seconde fois. C'était suffisant pour qu'elle comprenne quel genre d'homme elle avait aimé et le genre d'erreurs qu'elle ne voulait plus jamais commettre. Tomber amoureuse en faisait partie. Quand elle osa enfin affronter le regard de John, il la fixait avec inquiétude. Lui qui toujours prenait garde à son attitude était presque recroquevillé sur sa chaise. Elle avait cet effet-là sur lui, ce don de l'intimider suffisamment pour qu'il n'ait plus la force de se tenir droit.

— Antoine ne reviendra pas, dit-elle.

— Je suis désolé.

— Moi aussi…

John déglutit. Alice était la preuve vivante qu'on pouvait briser un élan en deux mots. Il but une gorgée de vin pour dissimuler la déchirure qui, en cet instant même, lui foutait l'estomac en vrac. Il avait perdu. Alice l'avait rejoint à Todi mais ses pensées étaient toutes tournées vers l'homme qu'elle avait laissé derrière elle. Ce soir, il pouvait bien s'occuper d'elle, lui prendre la main, lui faire goûter les meilleurs rosés italiens sous le plus vieil

arbre de la ville, elle n'était pas vraiment avec lui. Une partie d'elle, si ce n'est son esprit tout entier, était restée coincée à Giovinazzo, dans la chambre assez commune d'une petite pension de famille.

— On devrait y aller, dit-il en hélant le garçon pour demander l'addition.

— Déjà ?

— J'ai listé les personnes qui pourraient nous aider à retrouver monsieur Manning. On ne doit pas perdre de temps…

Il avait dit ça en se levant de sa chaise, et bien plus froidement qu'il ne l'aurait voulu. C'était sa façon de se protéger, de ne pas oublier ce qu'il faisait là, de ne pas croire que cette parenthèse italienne était un avant-goût d'une future lune de miel. Alice le suivit sans protester et le silence reprit ses droits tandis qu'ils traversaient la ville pour rejoindre l'église du père Gonzello. Les rues étaient presque vides et le ciel formait un globe étoilé. Alice marchait la tête en l'air. À Giovinazzo, elle n'avait jamais pris le temps d'admirer la nuit et elle songea que s'ils s'étaient laissés envelopper par tant de beauté plutôt que de s'offrir des retrouvailles clandestines dans une chambre sans âge, peut-être que les choses auraient été différentes. Peut-être qu'Antoine aurait eu plus de mal à renoncer à elle. C'était stupide, évidemment, car une histoire d'amour tient rarement au charme des paysages. Mais elle avait besoin de se dire qu'elle ne s'était pas jetée dans la gueule du loup, que plusieurs scénarios auraient pu naître de son échappée à Giovinazzo. Ça l'aidait à ne pas totalement haïr celui qu'elle avait tant aimé.

John, lui, marchait la tête baissée, comme souvent quand il réfléchissait. Il avait lu et relu les fiches de Gisèle de Serpentis et il lui semblait plus sage de commencer leur enquête en allant voir ceux qui ne détestaient pas tout à fait Manning. Cela avait réduit la liste des possibles à un seul nom, celui du père Gonzello. C'était maigre, mais en terme de fiabilité de la part d'un témoin, c'était sans doute ce qui se faisait de mieux dans la région. Devant

les portes de l'église Saint-Fortunat, il résuma brièvement à Alice les liens qui unissaient leur patron au prêtre. Après tout, c'est elle qui allait mener l'interrogatoire en italien. Ils entrèrent avec la délicatesse des pèlerins et Alice, en s'avançant vers la nef, adressa un message silencieux au Christ qu'elle apercevait face à elle, cloué sur sa croix. « Tu vois, je suis là. Malgré les faux espoirs, malgré le malheur qui aime s'agripper à moi, je suis là et je marche vers toi », murmura-t-elle.

L'église était vide. Personne ne priait sur les bancs, ni près des cierges qui formaient une guirlande de lumière dans un recoin de l'édifice. Personne n'occupait le confessionnal ni n'admirait le raffinement de l'architecture. Alors, ils sortirent et firent le tour du bâtiment à la recherche de l'entrée du presbytère. La porte était si petite qu'il fallait se voûter pour entrer. John ne put s'empêcher d'y voir une manœuvre de l'architecte pour décourager les adeptes d'aller déranger le prêtre. Le père Gonzello les reçut avec politesse malgré l'heure tardive et leur visite non annoncée. Il les invita à prendre place dans un salon sans grande coquetterie. Des livres s'encastraient dans tous les murs de la pièce et embaumaient les lieux d'une odeur familière de cuir et de papier. Avant de les questionner sur leur présence, le prêtre sortit une bouteille de *limoncello* et leur servit un verre. Dans un italien parfait, Alice le remercia, avala son verre cul sec et en vint directement au fait : la disparition de Sam Raincheck.

Le père Gonzello manqua d'avaler de travers quand Alice, après s'être présentée, lui annonça qu'il s'était volatilisé depuis plusieurs jours. Il était injoignable et n'était jamais réapparu à l'hôtel. Quelque chose lui était forcément arrivé.

— N'a-t-il pas pu avoir envie de s'échapper et de visiter la région ? Les vignes sont sublimes en cette saison, tenta le prêtre comme s'il essayait de s'en persuader lui-même.

— Peut-être, mais il m'aurait prévenue, rétorqua Alice. Et il n'aurait jamais oublié nos points téléphoniques hebdomadaires. Il est très strict là-

dessus et il a toujours été très ponctuel depuis son arrivée à Todi.

Le père Gonzello se servit un nouveau verre de *limoncello*. Son regard s'était assombri et se perdait dans les étagères de livres qui avaient dû tant de fois lui apporter les réponses qu'il cherchait.

— Sam Raincheck est-il passé vous voir depuis son arrivée en ville ? demanda Alice.

— Oui, concéda le prêtre.

— Était-il inquiet ?

Le père Gonzello laissa échapper un rire amer.

— J'aurais aimé qu'il le soit. Si Sam l'avait été ne serait-ce qu'un seul jour dans sa vie, il n'aurait jamais pris le risque il y a vingt ans de quitter Todi.

Il se souvenait encore du jour de son départ. Il n'y avait eu ni tristesse ni regret chez Sam. Il partait, voilà tout, parce qu'il avait fait le tour, que tout le lassait si profondément à présent qu'il n'était plus capable de masquer son ennui. Ses valises à la main, il était passé voir le père Gonzello au presbytère pour partager un dernier *limoncello* avec lui. Le prêtre l'avait supplié de repousser sa décision au lendemain, de parler de tout cela à Silvia. Peut-être pouvait-elle le convaincre du contraire, peut-être trouverait-elle les mots pour le retenir ? Mais Sam, aussi buté qu'un âne sicilien, avait refusé de faire machine arrière. Il partait malgré le mariage programmé et le déshonneur qu'il allait jeter sur la famille Moreno. S'il était là, ce n'était pas parce qu'une partie de lui hésitait encore, mais simplement par charité chrétienne.

— Par charité chrétienne ? s'étonna Alice.

— Je crois qu'une partie de lui pensait malgré tout à Silvia, au mal que son geste allait lui causer. Il prétendait qu'il s'en lavait les mains, disait des choses atroces. Atroces et monstrueuses. Mais ce jour-là, l'espace d'un court instant, juste le temps d'une confession, il a fait taire le monstre.

— Comment ça ?

— Avant de partir, il m’a raconté non pas l’histoire de Sam Raincheck, mais celle d’Henri Manning…

Et le père Gonzello raconta l’histoire du jeune Henri qui, pour oublier qu’il avait tout sauf l’amour qu’on lui devait, s’était vengé de toutes les femmes. Il avait tout calculé, le temps qu’il fallait pour les rendre absolument dépendantes – il l’avait estimé à trois mois –, l’attitude qu’il fallait adopter pour les empêcher de se relever une fois parti, l’expérience lui ayant montré qu’il devait embrasser leurs envies puis disparaître en silence, sans un seul signe avant-coureur.

Les gens autour de lui appelaient ça un crime d’amour organisé. Son ancien majordome, notamment, à qui il incombait de mesurer l’effet produit *a posteriori* et qui bien souvent, il le savait, transgressait les règles imposées pour venir en aide à certaines de ses victimes. Dans le plus parfait anonymat, il envoyait de l’argent, finançait des cures, des thérapies, ou quand les dégâts occasionnés étaient encore réparables, des plaisirs simples destinés à leur redonner le sourire. Henri, lui, préférait parler d’une vie improvisée. Il ne savait jamais sur qui il allait tomber ni l’ampleur de la bataille qu’il aurait à mener. Il savait juste qu’en se remplissant du désir des femmes il pourrait momentanément soigner son mal-être et pardonner à sa mère qui l’avait rejeté.

Alice se figea.

— Il s’est joué de vous, mon père, je suis désolée de vous le dire, souffla-t-elle.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Il aurait pu partir sans rien dire. Après tout, cela faisait partie des règles qu’il s’était imposées, non ? Mais il a choisi de laisser une trace derrière lui, une trace suffisamment bien cachée pour que personne ne puisse jamais en être le témoin puisque depuis vingt ans elle repose dans le secret de la confession.

Elle avala une gorgée de *limoncello* pour faire passer la rage, traduisit pour John et reprit :

— Vous avez pris ça pour une preuve d'humanité et de clairvoyance, presque une preuve d'amour, le cri d'un homme pris au piège qui attend qu'on le sauve. Et je ne vous blâme pas, mon père. J'ai fait la même erreur que vous…

John se tourna vers Alice. À présent, elle affichait un rictus qui oscillait entre admiration et dégoût.

— En agissant ainsi, il ne cherchait pas à se racheter. Il voulait simplement vous faire porter sa croix.

Sur ces mots, John eut soudain une intuition. Dans son sac à dos, il attrapa la copie des fiches de Gisèle de Serpentis qu'il avait préparées avant de partir. Il les feuilleta nerveusement sous les regards curieux et impatients d'Alice et du prêtre.

— Un instant, dit-il pour les faire patienter.

Quand il eut fini de tout passer en revue, il remisa les fiches dans son sac et avala à son tour cul sec son verre de *limoncello* pour se donner le courage de poursuivre.

— Je crois que tu as raison, Alice, dit-il.

— Comment ça ?

— Dans chacun de ses voyages, Manning s'est toujours lié d'amitié avec un prêtre. Un prêtre avec lequel il parlait beaucoup, à qui il se confiait sous le joug de la confession. Gisèle en fait mention dans tous ses rapports…

Alice se tourna froidement vers leur hôte dont le visage avait changé de couleur.

— Cela vous en dit-il plus, mon père, sur le profil du monstre ?

Le père Gonzello attrapa son missel qu'il avait déposé sur la table basse devant lui. Il en épousseta la couverture tandis que son esprit faisait le lien

entre toutes les informations qu'on lui livrait. Quand il comprit enfin, il se signa et leva des yeux vides vers le vitrail du salon.

— Il ne se venge pas des femmes, souffla-t-il, il se venge de Dieu.

40

C’est d’abord sa voix qu’il croit reconnaître, une voix légèrement tremblante qui lui dit de ne pas s’inquiéter. Puis ses mains qui, d’une douceur infinie, lui ôtent le bandeau qu’il a sur les yeux. Elle se tient debout à quelques centimètres de lui, et pourtant il la discerne à peine. Il cligne pour rendre l’image plus nette, mais la pénombre l’éblouit comme mille soleils tant ses yeux ne sont plus habitués à la lumière du jour. Il voudrait dire quelque chose mais sa bouche est pâteuse et les bleus qu’il a sur la mâchoire, le menton et le nez rendent chaque mot douloureux.

Il se demande la gueule qu’il a. Il doit faire peine à voir, là, recroquevillé dans une cave qui pue la pisse et les effluves d’égout. Il ne sait même plus depuis combien de jours il croupit ici. Il a bien essayé de garder la notion du temps en comptant le nombre de potages dégueulasses qu’on lui a servis et le nombre de coups qu’on lui a assenés. Mais quand les coups se sont faits bien plus nombreux que les encas, que les forces ont commencé à manquer et que l’esprit a fini par lâcher, alors il a cessé de compter et les bleus, et les fringales et les jours.

Elle ne s’agace pas du fait qu’il n’arrive pas à articuler. Elle ne le fait même pas répéter. Elle lui passe un linge humide sur le visage. Elle fait pareil sur ses mains et ses avant-bras. Et tandis qu’elle prend soin de lui, elle répète « je suis désolée ». Et plus elle dit ça, plus la nausée lui monte à la gorge. Alors, malgré le peu de force qu’il lui reste, il lui saisit brutalement la main et lance dans un souffle :

— Silvia, tais-toi, s’il te plaît.

41

Elle s'assit à l'autre bout de la cave et se tut pendant un long moment. Le temps que leurs yeux se réhabituent l'un à l'autre et qu'ils décident s'ils se pardonnent ou non. Silvia avait dû batailler toute la nuit pour qu'Agosto consente à lui avouer qu'il avait livré son père aux oncles. Elle était épuisée. Mais quand elle voyait l'état dans lequel ils avaient mis Sam, elle trouvait qu'elle avait encore de la marge. Il ne ressemblait plus à rien. Il semblait avoir 100 ans, parfois 1 000 tant ses gestes étaient lents. Il ne restait plus rien de l'homme qu'elle avait aimé, et cela ne tenait pas aux secousses qu'il avait reçues ces derniers jours et qui l'avaient défiguré. Cela ne tenait pas non plus à la peur qu'elle lisait dans chacune de ses attitudes, dans ses bras qui semblaient toujours vouloir protéger ses côtes, dans sa tête qu'il maintenait collée au mur. Cela tenait au temps qui passe et qui efface tout, la peine comme les sentiments, et qui dans son cas avait fini par altérer les souvenirs qu'elle avait gardés de lui.

Elle trouvait terrible de retrouver le seul homme qu'elle n'ait jamais aimé au fond d'une cave, et encore plus terrible de ne pas être sûre de vouloir l'en sortir. Qu'arriverait-il à Agosto et à ses frères si elle libérait Sam et qu'il courait ensuite au commissariat le plus proche ? Même s'il était plutôt de la trempe des lâches que des délateurs, ne serait-il pas tenté d'obtenir justice, au risque d'envoyer son fils en prison ? Depuis la fin de leur histoire, Silvia avait une confiance toute relative dans les hommes, et notamment dans ceux qui vous quittent. Certains appellent ça un

traumatisme, elle appelait ça du bon sens. Sam lui avait appris à ne plus se donner sans tricher. Ces vingt dernières années, elle avait fréquenté quelques hommes mais elle avait toujours menti sur son nom ou s'était éclipsée avant la nuit en inventant des raisons. Elle refusait qu'on la blesse et qu'on la délaisse davantage encore.

Sam la dévisageait comme on retombe sur des photos d'enfance, en essayant de se rappeler celle qu'elle avait été. De temps en temps il esquissait un sourire, et Silvia ne doutait pas qu'il corresponde à un souvenir heureux qui refaisait surface. Elle ne parlait pas, puisqu'il l'avait exigé, mais dans son silence Manning entendait ce fracas d'émotions contradictoires.

— Tu n'as pas encore décidé, c'est ça ? dit-il.

— Décidé quoi ?

— Si tu allais me sortir de là ou non…

Il y a vingt ans, déjà, il essayait de deviner ses pensées. Au début, il tombait souvent à côté, puis ses perceptions s'étaient affinées, jusqu'à devenir d'une féroce acuité.

— Que comptes-tu faire si je te libère ?

— Prendre une douche, ironisa Manning.

Cela ne fit pas rire Silvia, alors il reprit plus sérieusement :

— Rentrer chez moi.

— Et Agosto ?

— Quoi, Agosto ? Tu veux que je l'emmène avec moi ?

Silvia détourna la tête vers une grille scellée à la paroi qui laissait passer un courant d'air. Elle expira longuement pour masquer son agitation. Ça l'exaspérait de l'entendre faire de l'humour à propos de leur fils, surtout dans ces conditions.

— Tu sais où tu es ? dit-elle.

— Non.

— Tu es là où sont enterrées toutes les femmes qui ont jeté le déshonneur sur les Moreno. Elles sont là, sous tes pieds, parce que les hommes de la famille ont jugé qu'elles ne méritaient pas de sépulture digne de ce nom. On les a laissées crever ici, mourir de froid ou de faim, c'était selon, parce qu'elles avaient refusé un mariage arrangé ou les faveurs sexuelles de leur mari.

Cette fois-ci, Manning l'écouta sans rien commenter. Il n'avait plus le cœur à faire de l'humour. Tout venait d'être dit. Que Silvia le veuille ou non, il ne sortirait jamais d'ici.

— Tu crois que c'est ce que je mérite ? demanda-t-il.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit…

— Non, mais tu le penses. Tu le penses parce que je t'ai quittée il y a vingt ans sans prévenir ni jamais regarder en arrière et que je mérite d'être jeté dans un trou et tabassé à mort pour ça. Je me trompe ?

— Oui, tu te trompes, dit-elle froidement.

— Vraiment ? Alors pourquoi tu hésites à me sortir d'ici ?

— Parce que tu as laissé mon fils devenir comme eux ! hurla-t-elle en l'accusant du doigt.

Ils se fixèrent sans rien dire, parce que le mal était fait et qu'il n'y avait plus rien à répondre à ça. Elle essuya une larme silencieuse sur sa joue et se leva d'un bond. Ses jambes flageolaient, hésitaient sur la route à suivre. Elle s'immobilisa quelques secondes, le temps de reprendre ses esprits, puis elle s'agenouilla à hauteur de Sam et lui glissa à l'oreille :

— Et pour ça, tu mérites de crever ici.

Quand elle sortit, elle referma la porte à double tour. Elle était venue pour délivrer Sam et elle n'avait pas pu. Parce que la peur était plus forte que tout le reste. Parce que dans les yeux de Sam Raincheck elle n'avait lu aucune trace d'amour. Elle traversa les longs souterrains qui reliaient la cave aux sous-sols d'immeubles abandonnés à la périphérie de la ville, puis marcha jusqu'au centre, le corps convulsé de sanglots. Le jour se levait à

peine et, déjà, la ville était pleinement réveillée. Les commerçants préparaient leurs étals, les traiteurs s'affairaient en cuisine et les hôteliers disposaient le petit déjeuner sur les tables. Tous virent Silvia traverser la cité le visage blafard et les yeux vides, dans une robe blanche qui lui donnait l'allure d'un spectre. Et partout, dans Todi, on raconta que la *sécheresse* n'en finissait plus de pleurer.

Ce matin-là, Silvia ne rentra pas chez elle. Elle emprunta la *via* Roma, tourna à droite dans la *via* di Porta Aurea et descendit la petite artère jusqu'à l'école élémentaire où la mère de Luna enseignait et bénéficiait d'un petit appartement de fonction. Elle attendit à la grille que les enfants se pressent dans la cour et que la cloche se mette à sonner, puis alla frapper à la porte de l'appartement. Luna était à peine réveillée. Elle invita Silvia à la suivre en cuisine et leur prépara le café le plus corsé qu'elle connaissait. C'était la première fois que la mère d'Agosto se déplaçait jusqu'ici. Luna n'avait pas besoin de se plonger dans ses cours de psycho pour deviner qu'elle ne venait pas faire des civilités. Elle n'avait pas esquissé le moindre sourire depuis son arrivée et enchaînait des platitudes sur la beauté du plan de travail, la couleur du papier peint et l'originalité des tasses à café.

— Madame Moreno, vous m'angoissez, finit par dire Luna. Qu'est-ce que vous faites là ?

Silvia fit tourner sa tasse dans ses mains, cherchant la façon la plus convaincante d'amener les choses.

— Luna, est-ce que tu aimes mon fils ?

— Madame Moreno, vous êtes sûre que ça va ?

— Luna, s'il te plaît, c'est important…

— Bien sûr que je l'aime.

— Mais est-ce que tu l'aimes au point de ne pas imaginer vivre après lui, de chercher son odeur jusque dans la nuit, de te répéter chaque jour les plus belles phrases qu'il t'a dites pour pouvoir supporter la vision d'autres que lui ?

Luna trouvait la question de Silvia bien trop complexe pour un lundi matin. Elle était insouciante, amoureuse, passionnée, mais elle ne s'était jamais imaginée aussi dépendante de l'amour d'un homme. Elle vivait au jour le jour, comme on vit à 20 ans, en sachant que les sourires d'un jour et les promesses d'une nuit sont aussi fragiles que le temps. Malgré tout, depuis deux ans, ses jours et ses nuits portaient l'empreinte d'Agosto, qu'il soit à côté d'elle ou non. Et quand elle se projetait un peu plus loin, elle le voyait toujours dans un coin de l'image, en train de faire le mariole ou de lui prendre la main.

— Je l'aime au point de chercher son bras quand je dors et sa bouche quand je rêve, de me lever plus tôt le matin et de me coucher plus tard le soir pour rallonger les journées que l'on passe ensemble. Je l'aime comme on aime un premier amour, madame Moreno, en ne sachant pas s'il durera mais en sachant très bien qu'on ne l'oubliera pas.

— Alors, emmène-le loin d'ici, la supplia Silvia.

Luna pâlit. Elle savait à quel point Agosto et sa mère étaient fusionnels. S'il y avait deux êtres dans ce monde qui marchaient par paire, c'était bien eux.

— Qu'est-ce qui se passe, madame Moreno ? s'inquiéta Luna.

Les yeux de Silvia se remplirent de larmes et Luna s'affola. C'était la première fois qu'elle voyait la mère d'Agosto pleurer.

— Et qu'est-ce qui se passera si je ne le fais pas ?

— Tu le perdras… dit Silvia.

Et Luna comprit qu'elle voulait dire beaucoup plus que ça. Elle voulait dire qu'elle aussi le perdrait, et qu'elle n'était pas encore prête pour ça.

42

C’était un matin comme un autre, à une exception près : Suzy ne voulait pas manger. Elle voyait bien que les adultes faisaient des messes basses autour d’elle, qu’on lui cachait des choses, que sa mère était partie depuis plus d’une semaine à présent et que lorsqu’elle appelait elle avait une voix faussement enjouée. Alors, ce matin-là, elle décida de déclarer la guerre aux grands. Merencia eut beau troquer les tartines de beurre contre des pancakes maison et les recouvrir d’une double dose de chantilly, c’était dur mais elle tint bon.

La cuisinière était dans tous ses états. Il était hors de question qu’elle envoie la petite à l’école le ventre vide. Que dirait sa mère ? Et la maîtresse ? On dirait d’elle qu’elle est incapable de s’occuper d’une enfant. Oui, on la traiterait d’incapable et le fait d’y penser lui était insupportable. Merencia attrapa un torchon et s’en servit d’éventail. À ce rythme, elle allait tomber dans les pommes. Elle supplia la petite d’avaler au moins une bouchée, le reste viendrait tout seul. C’est comme ça qu’on fait normalement, avec les enfants. Mais Suzy gardait les bras croisés sur la table et la fourchette à distance. Elle tenait bon.

— Je ne comprends pas, tu les aimes d’habitude, mes pancakes, non ? soupira Merencia en s’effondrant sur une chaise.

Suzy approuva d’un hochement de tête.

— Alors qu’est-ce qui se passe ? Pourquoi tu ne manges pas ?

— Je fais la grève de la faim !

— Quoi ?!?

Sur l'échelle de Merencia, la décision de la gamine s'intercalait entre le lancement de la bombe d'Hiroshima et Tchernobyl.

— Mais enfin… bredouilla-t-elle.

— Il se passe quelque chose ici, et je veux savoir quoi ! Pourquoi tout le monde part ?

— Mais personne ne part, enfin, c'est quoi cette lubie ?

— Si ! J'ai compté, ça fait déjà trois. Le patron de maman, maman, et John. Et tout ça en moins de – elle compta sur ses doigts – quatorze jours !

— Ah, tu sais compter… regretta Merencia.

La petite attrapa le pancake de la cuisinière à deux mains et le fit naviguer devant sa bouche pour l'encourager à parler.

— Alors ? dit-elle avec malice.

Mais Merencia n'était pas née de la dernière pluie. Elle s'était suffisamment mise dans le pétrin dans sa vie pour connaître le moment exact où il est préférable de contourner l'obstacle.

— Alors, demande à ta mère ! dit-elle avec fermeté en s'échappant de la cuisine.

Ne voyant pas d'autres alternatives pour l'instant, Suzy appela immédiatement sa mère. Et quand cette dernière précisa, agacée, qu'elle avait bien le droit de prendre des vacances de temps en temps et que si elle ne finissait pas tout de suite l'assiette de Merencia elle allait avoir affaire à elle, Suzy mangea ses pancakes à pleines dents.

*
*   *

C'était un matin comme un autre, à une exception près : Alice s'était réveillée sans avoir envie de pleurer. Elle ne savait pas si elle le devait à la présence de John ou si c'était le signe qu'elle commençait à accepter d'avoir perdu Antoine. Mais peu importait. Qu'il s'agisse de l'un ou de l'autre, cela signifiait qu'il y avait assez de place dans son cœur pour

regarder ailleurs. C'était un premier pas, sa façon de reconstruire son monde, tout doucement. Elle avait fini par comprendre qu'elle n'avait pas fait d'erreur avec Antoine. Il s'était égaré comme un grand parce que l'amour qu'il lui portait n'était pas suffisant. Il n'y avait rien à faire contre ça. Aucun remède, aucun traitement. Elle pouvait regretter la manière dont ce lâche s'y était pris pour la quitter, le gouffre qui s'était ouvert à ses pieds, cela n'effaçait pas la terrible vérité : il ne l'aimait pas assez pour se contenter d'elle. Et malgré ça, elle était toujours là, debout, vivante. Elle était presque capable de sourire. Elle voyait encore son visage, à tous les coins de rue, dans la noirceur de la nuit, mais il avait perdu de sa candeur, de sa superbe aussi. À présent, elle savait à quoi ressemblait le visage d'un traître. Il souriait à pleines dents.

Elle enfila une robe légère et des spartiates, s'étonna de rajouter du rose sur ses lèvres et un trait d'eye-liner juste au-dessus des cils. Puis elle rejoignit John dans la salle du petit déjeuner. Il lisait le journal comme un enfant parcourt un livre, en regardant les images, et ça la fit rire.

— Les nouvelles sont bonnes ?

— J'imagine qu'elles seraient bien meilleures si je comprenais un traître mot de ce que je lis, répondit John en refermant le journal et en s'approchant d'Alice pour lui faire la bise.

Alice eut un léger mouvement de recul. C'était nouveau, cette familiarité entre eux. À la Villa, ils se saluaient toujours de loin, d'un mouvement de tête.

— Excuse-moi, j'ai juste été surprise, dit-elle.

— Pas de souci. Tu as pu dormir ?

— Pour quoi faire ? ironisa-t-elle.

Une serveuse vint lui apporter un café et Alice attrapa avec gourmandise un croissant dans la corbeille de viennoiseries posée sur la table.

— Au moins, tu n'as pas perdu l'appétit, se réjouit John.

Il sortit les fiches de Gisèle de Serpentis de son sac à dos. À force, il les connaissait par cœur, mais c'était sa façon d'organiser ses pensées et de se plonger pleinement dans l'urgence du moment.

— Peut-être devrions-nous lister les scénarios possibles et procéder par élimination, tu ne crois pas ? suggéra-t-il.

Alice approuva. Il lui sembla que c'était une bonne façon de ne rien laisser de côté.

— Il a pu rencontrer quelqu'un et partir quelques jours sur un coup de tête.

— Il nous aurait prévenus, tu le sais bien, réagit Alice. Et cela n'explique pas pourquoi son portable est toujours sur messagerie.

— Il a pu oublier son chargeur à l'hôtel, et dans l'euphorie de la rencontre il songe sans doute que tout ça peut attendre…

Alice haussa les épaules mais reconnut qu'ils ne pouvaient pas totalement balayer l'hypothèse.

— Scénario numéro deux, dit-elle. Il a eu un accident, il est tombé dans un ravin, un fossé, ce que tu veux…

— Dans ce cas-là, il faut qu'on prévienne les flics…

— Dans tous les cas, il faut qu'on aille les voir pour qu'ils lancent un avis de recherche, John. On ne le retrouvera jamais sans leur aide.

John attrapa ses fiches et resta songeur.

— À moins que l'on fasse les choses en douceur, qu'on y aille plutôt par les sentiments.

— De quoi tu parles ?

— De Silvia Moreno.

*
* *

C'était un matin comme un autre, sauf qu'Agosto ne rejoignit pas Giorgio et Zito au terrain de basket comme il en avait l'habitude tous les matins, après ses cours à l'université. Il se rendit chez son oncle Arturo et le

trouva avachi sur le canapé, en train de fumer des clopes devant une rediffusion du Giro. Il disait que ça l'aidait à se calmer de voir des mecs pédaler pendant des heures. Ça valait tous les antidépresseurs de la terre. Et puis il aimait les paysages, il avait l'impression de découvrir l'Italie, lui qui n'avait jamais pris l'avion de sa vie. Il proposa une bière à son neveu comme s'il n'y avait rien de plus normal que de commencer à se bourrer la gueule à 8 h du mat'. Ça aussi, ça devait l'aider à calmer ses nerfs, bien plus que le vélo.

Ce matin-là, Agosto accepta la bière parce que tout tournait trop vite dans sa tête. Il avait peur d'avoir fait une connerie en donnant les clés de la cave à sa mère, les oncles le tueraient si seulement ils savaient. Il fallut que les cyclistes traversent deux cols de catégorie 2 et qu'Arturo ingurgite deux bières pour que l'angoisse se fasse un peu la malle. Pas totalement, mais c'était un peu mieux. À la troisième, il trouva la force de parler à son oncle.

— Qu'est-ce qu'on va faire de lui ? demanda-t-il en gardant l'œil rivé sur la télé, comme pour se donner l'air de s'en ficher.

Arturo attendit que le peloton rattrape l'échappée puis éteignit le poste.

— Tu parles de Raincheck ?

Agosto approuva d'un signe de tête.

— Pourquoi tu t'intéresses à lui ? Cet homme n'est pas ton père, Agosto. Il ne s'est jamais occupé de toi, il n'est jamais revenu pour toi. Il a ruiné la vie de ta mère, et la tienne au passage. C'est tout ce qu'il a fait, tu m'entends ?

— Je sais, souffla Agosto, t'as pas besoin de me le rappeler.

— Vraiment ?

— Oui ! s'agaça Agosto.

Il déposa sa bière à moitié entamée sur la table basse et se leva du canapé.

— Faut que j'y aille, dit-il. Les cousins m'attendent.

— Attends deux secondes ! ordonna Arturo. T’as 20 ans, Agosto, t’es plus un gosse. Tu crois pas qu’il est temps que t’apprennes à poser les bonnes questions ? Même pour Raincheck…

— Je comprends pas. Qu’est-ce que tu veux dire ? C’est quoi, alors, la bonne question ?

— Qu’est-ce qu’on attend pour l’achever ?

Agosto quitta l’appartement livide. Quand la porte claqua, Arturo ralluma la télé et râla quand il vit que le peloton s’était à nouveau laissé distancer.

43

Ils approchèrent du café de Silvia Moreno aussi discrètement que possible, ce qui, pour John, consistait à lever la tête vers les façades d'immeubles tous les trois mètres et pour Alice à rire de ses idioties. Leur bonne humeur s'effaça lorsqu'ils réalisèrent que l'établissement était ouvert et qu'ils aperçurent une femme installer des tables devant la devanture. Ils entrèrent et s'accoudèrent au bar. Alice commanda deux expressos que la tenancière leur servit avec une amabilité contenue. Il n'était pas nécessaire d'être très clairvoyant pour deviner que cette femme était préoccupée. Elle cherchait son souffle tous les trois gestes et passait son temps à prendre puis à reposer son téléphone portable sans jamais appeler. Alice et John échangèrent un regard inquiet. Si cette femme, comme ils l'imaginaient, était Silvia, c'était peut-être le signe qu'ils arrivaient trop tard.

Le café était quasiment vide. Un vieux lisait le journal tout au fond de la salle, un jeune couple de touristes feuilletait un guide et planifiait son excursion du jour. Personne ne faisait attention à eux. Alice songea qu'il s'agissait du moment idéal pour entamer la conversation.

— Silvia ? lança-t-elle sans forcer la voix.

La propriétaire des lieux se tourna vers elle avec étonnement.

— Vous êtes bien Silvia ?

Celle-ci s'approcha, sur ses gardes.

— On se connaît ?

— Non. Nous sommes à la recherche de Sam Raincheck.

— Sam Raincheck ? Connais pas, dit-elle en s'éloignant pour aller prendre la commande des deux touristes.

Quand elle revint vers le zinc, Alice se fit plus pressante.

— C'est étonnant, dit-elle, généralement, on n'oublie pas le père de son fils.

Silvia se figea. Ses yeux passèrent en une fraction de seconde d'Alice à John, puis de John à Alice, comme si elle essayait d'estimer la dangerosité de la situation.

— Vous êtes de la police ?

— Non. On est des amis de Sam.

Silvia apporta leurs boissons au couple de touristes puis glissa à l'oreille d'Alice :

— Pas ici !

La jeune femme hocha la tête, attrapa une serviette en papier qui traînait sur le bar, y écrivit le nom de leur hôtel et son numéro de chambre, puis la tendit à Silvia.

— On ne vous veut pas de mal. On veut juste vous parler, souffla-t-elle avant d'inviter John à la suivre hors du café.

La journée s'écoula sans qu'ils ne reçoivent la visite de Silvia. John avait des sueurs froides, imaginant qu'elle avait prévenu ses frères, que des tueurs à gages viendraient bientôt les abattre avant de couler leurs corps dans le béton. On n'entendrait plus jamais parler d'eux, c'était certain.

— C'est une pratique courante en Italie, le béton ! cracha-t-il en traversant la chambre de long en large. C'est connu. Ils maîtrisent, ici. Ils ne laissent aucune trace, rien. Et pour retrouver les corps, tu peux toujours courir. Va déterrer un cadavre quand il se décompose sous une autoroute ! Et toi, regarde la portion que tu fais. En trois jours, y a plus rien ! Non, non, non…

— John, calme-toi. Ça va, on n'est pas au Texas non plus.

— Je n’aurais jamais dû te faire venir. En plus, t’as une fille… Déjà qu’elle n’a plus de père… Qu’est-ce qu’elle va devenir sans sa mère ? Elle est foutue, c’est sûr.

— John, ça suffit ! On a compris, c’est bon !

Mais John n’écoutait rien. Il se faisait des nœuds au cerveau et s’était posté à la fenêtre pour espionner l’entrée de l’hôtel.

— À choisir, je préférerais qu’ils m’abattent d’une balle dans le crâne, c’est plus rapide que la pendaison, ou un truc du genre. Tu leur diras, si jamais je ne suis pas en état de parler ? Hein ?

Alice soupira.

— Si tu continues, c’est moi qui vais t’étrangler avec les rideaux derrière lesquels tu te planques. Sinon, on peut aussi regarder un film en commandant un *room service*, c’est toi qui vois…

À contrecœur, John consentit à quitter la fenêtre et à s’asseoir sur le lit. Il trouva même la force de commander une omelette nature, ce qui fit dire à Alice que le ventre d’un homme ne connaissait pas la peur. Ils n’eurent pas le courage de regarder un film. Même Alice n’avait pas vraiment la tête à ça. Alors ils parlèrent, attendant que Silvia arrive ou qu’ils jugent qu’elle ne viendrait plus. John aurait aimé qu’Alice lui raconte ses retrouvailles avec Antoine, mais elle refusait toujours d’aborder le sujet. Elle disait qu’il y avait des choses dans la vie qu’il ne fallait pas partager, notamment les épreuves qu’on n’aurait jamais dû s’infliger. John le prit pour lui. À force d’insister pour que Suzy retrouve son père, il avait lui-même envoyé Alice à l’échafaud.

— Je suis désolé, dit-il en lui prenant la main.

— Ce n’est rien. Ce n’est pas toi mais moi qui ai eu la stupidité d’y croire.

Pour échapper au malaise qui avait très largement gagné la chambre, John tenta un trait d’humour.

— Qu'est-ce qu'il a de plus que moi ? Franchement, je ne vois pas, ironisa-t-il de manière théâtrale.

Cela ne fit pas rire Alice, qui le regarda gravement.

— Dix ans de vie commune, dit-elle.

Et comme l'argument était inattaquable, John estima qu'ils avaient assez parlé pour la soirée.

Quand la nuit tomba et qu'il fut assez tard pour que les couloirs de l'hôtel sombrent dans le silence, John décida de rejoindre sa chambre. Il s'allongea sur son lit, songea qu'il vivait peut-être les derniers moments d'une éternité. S'ils ne retrouvaient pas Henri Manning, il serait enfin libre de vivre comme il l'entendait, de quitter Paris. Il se détestait de penser ainsi, et pourtant, une partie de lui l'espérait. Il enfonça sa tête dans l'oreiller. Il pouvait bien dénoncer la lâcheté de l'ex-compagnon d'Alice, il ne valait pas mieux que lui. Il n'avait pas eu le courage de dire non à son père, ni celui de se battre pour qu'Alice lui dise oui. Il était affligeant.

Il se leva et alla fumer une cigarette à la fenêtre. Il fumait rarement, une clope de temps en temps, qui accompagnait des moments d'euphorie ou des vagues de désespoir. C'est à ce moment précis qu'il *la* vit saluer le gardien de nuit de l'hôtel et entrer dans l'établissement. Il était bientôt minuit. John écrasa sa cigarette et alla tambouriner à la porte d'Alice.

— Elle arrive, dit-il en s'installant dans un fauteuil tout en essayant de reprendre son calme.

Alice lui jeta un regard satisfait. Elle laissa la porte entrouverte et attendit.

44

D’abord, elle refusa de s’asseoir, puis elle précisa qu’elle n’avait rien à leur dire.

— Alors pourquoi vous êtes venue ? demanda Alice.

— Je ne sais pas.

Silvia fuyait son regard. Elle regardait ailleurs, tantôt vers les rideaux qui s’étiolaient, tantôt vers la moquette qui n’avait rien à lui envier, ce qui convainquit Alice qu’elle était mouillée jusqu’à l’os. John se tenait à l’écart, préférant laisser Alice manœuvrer. Il fallait de la patience et de l’imagination pour faire craquer Silvia Moreno. Et à ce jeu-là, elle était bien plus capée que lui.

— Peut-être devrais-je plutôt parler à Agosto puisque vous en savez si peu…

— Vous pouvez, dit Silvia sans se démonter. Mais je ne suis pas sûre que vous appreniez grand-chose.

— Oh, vous savez, je n’aurais qu’une seule question à lui poser.

— Il ne sait pas où est son père ! hurla Silvia en bondissant de son siège.

John posa sa main sur l’avant-bras de Silvia pour la faire rasseoir calmement.

— Ce n’est pas un problème. Je lui parlerais plutôt de vous, dit Alice.

— Comment ça ?

— Pourquoi voudriez-vous que je lui parle d’un père qui l’a ignoré pendant vingt ans et qu’il déteste sans doute plus que Berlusconi ?

Silvia ne dit rien. Elle était sur ses gardes et ne voyait pas bien où Alice voulait en venir.

— Ne croyez-vous pas qu’il serait beaucoup plus intelligent de ma part de lui parler de sa mère qu’il aime sans doute plus que toutes les étoiles réunies, et de lui demander ce qu’il serait prêt à faire pour éviter qu’elle ne finisse en prison ?

John ne comprenait pas un traître mot de cet échange entre les deux femmes, mais quand il vit le visage terrifié de Silvia, il comprit qu’Alice avait fait mouche.

— Où est Sam Raincheck ? insista Alice, profitant du premier moment de faiblesse de Silvia.

— Je ne sais pas…

— Silvia, s’il vous plaît, dit-elle en se rapprochant. Je sais que cet homme vous a fait du mal et qu’il ne mérite pas votre compassion. Croyez-moi, je préférerais ne pas avoir à vous demander ça. Mais s’il est en danger, il faut nous le dire…

— Comment le saurais-je ?

— J’imagine qu’il est venu vous voir…

— Non, dit Silvia.

Pour une fois, elle ne mentait pas.

— Mais il est possible qu’un membre de votre famille l’ait croisé dans la rue, ou ailleurs dans la ville, et l’ait reconnu…

— Je ne sais pas…

Alice jeta un regard las à John. Ils étaient dans une impasse. Elle avait beau s’acharner, tenter toutes les ruses, alterner douceur et fermeté, rien n’y faisait. Silvia continuait de nier. Elle pouvait bien la mitrailler de questions toute la nuit, elle ne parlerait pas, elle en était persuadée. Épuisée, Alice fit une pause, attrapa une bouteille d’eau minérale dans le minibar et la vida

d’un trait. Il lui restait une dernière carte à jouer, affreusement classique, il fallait bien l’avouer, mais peut-être fallait-il en passer par là, être aussi basique que ça.

— Il est tard, on est tous fatigués. Je ne vous retiens pas, Silvia… Merci beaucoup d’être venue, conclut Alice.

Puis elle marcha vers la fenêtre de la chambre et, le regard perdu vers la rue déserte à cette heure tardive, lança :

— Demain, nous irons voir la police… Vous serez sans doute plus encline à leur parler qu’à nous…

— Non ! Pas la police ! sursauta Silvia.

Alice se figea. Et quand John se posta devant la porte de la chambre pour l’empêcher de sortir, Silvia comprit qu’elle avait abattu ses dernières cartes. Alors, le visage d’Alice se fit plus dur. Un héritage que lui avait laissé Antoine. Désormais, elle ne laisserait plus personne s’échapper sur un mensonge, elle serait impitoyable avec tous les voleurs de temps.

— Et si vous vous mettiez à table, Silvia, dit-elle froidement en la forçant une fois de plus à se rasseoir.

Mais Silvia ne parlait toujours pas. Elle regardait Alice, terrifiée, prise au piège, et continuait d’espérer qu’il était encore possible de travestir la réalité.

Il y avait bien longtemps que Silvia avait cessé de juger les actes des hommes sur une échelle de valeur binaire. Le bien et le mal s’emboîtaient si souvent dans son monde qu’elle avait cessé de vouloir les confronter l’un à l’autre. Pour elle, il y avait ce qui était supportable ou non, acceptable ou non, pardonnable ou non. Elle avait vu si souvent ses frères casser la gueule de quelqu’un puis prier juste après ; elle avait vu si souvent son père virer des employés puis leur glisser sous la porte des enveloppes de billets ; elle avait vu si souvent sa mère bercer Agosto puis souhaiter dans la même minute la mort du monde entier… Elle ne jugeait pas Sam pour ce qu’il lui avait fait, ni ses frères pour ce qu’ils avaient orchestré en retour. Elle savait

simplement qu'il serait supportable pour elle que Sam meure sous les coups de ses frères mais inacceptable que l'un d'entre eux finisse en prison. Elle ne se pardonnerait jamais d'avoir eu l'occasion de l'en empêcher et de n'avoir rien fait.

Elle se leva et s'approcha de John qui maintenait toujours ses bras en travers de la porte.

— Vous avez une voiture ? demanda-t-elle.

Alice hocha la tête.

— Alors prenez toutes vos affaires, car vous ne reviendrez pas ici.

Ils roulèrent en silence dans les collines de Todi, jusqu'à atteindre une zone industrielle où les mauvaises herbes avaient recouvert les bâtiments laissés à l'abandon. Ils pénétrèrent dans un immeuble aux murs tagués et aux vitres en miettes pour la plupart. Cela ressemblait aux locaux administratifs d'une usine qui aurait fait faillite. Il restait encore quelques bureaux maltraités et quelques chaises dans les pièces dépouillées qui entouraient le couloir qu'ils empruntèrent pour rejoindre des sous-sols étroits et sans doute peu fréquentables.

Alice attrapa le bras de John. Rien, ici, ne la rassurait. Silvia avait tenu à ce qu'ils prennent toutes leurs affaires et règlent leur facture d'hôtel avant de la suivre. Pourquoi ? Était-ce une façon de les envoyer dans la gueule du loup sans alerter personne ? Elle serra le bras de John un peu plus fort, épiant le moindre geste de Silvia, le moindre regard. Mais Silvia marchait droit, sans jamais hésiter, sans jamais ralentir.

Bientôt, au terme d'un souterrain qui semblait abriter une succession de caves, ils s'approchèrent d'une petite porte verte. Silvia attrapa une clé dans son sac et les invita à entrer.

— Après vous, dit Alice, toujours sur la défensive.

Silvia les précéda dans une cave humide à l'odeur pestilentielle et John ne put retenir un haut-le-cœur. Il faisait si sombre qu'on n'y voyait pas à un mètre. Il fallut de longues secondes pour que les yeux d'Alice et John

s’habituent à l’obscurité et parviennent enfin à apercevoir tout au fond de la cellule le corps inerte d’Henri Manning.

Il était allongé en étoile sur le sol en terre battue. Paniqué, John se rua sur lui. Il le redressa, vérifia son pouls, sa respiration, attrapa une bouteille d’eau dans son sac à dos et le contraint à boire. Petit à petit, Manning retrouva quelques couleurs et eut la force d’articuler :

— Bordel, John, lâchez-moi ! Qu’est-ce que vous foutez là ?

45

Sa mère était rentrée au milieu de la nuit. Agosto l'avait entendue enlever ses chaussures, déposer son sac sur le meuble de l'entrée et ouvrir le frigo, puis s'était rendormi aussitôt. Le lendemain matin, il avait perçu l'eau de la douche s'égrener, puis le café bouillir sur les plaques usées. Alors, il s'était levé. Silvia n'était pas comme d'habitude. Adossée contre le plan de travail, elle fixait l'horloge de la cuisine, une tasse à la main. Elle était pâle et comme absente. Attendait-elle quelqu'un ? Agosto s'assit en face d'elle. Elle ne réagit pas. Elle ne lui dit même pas bonjour.

— Ça va ? demanda-t-il.

Alors, seulement, elle le regarda.

— Je crois…

— Tu crois quoi ?

— C'est fini, dit-elle.

Elle paraissait soulagée, tellement soulagée qu'il en eut froid dans le dos. Les oncles aussi avaient ce sourire-là quand ils avaient mis la main sur Sam Raincheck. Et Andrea avait ce même regard quand ses fils lui avaient dit, après avoir enfermé son père dans la cave, qu'ils étaient sur le point de laisser le passé derrière eux, de l'enterrer bien profondément sous terre.

— Maman, qu'est-ce que t'as fait ? s'inquiéta Agosto.

Mais Silvia ne répondit pas à cette question, ni aux suivantes qu'Agosto enchaînait sans prendre le temps d'inspirer. Il fonça dans sa chambre, enfila un sweat et un jogging, glissa ses mains dans le sac de sa mère, ce qu'il

n’avait jamais fait. Aucune trace des clés de la cave. Il vida le sac sur le parquet. Pas mieux.

— Maman, qu’est-ce que t’as fait des clés ?

Dans sa précipitation, il parlait en haletant.

— Maman !?!

Elle surgit dans le couloir et, avec une décontraction qui ne fit qu’accroître la peur d’Agosto, attrapa le trousseau dans la poche de son manteau et le tendit à son fils.

— Il n’y a plus rien à voir, là-bas, dit-elle, retourne te coucher. Il est tôt.

Et elle repartit en cuisine et se remit à fixer l’horloge.

Agosto claqua la porte et dévala l’escalier de l’immeuble, se cognant aux murs qui semblaient l’aspirer dans les étages. Sa vision n’était plus très nette, sans doute parce qu’il courait en apnée et que des images d’horreur se formaient dans son crâne. Il avait à peine pris le temps de lacer ses baskets et manqua de glisser à chaque foulée. Quand il approcha de sa voiture, livide et en sueur, une main l’arrêta et l’empêcha d’aller plus loin. C’était Luna. Elle lui parla comme s’il n’y avait rien d’anormal à voir son mec zigzaguer dans les rues avec la tête à l’envers, un dimanche à 7 heures du matin.

— Tu vas où ? s’enquit-elle.

— J’ai des trucs à faire. Je t’appelle plus tard, répondit-il en ouvrant la portière.

— Je viens avec toi, décréta-t-elle en s’installant d’autorité dans la voiture.

Agosto soupira. Il n’avait pas le temps de parlementer, et encore moins de négocier.

— Ce n’est pas possible, dit-il.

— Pourquoi ?

— Ce n’est pas possible, c’est tout. Sors, s’il te plaît, je suis pressé.

Mais Luna ne bougea pas d'un pouce. Elle lui prit la main qu'il tenait collée au levier de vitesse, prêt à décamper, et l'embrassa tendrement.

— Je sais, dit-elle.

C'était sa façon de lui dire qu'elle l'accompagnerait là où il n'avait pas envie d'aller. Agosto voulut la jeter de force de la voiture, lui hurler qu'elle était inconsciente, que leur couple ne survivrait pas à ce voyage, mais il y avait tant de douceur dans les yeux de Luna qu'il fut incapable du moindre acte de révolte.

— Bon, tu démarres ? dit-elle en esquissant un sourire. Moi aussi, je n'ai pas que ça à faire aujourd'hui.

Il conduisait bercé par les virages, ce qui l'empêchait d'anticiper ce qu'il allait dire à Luna une fois arrivés sur place. Ça l'empêchait aussi de penser à ce que sa mère avait fait. Il s'attendait à tout. À voir son père les intestins à l'air, la gorge tranchée, les testicules arrachés. Il pouvait vivre avec cette idée qu'ils étaient tous coupables, les oncles, sa mère et lui, qu'ils étaient tous impliqués à plus ou moins grande échelle dans la mort de Sam Raincheck, mais il ne pouvait pas supporter l'idée que Luna soit témoin de leurs actes. L'amour ne survit jamais à l'horreur. Et le pardon, dit l'église, est réservé aux justes. Qu'y avait-il de juste dans l'exécution d'un homme dont le seul crime avait été de ne pas les aimer assez ?

Luna changea de visage quand Agosto se gara à la lisière d'une zone industrielle aux immeubles éventrés. Les paroles de Silvia lui revinrent à l'esprit, tout comme sa supplication d'éloigner son fils de Todi. Agosto était-il impliqué dans un sale trafic ? Les bâtiments vers lesquels ils se dirigeaient étaient des planques parfaites pour dealer de la drogue, et peut-être même abriter des prostituées.

Ils marchaient côte à côte sans oser se frôler ni même se regarder, Agosto parce qu'il n'avait rien à dire qui pourrait rassurer Luna, Luna parce qu'elle avait peur d'avoir surestimé ce qu'elle pouvait accepter d'Agosto. Les ampoules de l'immeuble grésillaient façon mauvais film d'horreur.

Luna remonta le col de sa veste, comme si cela pouvait lui servir de gilet pare-balles. Elle s'attendait à voir surgir des gars armés dans les couloirs, à piétiner des seringues d'héroïne, à devoir fuir à toutes jambes en appelant sa mère à l'aide. Dans sa poche, elle serrait fermement son téléphone portable. Elle était à deux doigts d'appeler les flics. Agosto ne disait toujours rien. Elle voyait bien qu'il était inquiet. Il faisait jouer un trousseau de clés dans sa main droite et contractait sans cesse la mâchoire. Elle n'aurait jamais dû venir.

Ils s'arrêtèrent devant une petite porte verte, au bout d'un couloir sombre et jonché de canettes vides, de bouteilles en verre et de papier journal déchiré. Agosto jouait encore avec les clés mais ne se décidait pas à ouvrir. Il inspira profondément, puis prit le visage de Luna dans les mains.

— Ne me juge pas, dit-il. Plus tard, je t'expliquerai.

Luna hocha la tête en espérant que ses yeux ne trahissaient pas son effroi. Bien sûr qu'elle ne le jugerait pas, mais l'aimerait-elle toujours quand elle comprendrait ce qui se jouait, là ?

Agosto finit par ouvrir la porte verte. Une odeur nauséabonde s'échappa aussitôt, que Luna associa à la mort. Ça pouvait être un corps en décomposition, et peut-être même un cimetière plein à craquer. Elle fit un pas en arrière et se pinça le nez avant de trouver le cran d'entrer. Agosto était immobile, debout au milieu d'une cave vide.

— Qu'est-ce qu'on fait là ? demanda-t-elle.

Agosto tourna la tête dans tous les sens, passant du nord au sud, de l'est à l'ouest. Visiblement, quelque chose avait disparu. Quelque chose ou quelqu'un, songea Luna.

— Tu cherches quoi ? demanda-t-elle pour détendre l'atmosphère.

À présent, Agosto traversait la cave de long en large en faisant glisser ses baskets sur la terre battue.

— Tu fais quoi, là ? Y a quoi sous tes pieds ?

En réponse, Agosto s'écroula au sol et se mit à pleurer. Elle ne l'avait jamais vu pleurer. À vrai dire, elle n'avait jamais vu un homme pleurer. Dans sa famille, les pères désertaient, les oncles grondaient et les grands-pères tempéraient, mais personne ne se laissait jamais aller à de telles effusions. Elle s'agenouilla près d'Agosto et glissa la tête dans son cou, mais son geste n'atténua pas les sanglots. Alors, elle le força à la regarder et déposa un doux baiser sur ses lèvres.

— Qu'est-ce qui se passe, Agosto ?

— Il était là, dit-il en essuyant ses larmes.

— Qui était là ?

— Mon père, souffla-t-il.

— Ton père ? Agosto, enfin, qu'est-ce que tu racontes ?

Dans les bras d'Agosto qui la pressait contre lui et l'enlaçait avec peine, Luna sentit que le poids des non-dits était plus lourd qu'elle ne l'avait imaginé. Et quand les oncles d'Agosto apparurent dans l'encadrement de la petite porte verte, tendus comme des arbalètes et munis d'une pelle, elle devina pourquoi l'homme qu'elle aimait ne lui avait jamais parlé.

46

Une pluie incessante cambrait les feuilles des arbres et étouffait l'urgence de la ville. Depuis la terrasse de sa chambre, Henri Manning contemplait la nature en colère et il lui semblait qu'elle seule le comprenait. Depuis son retour à la Villa Dupont, tout le monde le cajolait et prenait des gants. Il n'avait jamais eu l'impression d'être aussi vieux, aussi impuissant. Il ne pouvait pas faire deux pas sans qu'on lui ordonne de se recoucher.

Affolée de le voir revenir la tête chiffonnée et les côtes cassées, Merencia avait tenu à ce qu'il prenne tous ses repas dans sa chambre. Judith, elle, n'osait plus passer l'aspirateur de peur de lui coller la migraine, tandis qu'Hector refusait de tondre le gazon pour la même raison. Quant à John, il lui imposait chaque jour une visite de son médecin traitant. Tous l'épiaient à longueur de temps, et pourtant ils ne voyaient rien. Ils ne voyaient pas qu'il s'enfonçait. Seule Alice le traitait avec une indifférence rafraîchissante. Elle gardait ses distances, parfois même l'évitait. Et plus elle l'évitait, plus il réalisait qu'elle était la seule présence qu'il pouvait supporter. La nuit, il n'arrivait pas à dormir. Il repensait à Todi et haïssait John et les autres de l'avoir fait revenir. Le jour, c'était encore pire.

Les choses avaient changé dans la maison depuis son retour. Il était vieux, mais il n'était pas aveugle. Alice parlait peu, et la façon dont elle regardait John, jamais franchement, toujours de biais, en disait long sur les interdits qu'elle s'imposait. John évitait soigneusement de la croiser. C'était presque imperceptible, toujours délicat, et malgré tout, ça lui avait sauté aux

yeux. Il avait connu assez de femmes pour savoir qu'un homme fuyant est un homme qu'on a repoussé. La seule chose qu'il ignorait encore, c'était l'argument qu'elle lui avait donné. Il avait interrogé Suzy un jour qu'elle rentrait de l'école, car, comme tous les enfants, elle en disait bien plus que les grands. Il lui avait demandé si elle avait déjà entendu sa mère et John se crier dessus. Elle avait répondu que non. Sa maman n'avait pas le temps et tout son temps libre, elle le passait à crier sur elle. Henri Manning avait eu sa réponse. Visiblement, Alice allait aussi mal que lui.

D'habitude, quand il rentrait de voyage, rien n'avait changé. Tout le monde restait à sa place et tous l'accueillaient comme ils l'avaient quitté. Cette fois, l'équilibre de la maison avait vacillé. C'était la première fois que ça arrivait en quarante ans. Manning avait noté qu'Hector n'acceptait plus que Merencia le rabroue, et quand elle le regardait travailler depuis la fenêtre de la cuisine, il se voûtait derrière les rosiers. Oui, quelque chose avait changé.

Le père de John était venu le voir, rassuré de le retrouver en un seul morceau. Si seulement il savait… Dans l'avion du retour, Manning avait fait promettre à Alice et à John de ne rien dire à personne des événements de Todi. Il n'avait pas l'intention d'aller voir la police, il ne voulait pas qu'on le prenne en pitié. « Quelle pitié ? avait dit Alice. N'avez-vous pas mérité chaque coup, chaque insulte, chaque démonstration de haine ? » John, d'un regard en coin, l'avait priée de la mettre en sourdine. Ça lui ressemblait bien. Mais cet excès de franchise avait plu à Henri, et comme d'habitude quand il n'avait réponse à rien, il avait répondu à côté. « Nous dirons aux autres que j'ai eu un accident de voiture. À mon âge, on manque tellement de clairvoyance… »

Gisèle de Serpentis était venue elle aussi. Dès le lendemain, s'attendant à ce que leurs retrouvailles se déroulent comme toutes celles qu'elle avait connues : ils parleraient et elle annoterait, elle voudrait tout savoir des femmes qu'il avait côtoyées, jusqu'à leur tour de cuisse, jusqu'à la tête

qu'elles avaient fait le jour où elles avaient compris que jamais il ne les aimerait. Parfois, Henri songeait qu'il en disait un peu trop, mais elle insistait.

Ils avaient fixé les règles du jeu voilà plus de trente ans : être honnête jusqu'au bout même si ça fait mal, surtout si ça fait mal, pour lui donner une chance d'arrêter de l'aimer. Mais pour la première fois, il s'était tu. Il n'avait répondu à aucune des questions de Gisèle sur Silvia. Il n'avait rien dit non plus d'Agosto et des oncles. Il s'en était tenu à la version officielle, celle de l'accident. Bien sûr, Gisèle savait qu'il mentait, c'était tellement flagrant. Et pourtant, elle l'avait laissé raconter cette histoire d'accident imaginaire et par respect de la tradition avait noté chaque détail sur une fiche bristol. Le nombre de véhicules impliqués dans le crash, la couleur des voitures, le modèle. Peut-être se souvenait-il du numéro de la plaque ? Manning avait ri. Il lui avait retiré la fiche des mains, l'avait déchirée en tout petits morceaux qu'il avait laissés virevolter dans l'air, puis lui avait dit : « C'est fini, Gisèle, je ne partirai plus. » Et elle avait su que cet adieu valait aussi pour elle.

Ce matin, Merencia avait amené un plateau-repas dans sa chambre. Elle avait cuisiné ses œufs à la truffe et ajouté quelques tranches de jambon Serrano. « Pour les vitamines », avait-elle dit. Il n'y avait qu'une Espagnole pour penser que la charcuterie regorgeait d'oligoéléments. Il l'avait forcée à rester un moment, inquiet de ce qui se passait dans sa maison. Il avait exigé des réponses, ou du moins un début de vérité. Mais Merencia s'était défilée. Et avant de quitter la chambre, elle avait glissé : « N'exigez pas des autres ce que vous êtes incapable de leur donner, monsieur Manning. » Ça valait pour la thèse de l'accident, bien sûr, mais ça valait aussi pour toutes les femmes qu'il avait fréquentées et à qui il avait tant de fois menti.

Dans l'après-midi, Henri Manning avait fait le tour du jardin. Il avait frôlé chaque fleur, détaillé chaque bosquet comme il le faisait toujours quand il revenait. D'habitude, ça l'apaisait. Une partie de lui se reconnectait

à une certaine beauté du monde. Hector l'accompagnait et faisait l'inventaire des fleurs qui avaient poussé en son absence, de celles qui avaient fané, ou qui allaient mal et qu'il fallait suivre de près. Cette après-midi-là, tandis qu'Hector parlait, l'esprit d'Henri était reparti à Todi, là où tout avait commencé, où tout s'était éteint, où tout avait si mal tourné.

À 21 heures, John était venu lui masser les mains, mais il avait eu si peur de trop appuyer que la crème avait à peine pénétré l'épiderme.

— Je vous ai connu moins délicat à mon égard, John. D'habitude, vous n'hésitez pas à me broyer la main, avait noté Manning.

— Laissez-moi quelques jours, monsieur. Les vieilles habitudes reviennent vite, vous le savez bien.

— Pas toujours… Parfois, elles changent sans qu'on puisse y faire quoi que ce soit.

— C'est une bonne chose, vous ne pensez pas ?

— Oui, mais c'est rarement bon signe.

Quand John avait quitté la chambre et refermé la porte derrière lui, Manning s'était assis sur son lit, il avait caressé les draps en soie, la couette en plumes d'oie et les oreillers doublement rembourrés. Alors, sans qu'il sache très bien pourquoi, il avait tout arraché, les draps, la couette. Il avait déplumé les oreillers et retourné le matelas. Il s'était allongé sur le parquet et, parce que la sensation était encore trop douce sur ses côtes meurtries, il avait fait sauter quelques lattes. Là, sur le sol irrégulier regorgeant de poussière, il avait senti une écharde pénétrer dans sa chair et un clou lui griffer l'omoplate. Alors il avait pu revenir à Todi, là où gisait ce qu'il avait passé tant d'années à chercher. Là où, pour la première fois, il avait ressenti un désir profond, vital : le désir de mourir.

47

Avec Silvia, Carlo s'attendait à tout. À la voir défoncer la porte de son atelier pour lui faire payer des paroles déplacées, se jeter du haut des murailles de la ville pour s'arrêter de penser, disparaître un matin parce que l'air ailleurs est plus sain. Il était toujours sur le qui-vive, mais jamais, non, jamais il n'avait imaginé qu'elle puisse le trahir.

Ce matin, il avait débarqué au café un peu avant l'ouverture, et bien sûr, elle l'attendait ailleurs. Elle l'attendait allongée dans l'herbe devant l'église Saint-Fortunat, comme toujours quand elle n'était pas sûre qu'ils puissent se réconcilier sans l'aide de Dieu. Elle avait les bras en croix et le visage bardé de soleil. Et elle attendait qu'il vienne l'insulter ou la gifler, puis lui dire finalement qu'il comprenait.

Il s'assit à ses pieds et n'eut pas assez de haine en lui pour la détester. Elle était plus délurée que ses trois frères réunis, plus bousillée aussi, plus malmenée. Et pourtant, elle avait assez de compassion en elle pour faire passer la vie avant l'honneur et assez d'intelligence pour savoir que tout ce que l'on détruit vous détruit aussi.

— Où est-il ? demanda-t-il le plus calmement possible.

— Chez lui, j'imagine…

— Quoi ? T'es cinglée ? Et s'il allait voir la police ? Tu as pensé à ça ? dit-il en élevant la voix.

— Et si mon fils avait tué son père ? Tu as pensé à ça ?

Il baissa la tête, arracha nerveusement quelques brins d'herbe. Elle prit sur elle pour s'empêcher de pleurer.

— Il y a des morts qui ne valent pas le coût d'une vie, Carlo. À ton âge, tu devrais savoir ça.

Bien sûr qu'il le savait, mais les hommes du clan Moreno avaient grandi en apprenant à ne jamais épargner leurs ennemis. C'était ainsi depuis des générations. C'était ainsi et pas autrement.

— Aucune mort ne vaut que l'on brise la vie de mon fils, tu m'entends ? insista Silvia.

Elle avait dit ça sans s'énerver, et c'était tellement inhabituel que Carlo pressentit qu'elle n'en avait pas fini avec lui. Jamais ils ne réglaient leurs comptes sans qu'une porte ne claque ou que la terre ne tremble. Quelque chose avait changé, et il n'était pas sûr de s'en réjouir.

— Tu as raison. On n'aurait jamais dû impliquer Agosto. Pardonne-nous. Pardonne-moi… dit-il.

Elle leva les yeux vers l'église. Dieu sait combien de fois elle avait entendu cette phrase. Et chaque fois elle avait pardonné. Parce que c'est ainsi que sa mère l'avait élevée. Elle lui avait appris à respecter la loi des hommes et à les excuser quand ils reconnaissaient leurs erreurs. Elle disait qu'il fallait peu de courage pour demander pardon mais aussi de la force pour pardonner, et qu'en ce sens, les femmes auraient toujours le dernier mot. Mais elle avait tort. Silvia le comprenait aujourd'hui. Car les hommes n'attendent pas qu'on leur pardonne, ils mesurent simplement le périmètre de leur emprise.

— Toi et moi contre le reste du monde, poursuivit Carlo en prenant la main de sa sœur.

Silvia se leva. Carlo la rattrapa par le bras.

— Où tu vas ?

— Je pars.

— Quoi ?

Quand il la vit s'éloigner, il comprit qu'elle ne partait pas pour une heure ou pour un jour, mais sans doute pour toujours. Il lui courut après. C'était forcément un coup de sang, encore un de ses tours.

— Silvia, s'il te plaît. Parle-moi, frappe-moi, engueule-moi mais arrête ça, s'il te plaît.

Elle lui caressa la joue, colla son front contre le sien comme ils faisaient toujours, enfants, après chaque réconciliation, et il crut mourir.

— Silvia, je t'en prie. Tu sais bien comment on est toi et moi. On va trop loin parfois, on se fait du mal souvent, c'est vrai. Mais sans toi, je ne suis digne de personne…

— Tu apprendras, dit-elle. Tu as toute la vie pour ça.

— La vie, la vie, tu n'as que ce mot-là à la bouche, bordel ! hurla-t-il en lui prenant le visage dans les mains. Mais ça sert à quoi la vie, hein ? Tu le sais, toi ? Ça sert à quoi ?

Elle retira délicatement les mains de son frère qui à présent lui enlaçaient la nuque.

— Je ne sais pas, non, dit-elle. Mais si on était heureux toi et moi, on connaîtrait la réponse, tu ne crois pas ?

Quand sa sœur disparut dans les artères de la ville, Carlo entra dans l'église. Il s'assit sur un banc, ferma les yeux. Puis il pria, même s'il savait déjà que Dieu, cette fois, ne l'entendrait pas.

48

Luna avait tenu à faire la route avec lui. Elle voulait être sûre d'avoir tout compris et savoir si elle pouvait encore se fier à lui. Mais Agosto gardait l'œil sur le rétro. Il pouvait à peine la regarder. Il avait déjà tout avoué, que pouvait-il dire de plus ? Il n'était pas naïf au point de croire que Luna pouvait envisager désormais de construire sa vie avec un homme comme lui.

— C'est quoi, un homme comme toi ? demanda-t-elle.

— Tu le sais bien…

— Non.

— Un homme capable de faire du mal aux gens qu'il aime.

— Tu te trompes, tu n'es pas comme ça, Agosto.

— Ah oui ? Et quel genre d'homme je suis, d'après toi ?

— Un homme capable de faire du mal aux gens qui ne l'aiment pas, dit-elle en posant sa main sur la sienne.

Ils arrivèrent à Milan en début d'après-midi. L'air était saturé, comme toujours en plein été. Gustavo Totti l'avait appelé la veille pour qu'ils commencent à travailler dès que possible, ce qui, dans le langage du psychanalyste, signifiait au plus tard le lendemain midi.

L'homme les invita à prendre place dans son bureau. Luna, pour ne pas encombrer Agosto, insista pour patienter dans la salle d'attente.

— C'est votre petite amie ? demanda le thérapeute en s'installant dans son fauteuil.

— Oui.

— Vous comptez me présenter toute la famille ? s'amusa Totti.

— C'est elle qui a insisté pour venir, souffla Agosto. On avait des trucs à se dire. Quatre heures de route, ça permet de clarifier un certain nombre de choses…

— Ah oui ? Je devrais peut-être faire mes consultations en voiture, alors…

Agosto sourit. Cela faisait combien de temps qu'il n'avait pas souri ? La dernière fois, c'était avec les cousins, il y a plus d'une semaine de ça. Gustavo Totti se leva et se posta à la fenêtre. Il aimait bien discuter avec ses patients tout en contemplant l'agitation de la rue. Car Agosto pouvait bien se cacher derrière son mémoire, Totti était assez vieux pour savoir que dans ce bureau, il ne venait pas apprendre à construire un raisonnement mais obtenir des réponses à ses errements.

— Alors, dit-il, vous avez avancé ?

— Avancé sur quoi ?

— Votre mémoire, pardi ! Sur ce que deviennent les enfants à qui on interdit toute leur vie de prononcer le nom du père, c'est bien ça ? Vous avez un début de réponse ?

— Ils tournent mal, j'imagine. Ils prennent modèle sur les mauvaises personnes…

— Ah ! Le désir mimétique, bien sûr, et la haine qui en découle, dit le professeur en se tournant enfin vers Agosto.

— Je ne comprends pas…

— Il n'y a pas d'apprentissage sans imitation. On est d'accord ? C'est au cœur de toute culture. Si l'on poursuit sur cette voie, tout désir est donc l'imitation du désir de l'autre. Et parce qu'ils s'imitent, les hommes se haïssent. Logique ! En somme, faire de l'autre un modèle c'est faire de l'autre un rival. René Girard, 1961, dit-il en sortant le livre *Mensonge*

romantique et vérité romanesque d'une étagère et en le tendant à Agosto. Alors, jeune homme, je n'aurai qu'une seule question à vous poser…

— Allez-y.

— Lequel de vos proches haïssez-vous ?

C'était de la provocation, un raccourci grossier, Agosto le voyait bien. Et pourtant, le thérapeute n'était pas si loin du compte. Il avait tellement de haine en lui depuis que son père était réapparu puis reparti. Depuis qu'il l'avait livré aux oncles sans même hésiter une seconde et qu'il l'avait rué de coups et qu'aucune de ses frappes ne lui avait permis d'aller mieux. Depuis qu'il avait compris que, sans l'intervention de sa mère, il aurait laissé les oncles le tuer.

— Ma grand-mère Regina, je crois, souffla Agosto.

— Pardon ?

— Vous m'avez demandé qui je haïssais. Je viens de vous répondre.

— Votre grand-mère ? s'étonna Totti. C'est inhabituel. Et pourquoi elle ?

— Parce qu'elle m'a fait croire qu'une prière faisait de vous un homme bon même quand les mots qui la composent parlent de vengeance et de sang.

Gustavo Totti s'adossa à son bureau. Il dévisagea longuement Agosto comme pour mesurer la portée de ses propos, puis il dit :

— Peut-être souhaiteriez-vous reformuler l'intitulé de votre mémoire, mon garçon ?

En quittant les appartements de Gustavo Totti, Agosto voulut appeler sa mère, mais Luna l'en empêcha. Elle attrapa son téléphone, le rangea dans son sac et lui glissa à l'oreille :

— Je sais déjà ce qu'elle va te dire.

— Ah oui ? s'étonna Agosto.

— Oui…

Ils sortirent de l’immeuble et décidèrent de se perdre quelques heures dans les rues de Milan avant de repartir. Ils mangèrent une glace devant la Scala et scandèrent des chants de supporters au pied du stade San Siro. Comme des amants. Comme des enfants aussi.

— J’aime bien cette ville. Milan… dit Luna.

— Ah oui ?

— On pourrait y vivre.

Agosto la fixa, étonné.

— C’est une proposition ?

— Non, répondit-elle en l’embrassant. C’est une déclaration.

49

Elle ne le verrait plus, mais elle ne devait pas s'inquiéter pour lui, il allait bien. C'est ce que dit Alice à Suzy en lui donnant la lettre de son père et la photo qui allait avec. D'abord, la gamine eut un grand sourire parce qu'elle trouvait que son père était beau et qu'il lui ressemblait. Puis, elle demanda à sa mère :

— Quand il n'y aura plus de bateaux dans la mer et plus de nuages dans le ciel, est-ce qu'il continuera quand même à penser à moi ?

Alice enlaça sa fille et tout en se retenant de pleurer murmura à son oreille :

— Quand il n'y aura plus de bateaux en mer il en construira d'autres, et quand il n'y aura plus de nuages dans le ciel il partira plus au nord, là où les nuages naissent, car jamais, tu m'entends, jamais il ne pourra cesser de penser à toi.

Et cela suffit pour que Suzy la croie.

*
*   *

Ils ne la verraient plus, et s'ils ne faisaient rien, c'est lui qu'ils allaient enfermer ou enterrer quatre pieds sous terre. C'est ce que dit Carlo à ses frères quand il leur annonça que Silvia allait quitter Todi pour de bon. D'abord, Arturo pensa qu'il exagérait. C'était une crise passagère, comme

leur sœur en avait déjà fait par centaines. Mais Carlo insista, et en voyant qu'il arrivait à peine à tenir debout, Arturo demanda :

— Tu as une femme et un fils, ne peuvent-ils suffire à te rendre heureux, à te donner envie de vivre ?

Federico approuva. Quoi qu'il en pense, Carlo était assez fort aujourd'hui pour pouvoir se passer de Silvia. Mais son frère s'effondra et dit, le visage aussi triste que l'oubli :

— Je n'y arriverai pas car toujours je penserai qu'elle est partie à cause de moi.

Et cela suffit pour que les frères se noient.

*
*   *

Elle ne le verrait plus, ni dans cet appartement qu'ils avaient acheté en empruntant, ni dans cette chambre où ils s'étaient aimés follement, ni dans cette cuisine qui avait tant de fois abrité leurs boulimies naissantes. C'est ce que dit Hector à Merencia quand il lui annonça qu'il la quittait. D'abord, Merencia fit comme si elle n'avait rien entendu et lui conseilla de manger avant que le hachis Parmentier qu'elle avait préparé pour lui ne refroidisse. Mais Hector ne toucha ni à sa fourchette, ni à son assiette. Il lui prit la main et lui dit :

— Écoute-moi. Je ne peux plus manger à côté de toi. Je ne peux plus vivre ni respirer autour de toi. Alors, je m'en vais. Mais toujours, tu resteras mon *estrella*.

Ce soir-là, Merencia comprit comment un seul mensonge pouvait réduire une vie en cendres, et que l'amour était d'abord affaire de loyauté. Alors, elle déclara :

— Les étoiles qu'on voit la nuit sont déjà mortes, paraît-il. Elles meurent presque à la vitesse de la lumière, je crois. Tu vois, il a fallu attendre ce soir pour que tu aies finalement raison de moi.

Et cela suffit pour qu'Hector ne croie plus à la joie.

*
*   *

Ils ne se verraient plus pour un temps, du moins quelques mois. C'est ce que dit Agosto à sa mère quand il lui annonça qu'il partait vivre à Milan avec Luna. D'abord, Silvia le prit dans ses bras pour sentir son odeur et lui signifier que pour elle, il serait toujours là. Puis elle dit :

— Remercie-la pour moi…

50

Trois mois plus tard…

Il avait aligné ses valises devant la porte, comme le dernier vestige d'une vie bien rangée. La Villa dormait encore en cette matinée d'automne où les oiseaux ne chantaient plus et où les arbres avaient cessé d'être éternels. John avait fait ses adieux la veille. À Merencia, qui pleurait chaque jour le départ d'Hector, il avait dit que les hommes revenaient toujours sur leurs pas quand ils avaient laissé quelque chose de précieux derrière eux. Et la cuisinière n'avait su dire s'il parlait vraiment pour elle. À Judith, il avait demandé de ne pas oublier de secouer les coussins du salon d'hiver. Souvent, il s'y cachait quelques fléchettes échouées. Elle avait souri et répondu qu'à elle aussi il allait lui manquer.

Il avait confié les clés de la maison à Alice sans oser lui dire que, malgré la distance et les aventures qui l'attendaient, il aurait bien du mal à l'oublier. Il partait parce qu'il ne pouvait plus faire semblant, parce qu'il ne supportait plus de la frôler sans avoir le droit de la toucher vraiment, parce que les coutures de son costume trop terne et trop étroit avaient enfin sauté. Ça aussi, il aurait aimé le lui dire. Mais évidemment, il s'était tu. Il lui avait fait la bise, une de ces bises appuyées qui en disent autant qu'un premier baiser, et il lui avait demandé d'embrasser Suzy pour lui.

Henri Manning n'avait pas bronché. Au contraire, il était fier de son majordome. Cela voulait dire que John savait qui il était, qu'il avait enfin

réussi à s'opposer à son père. Petit John avait grandi. Il était devenu un homme. Bien sûr, le père avait grondé. Il s'était senti insulté, presque déshonoré. Il avait couru chez Manning pour s'excuser. Et Manning l'avait écouté. Puis, il avait posé une main tendre sur son épaule et dit avec la plus grande compassion :

— Détestez-vous à ce point votre fils que vous lui souhaitiez de finir comme vous, John ?

L'ancien majordome s'était effondré sur le canapé et s'était noyé dans un whisky quinze ans d'âge. Il fallait bien ça pour faire passer l'affront.

— Ce n'est pas une attaque, mon ami, juste un fait.

John père avait levé des yeux tristes vers son ancien patron.

— Vous dites que j'ai raté ma vie, monsieur. Est-ce une chose à dire à un ami ?

— Oui, car je crois que nous avons l'âge désormais de nous dire les choses qui fâchent sans qu'elles ne nous détruisent, John. La vieillesse nous apporte au moins cela.

— J'ai aimé ma vie. Je n'ai aucun regret, si c'est ce que vous croyez.

— Et pourtant, vous avez vécu pour moi en oubliant que chaque minute passée à mes côtés n'était pas une minute de perdue mais une minute de volée.

John père refusait de l'entendre ainsi. Et pourtant, il devait bien avouer qu'au service de Manning, il avait fini par s'oublier. La solitude et les silences des dîners en famille venaient chaque jour le lui rappeler.

— Regardez-nous, John. Regardez-nous vraiment ! Aujourd'hui, nous sommes comme deux cons qui ne savent plus à quoi ils servent et dont plus personne ne veut. Ni les femmes ni les fils, pas même la mort.

— Qu'allez-vous faire sans majordome, monsieur ? demanda John père pour revenir à des considérations terriennes qui l'angoissaient tout autant. Voulez-vous que je demande à un neveu, peut-être à un cousin ?

— Vous ne comprenez pas, John. Et vous connaissant, je soupçonne que vous le faites exprès…

— Qu'insinuez-vous ?

— Je ne veux plus abîmer personne, mon ami, ou seulement ceux à qui j'en ai trop fait. Vous entendez ?

John plongea le nez dans son verre. C'était une façon élégante de dire qu'il ne comprenait pas où Manning voulait en venir.

— Voulez-vous revenir à mon service, John ?

L'ancien majordome sourit, il pleura presque. Et il dit oui. Parce qu'il trouvait logique qu'après avoir vécu une vie côte à côte, tous deux aient gagné le droit de la quitter en se tenant par la main.

*
*   *

John junior ferma la porte de la Villa avec délicatesse. Il partait sans peur. L'inconnu l'excitait. Il avait économisé assez d'argent pour pouvoir voyager sans compter pendant au moins trois ans. D'abord, il ferait escale en Turquie. Il avait toujours rêvé de voir Istanbul. Ensuite, il aviserait. Peut-être l'Asie, ou plus loin encore, l'Océanie. Il traversa le jardin et aperçut Alice et Suzy tout au bout, près de la grille. Elles grelottaient et se tenaient la main. Il s'approcha, ému.

— Suzy ne voulait pas te laisser partir sans te dire au revoir, souffla Alice dont les lèvres avaient viré au violet.

La petite se jeta dans les bras de John et il leva les yeux au ciel pour ne pas chavirer.

— Tu vas beaucoup lui manquer, dit Alice.

— À moi aussi elle va beaucoup me manquer, répondit-il sans quitter la mère des yeux.

Et ça voulait dire qu'il avait compris. Il se pencha vers elle, caressa sa joue et colla son front contre le sien.

— Si tu passes à Todi, n'oublie pas de boire un verre sous le platane centenaire pour moi, dit-elle avec un sourire.

— Si je passe à Todi, rejoins-moi.

Et il sourit, avant d'attraper ses valises et de franchir la grille.

Alice le regarda s'éloigner comme on laisse filer une occasion manquée en pensant qu'à nouveau elle laissait partir un homme qu'elle aimait parce qu'ils avaient été incapables d'être patients et de se dire les choses. Peut-être lui manquait-il du courage, ou juste de l'envie. Alors elle attendit qu'il atteigne le bout de l'impasse et bifurque dans la rue Pergolèse pour s'autoriser à pleurer, et se promettre, s'il le fallait, de courir après lui.